



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~J. 5.~~

$\frac{2}{n}$ 24

Minto

Observations

J. 8.

Ms. 11

Vol. I-III (89)



Vet. Fr. IL A. 200



OBSERVATIONS

SUR

LA LITTERATURE

MODERNE.

*Continuò ferro culpam compesce , priusquam
Dira per incautum serpant contagia vulgus.
Virg. Georg. Lib. III.*



A LA HAYE.

M. D. CC. XLIX.



OBSERVATIONS
 SUR LA LITTERATURE
 M O D E R N E.

JAMAIS la Litterature en France n'a été aussi riche qu'elle l'est aujourd'hui ; si l'on peut appeller richesses, cette multitude de Livres nouveaux, qui paroissent chaque jour parmi nous. Le nombre des écrivains se multiplie avec celui des talens ; enfans des Sciences & des Beaux-Arts , ils croiroient dégénerer, s'ils ne laissoient après eux des monumens qui manifestent leur origine. Mais en travaillant à leur gloire, contribuent-ils à notre amusement ? Au sein de la fécondité, ne sommes-nous jamais réduits à déplorer notre indigence ?

Les années de fertilité ne sont pas celles qui produisent le plus de mauvaises plantes ; leur trop grande quantité étouffe le bon grain. C'est au laboureur industrieux à arracher de la terre les superfluités qui pourroient nuire à la récolte.

La Litterature est une terre abondante; elle exige de nous de pareils soins. On doit donc sçavoir gré à ceux, qui veulent bien s'en charger; & qui pour nous procurer le plaisir de connoître un bon ouvrage, se donnent volontiers la peine d'en lire une infinité de mauvais.

Ce travail est aussi dangereux qu'il est désagréable; on sçait à quels périls s'expose, de la part des Auteurs, quiconque ose entreprendre de censurer leurs écrits. Mais que ne doit-on pas risquer pour la gloire des Lettres, pour l'utilité du Public?

Citoyens zélés d'une République Litteraire, verrions-nous d'un œil tranquille desoler notre pays? Un goût contagieux voudra s'y introduire, & nous ne ferons aucun effort pour en arrêter le progrès? Ah! c'est alors qu'il faut courir aux armes, & que chaque citoyen doit devenir soldat.

*Continuò ferro culpam compeſce, priuſquàm
Dira per incautum ſerpant contagia vulgus.*

Gardons-nous cependant de ne jamais rien reprendre qu'avec discernement, & de ne pas faire tomber notre censure sur

sur la Litterature Moderne. 5

ce qui ne mérite que des louanges. Un Livre, quelque mauvais qu'on le suppose, est presque toujours estimable par quelque endroit ; & c'est de ce côté-là principalement que nous devons l'envisager, sans néanmoins dissimuler ses défauts. Un ouvrage quelque bon qu'il soit, a quelque fois des endroits faibles ; ils ne doivent pas nous échapper, & le Public doit les connoître.

Que la réputation d'un Auteur n'entre jamais pour rien dans le jugement que nous portons de ses écrits ; les plus grands hommes ne réussissent pas toujours ; & de médiocres écrivains font quelquefois de bonnes pieces. Corneille a fait *Agésilas*, M. de Voltaire *la Princesse de Navarre* ; l'Abbé Pellegrin nous a donné l'Opera de *Jephté*, & M. . . . *les Dehors trompeurs*.

En reprenant les défauts d'un ouvrage, nous devons surtout avoir grand soin d'en respecter l'Auteur. Lorsqu'il publie son Livre, il veut bien le soumettre à notre critique ; mais il n'abandonne pas pour cela sa personne à notre censure.

Ce sont là des loix inviolables dont jamais il ne peut être permis de s'écarter ; aussi se propose-t-on de les obser-

6 *Observations*
ver fidelement dans tous les articles
suivans.

ARTICLE PREMIER.

ZADIG OU LA DESTINE'E.

Histoire Orientale.

IL est rare d'exceller dans tous les genres de Litterature. L'esprit humain est resserré dans des bornes si étroites , qu'il ne peut guere s'étendre également sur tant d'objets differens : il ne faut donc pas s'étonner , si quelque fois on a vû des hommes si grands & si petits tout à la fois : si grands , lorsqu'ils ont sçu se borner au seul genre qui leur étoit propre ; si petits , lorsqu'ils ont aspiré à une gloire qui leur étoit étrangere. Si grands , quand par la force d'une vive éloquence , ils re-ignoient en souverains sur le cœur des autres hommes ; si petits , quand dans les accès d'un délire poëtique , on les entendoit bégayer le langage des Dieux. Si grands , lorsqu'avec des couleurs agréables , ils peignoient à nos yeux le ridicule de nos mœurs ; si petits , lors-

qu'ils vouloient nous retracer auffi les actions des Héros. Si grands , quand ils ne cultivoient que les lauriers de Melpomene ; si petits , lorsqu'ils prétendoient y mêler les palmes de Thalie. Il faut donc que chacun se renferme dans le genre ou il excelle , puisqu'il est si difficile d'exceller dans tous les genres. Ce n'est pas à dire cependant , qu'il n'y ait , pour chaque homme en particulier, qu'un seul chemin qui le conduise à la gloire , ni que personne ne puisse courir tout à la fois plusieurs carieres differentes avec un égal succès. Il est vrai que de pareils exemples sont bien rares , & que dans l'antiquité même on auroit peine à en trouver. Virgile n'a point fait de Tragédie , ni Quint-Curce de Poëme épique. Sophocle n'étoit point un Géometre , ni Archimede un Historien. Mais ce prodige étoit réservé à notre âge , & nous avons un homme qui réunit tous ces talens. C'est le grand homme de notre siècle , le chantre d'Henri IV, l'historien de Charles XII, l'auteur d'Œdipe & de Zaire. L'Histoire , la Poësie , la Géométrie, l'Éloquence , tout est du ressort de M. de Voltaire ; mais pour qu'il ne manquât rien à sa gloire & à la notre , il de-

voit se prêter encore à un autre genre d'écrire qui est devenu comme le goût dominant de notre nation. C'est ce qu'il fit avec succès l'année dernière dans son Roman de *Zadig*.

C'est un enfant de son loisir, dont il ne voulut pas d'abord se dire publiquement le pere, mais qui portoit des marques trop sensibles d'une naissance distinguée, pour qu'on pût douter longtemps de l'excellence de son origine.

Ce Roman n'est à proprement parler, qu'un recueil choisi de traits amusans, arrivés à plusieurs, attribués à un seul. Ce sont de petites histoires ramassées de côtez & d'autres, unies avec art, & qui n'en forment qu'une seule; dont le but principal est de faire voir que tout ce qui nous arrive dans le monde, est l'effet d'une vertu supérieure, d'une puissance indépendante de notre volonté. C'est presque l'*Islamisme* des Turcs, le *Fatum* des anciens.

Zadig est un jeune homme de Babylone qu'une destinée cruelle & bizarre se plaît à persécuter. Elle se joue de ses vues, de ses projets, de ses entreprises & de sa vertu même, toujours payée par des disgraces qui ne devroient être

que la juste punition du crime.

C'est le détail de ces malheurs qui forme tous les petits contes dont l'Auteur a fait autant de chapitres differens de son ouvrage. Voici le premier, il est intitulé *le Borgne*.

Zadig aime tendrement la jeune *Sémire*, & il en est aimé de même. Ils touchent au moment heureux ou l'hymen doit les unir. Un rival se présente; c'est un jeune homme sans mérite que *Sémire* n'aime point, & qui veut l'enlever. Zadig, pour la défendre, se bat contre ses ravisseurs, il est blessé près de l'œil, mais il triomphe enfin, & met *Sémire* en liberté.

Les Médecins décident que la blessure de Zadig est incurable, ils le condamnent à perdre l'œil; *Sémire* ajoute foi à leur décision, & elle épouse le rival, parce qu'elle a de l'aversion pour les *Borgnes*. Zadig guérit, oublie *Sémire*, épouse *Azora*.

Le nez fut sa seconde disgrâce. La jeune veuve *Cofrou* venoit d'élever un tombeau à son époux sur le bord d'un ruisseau: elle avoit promis aux Dieux, dans le fort de sa douleur, de demeurer auprès de ce tombeau, tant que l'eau

du ruisseau y couleroit. Et dès le second jour elle étoit occupée à en détourner le cours.

Azora se répandoit contre elle en de longues invectives. Zadig, pour éprouver sa femme, contrefit le mort : on le mit dans un tombeau : son ami *Cador* étoit dans la confiance : il plaignit Azora, pleura avec elle, la consola, lui parla de mariage. Elle se facha, s'adoucit, & pardonna. Cador feignit d'avoir mal à la ratte, Azora en fut affligée, elle voulut le secourir. *Il n'y a qu'un remede qui puisse me soulager*, lui dit Cador ; *c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille.* Azora prit un rasoir, courut au tombeau de son époux ; mais Zadig n'étoit pas assez mort pour se laisser couper le nez. Ce conte sent bien *la Matrone d'Ephese.*

Une ingrante maitresse, une épouse infidele sont des maux si communs dans le monde, que Zadig eût été injuste de murmurer contre le fort, si jamais il ne lui en eut envoye que de cette sorte. Le ciel lui en réservoir d'autres qui font la matiere des contes suivans.

Il seroit trop long de les rapporter

Sur la Littérature Moderne. 11

ici ; je dirai seulement que Zadig , toujours conduit par son étoile , passe successivement du malheur à la prospérité , & de la prospérité à la disgrâce , sans jamais cesser d'être homme de bien , jusques sur le trône même , où , après bien des revers , le porte enfin sa destinée.

Il y a dans ce petit Roman une infinité de pensées vives , lumineuses , qui caractérisent son auteur , & qui sont autant d'étincelles de ce feu divin , qui anime la plupart de ses ouvrages. En voici quelques-unes sur lesquelles le hazard m'a fait tomber.

» L'amour propre est un ballon gonflé de vent , dont il sort des tempêtes quand on lui a fait une piquure.

» L'empressement de montrer de l'esprit , est la plus sûre manière de n'en point avoir , & de gâter la société la plus brillante.

Une passion naissante & combattue éclate ; un amour satisfait sçait se cacher.

» L'occasion de faire du mal se trouve cent fois par jour ; celle de faire du bien une fois dans l'année.

» Les hommes son des insectes qui se dévorent les uns les autres sur un petit atôme de boue.

» On est moins malheureux quand on
 » ne l'est pas seul ; ce n'est pas par ma-
 » lignité , c'est par besoin. Deux infor-
 » tunés sont comme deux arbrisseaux foï-
 » bles qui s'appuyant l'un contre l'autre ,
 » se fortifient contre l'orage.

» Les passions sont comme les vents
 » qui enflent les voiles du vaisseau ; elles
 » le submergent quelquefois , mais sans
 » elles il ne pourroit voguer. Tout est
 » dangereux ici-bas , & tout est néces-
 » faire.

» L'homme ne peut se donner ni sen-
 » sations , ni idées ; il reçoit tout ; la
 » peine & le plaisir lui viennent d'ail-
 » leurs comme son être.

A ne juger de ce Roman que par les
 pensées détachées que je viens de rap-
 porter , on croiroit que rien n'est plus
 grave ni plus sérieux : ce n'est cependant
 qu'un jeu , qu'un badinage presque con-
 tinuel , ou plutôt c'est un mélange de
 sérieux & de comique , qui rend cet
 ouvrage plus amusant qu'instructif ,
 plus propre à égayer l'esprit , qu'à
 former le cœur , plus capable de fai-
 re rire , que d'attendrir. Il semble que
 l'Auteur ait voulu nous représenter sur
 un Théâtre , une destinée bizarre qui

Sur la Littérature Moderne. 13

joue la comédie , plutôt qu'une Providence sage qui règle l'univers. Zadig lui-même , tout dévot qu'il est, ne peut s'empêcher de la trouver ridicule.

« Quoi , dit - il , quatre cens onces
» d'or , pour avoir vu passer une chienne ;
» condamné à être décapité , pour qua-
» tre mauvais vers à la louange du Roi ;
» prêt à être étranglé , parce que la Rei-
» ne m'a regardé ; réduit en esclavage ,
» pour avoir secouru une femme qu'on
» battoit ; & sur le point d'être brûlé vif,
» pour avoir sauvé la vie à toutes les jeu-
» nes veuves Arabes. »

Mais il devoit être témoin de choses encore plus extraordinaires , il devoit voir des traits plus extravagans de cette bizarre destinée. Elle veut qu'on dérobe à un homme riche un plat bassin garni de pierreries , pour avoir exercé noblement l'hospitalité ; & qu'on le donne à un avare , pour avoir mal reçu ses hôtes. Elle ordonne qu'on mette le feu à la maison d'un bienfaiteur , & qu'on précipite inhumainement dans la rivière , le neveu chéri d'une veuve vertueuse , pour témoigner à celle-ci de la reconnoissance. Ce n'est qu'à la fin de la pièce qu'elle dévoile tous ses secrets , & qu'elle justifie ses caprices.

Le style de ce Roman est aussi singulier que les choses qu'il contient. Presque toutes les phrases ont un air sententieux, même celles qui disent le moins. Elles n'attendent pas toujours qu'elles soient amenées pour se produire ; ennemies de toute contrainte, elles se placent où il leur plaît ; fieres de leur origine, elles affectent un air de liberté qui en impose, & qui les fait aisément reconnoître pour les productions d'un esprit libre.

A R T I C L E II.

A R I S T O M E N E,

Tragédie de M. Marmontel.

LE goût des Romans est devenu si commun en France, qu'on l'emploie actuellement jusques dans cette partie du théâtre, qui ne prenoit autrefois les sujets que dans l'histoire. On fait aujourd'hui des Tragédies-Romans : des Tragédies qui ne roulent que sur des événemens de pure imagination, & dont les principaux personnages n'ont jamais existé que dans l'idée du Poëte.

L'Auteur de *Denys le Tyran* vient

sur la Littérature Moderne. 15

de nous en donner une de cette espèce : après quelques représentations , dont la maladie d'un Acteur a interrompu le cours , on l'a retirée du théâtre , & elle est destinée à faire l'amusement de Paris l'hyver prochain. En attendant , je vais vous dire ce que j'en ai retenu.

Aristomène est le nom du Héros de cette pièce ; il avoit vaincu les ennemis de sa patrie , & délivré *Messène* du joug des Spartiates. Ses victoires lui suscitent des ennemis ; *Cléonis* & *Dracon* sont les plus obstinés à le perdre. Envieux de sa gloire , ils cherchent à jeter des soupçons sur sa conduite , à le rendre suspect au Sénat , & à le faire passer pour l'ennemi de la République , lui qui venoit d'en briser les fers.

Léonide son épouse est instruite de ce qui se trame contre lui ; plus touchée des intérêts de son époux , que de ceux de son pays , elle a recours à un expédient singulier , pour le soustraire à la fureur du Sénat.

Accompagnée de son fils , elle se fait conduire chez les Spartiates , elle espère de s'y faire suivre par *Aristomène* , & de sauver son époux , par la ruine de sa patrie.

La générosité de Sparte rend cette démarche inutile ; Léonide est renvoyée à Messène , le Sénat y prend connoissance de son crime, & condamne la mere & le fils à la mort.

Aristomène a affés de crédit sur l'esprit des Soldats , pour empêcher l'exécution de cet Arrêt ; mais il aime trop sa patrie, pour donner atteinte à l'autorité des Sénateurs ; il consent à laisser périr toute sa famille , plutôt que de voir couler le sang du moindre des citoyens.

Toute l'Armée réclame contre la barbarie du Sénat , mais Aristomène menace d'immoler lui-même les victimes , si l'Armée ne met bas les armes qu'elle a prises pour leur défense.

Arsire son ami , moins scrupuleux , ou plus raisonnable , tranche tout d'un coup le nœud de la difficulté. Il entre au Sénat le poignard à la main , il l'enfonce dans le sein de Cléonis & de Dracon. Par ce coup de vigueur , il intimide les plus hardis , met en liberté l'épouse & le fils d'Aristomène , reçoit des actions de graces de tout le monde, se retire fort satisfait , & la pièce finit.

S'il est vrai que les Auteurs se peignent dans leurs ouvrages , on ne peut

nier que M. Marmontel ne soit un bon patriote, & que l'amour de son pays ne soit sa vertu favorite, ou plutôt sa passion dominante. Jamais Brutus & tous les fanatiques de Rome; jamais Thémistocle & tous les enthousiastes de la Grèce, ne témoignèrent pour leur patrie des sentimens si vifs, un amour si violent, un zèle si outré, qu'Aristomène, dans cette Tragédie, qu'Arétie, dans *Denys le Tyran*. Ce n'est point vertu, c'est excès, folie, fureur, frénésie.

Quel homme, que cet Aristomène! Ou plutôt, quel monstre! Quelle femme, qu'Arétie! Ou plutôt, quelle furie! L'un a un fils & une épouse, l'autre a un pere & un amant; l'amant, le pere, le fils, l'épouse, tout est oublié, tout sera sacrifié même, si la patrie l'exige; que dis-je? Si elle paroît seulement le souhaiter.

Faut-il donc être barbare, pour être bon citoyen? La nature, le sang, l'humanité, l'amour n'ont-ils pas leurs droits comme la patrie? Et la patrie elle-même en auroit-elle encore sur nous, si ceux de l'humanité & de la nature étoient détruits?

Comment l'Auteur ne voit-il pas, qu'en voulant établir dans nos cœurs un

sentiment, qui, depuis la fondation de la Monarchie, n'en a jamais été banni, il travaille à en arracher d'autres, qu'il importe encore plus de conserver, & sans lesquels même, celui qu'il veut établir, ne pourroit jamais subsister ?

Si les caracteres d'Arétie & d'Aristomene n'étoient point de pure imagination, si les sentimens qu'on leur prête sur notre Théâtre, étoient fondés sur l'histoire, ou même sur la nature & la vraisemblance, on pardonneroit à M. Marmontel de les avoir introduits sur la scene; encore n'auroit-il dû les y admettre, que comme des exemples à éviter, & non pas comme des modèles à suivre.

L'exemple de Brutus qui fait mourir ses propres enfans, ne doit point l'autoriser; cette situation est historique, celles d'Arétie & d'Aristomene ne sont qu'imaginaires. D'ailleurs Brutus est un monstre que l'on ne doit point prendre pour modèle: si on l'admire, dit M. de Saint Evremont, c'est que *la grandeur d'une République admirée de tout le monde, en a fait admirer le fondateur, sans examiner beaucoup ses actions: il faudroit avoir été de son siècle, & même l'avoir pratiqué, pour sçavoir s'il fit mourir ses*

enfans par le mouvement d'une vertu héroïque, ou par la dureté d'une humeur farouche & dénaturée. Quoiqu'il en soit, on frémit encore, dit M. Bossuet, en voyant dans les histoires la triste fermeté de ce Consul.

Ce ne sont donc point des exemples semblables qu'il faut nous proposer à imiter, pour nous porter à la vertu. *Comme si le zèle d'un Citoyen devoit dérober l'homme à lui-même, dit encore M. de Saint Evremont; & que le but de la société, qui a été instituée pour nous faire vivre avec moins de danger, fût de nous obliger à mourir.*

L'homme a ses droits en nous avant le Citoyen,

Dit M. Marmontel lui-même, & il a raison; pourquoi donc fait-il tenir à son héros une conduite toute opposée à cette maxime? Pourquoi le Citoyen détruit-il en lui, l'homme, le pere & l'époux?

L'amour conjugal est, après celui de la Patrie, le sentiment qui domine le plus dans la Tragédie d'Aristomene; mais l'un & l'autre y sont également mal entendus. Autant il y a de férocité dans

la maniere dont Aristomene témoigne son zèle pour sa Patrie , autant je trouve de folie dans la preuve de tendresse , que Léonide croit donner à son époux.

Quoi de plus insensé que sa fuite chez les Spartiates ! Quel pouvoit être le succès d'une démarche si extravagante ? D'y attirer Aristomene , & de l'engager à se venger des Sénateurs en trahissant sa Patrie ? Elle connoissoit donc bien peu le génie de ce zélé Républicain ? Comment , après plus de vingt ans de mariage , une femme peut-elle connoître si mal le caractère de son époux ?

Mais je trouve dans la conduite des Spartiates , quelque chose de dur & d'in-humain ; comment ces peuples si généreux à l'égard de leurs ennemis , pouvoient-ils l'être si peu envers les Dames ? Ils n'ignoroient pas , sans doute , à quoi ils exposoient Léonide en la renvoyant à Messene ; il étoit donc plus naturel & plus sûr de la retenir à Sparte , pour la soustraire au jugement des Messeniens , que de leur envoyer un Ambassadeur , comme ils firent , pour plaider sa cause , ou pour demander sa grace.

Quand on se donne la liberté d'imaginer des situations & de créer des faits ,

sur la Littérature Moderne. 21

il faut au moins qu'ils soient fondés sur la raison, & appuyés sur la vraisemblance.

C'est cependant la belle équipée de cette femme, qui est comme le pivot, sur lequel tourne tout l'édifice de cette Tragédie. C'est avoir bâti sur un bien mauvais fondement : mais cela a fourni à l'Auteur l'occasion de nous donner un magnifique tableau de l'amour conjugal. Qu'il est beau, après quinze ou vingt ans de mariage, de voir Léonide toujours aussi tendre, toujours aussi passionnée pour son cher mari, que le premier jour de leurs nœces ! Que de sentiment, que d'amour dans ces expressions,

Je ne connois que toi, je ne vis que pour toi ;
Le cœur de mon *Amant* est l'Univers pour
moi.

Mon époux est pour moi, que m'importe le
reste.

Est-ce là le langage de la plupart de ces femmes, qui, revenues de la bagatelle, n'aiment plus leurs maris que par devoir ; n'est-ce pas plutôt celui d'une jeune Amante qui éprouve encore les plus vifs transports de l'amour ? Puisse

un pareil exemple ranimer parmi nous les flammes languissantes de l'hymen.

Tant d'amour méritoit bien quelque indulgence de la part d'Aristomene : mais c'est un fanatique qui n'a que sa Patrie dans la tête, qui n'est touché que des intérêts de sa République. Sa femme se présente devant lui pour se justifier ; il semble qu'il craigne de la trouver innocente ; il ne daigne pas seulement l'écouter, & la fait arrêter sans vouloir entendre ses raisons. Comment peut-elle tant aimer un homme de ce caractère ?

Le Sénat qui s'assemble au troisième Acte, forme un spectacle peu digne de la majesté du théâtre. On y voit une femme & un enfant à qui on fait subir un interrogatoire en règle, à la manière du Châtelet & de la Tournelle, & comme cela se pratique devant nos Lieutenans criminels. Deux graves Sénateurs y font les fonctions d'Avocats, plaident pour & contre ; on va aux opinions, le chef recueille les voix, & prononce l'Arrêt de mort.

Léonide & Leuxis, criminels & complices
Perdront tous deux la vie au milieu des sup-
plices.

C'étoit bien-là le moment où Arsire devoit jouer du couteau ; mais l'Auteur avoit encore deux Actes à remplir , il avoit besoin de se ménager des situations.

En voici une des plus touchantes , & je crois des moins raisonnables. Le Sénat se ravise & change de sentiment , sans qu'on sçache trop pourquoi. Il révoque son premier Arrêt , se contente de la mort d'un des coupables , & veut que ce soit Aristoméne qui choisisse lui-même la victime.

Voilà en vérité un Sénat bien bizarre ! C'est cependant ici la belle scène , la scène attendrissante , la scène qui a fait tout le succès de la pièce. Un fils qui veut mourir pour sa mere , une mere qui veut mourir pour son fils ; Aristoméne peut sauver l'un ou l'autre : à quoi se déterminera-t-il , sur qui tombera son choix ? Il est pere & époux : ah ! que c'est ici que le poignard d'Arsire feroit merveille ; il termineroit tout d'un coup le différend. La tête de Dracon & de Cléonis assureroit celle de Léonide & de son fils. Mais Aristoméne n'a garde de permettre qu'on répande le sang précieux des Chefs de la République. Ah ! le bon citoyen ! Mais

le méchant mari, le mauvais pere !

Arfire lui conseille pour défendre sa famille, de faire entrer l'Armée dans Messéne. Cette proposition le fait frémir : quels malheurs en effet ne causeroient pas à sa chere patrie, des Soldats effrénés qu'on introduiroit dans la ville ? Pour sa famille, c'est ce qui l'inquiète le moins.

Mon sang est au premier qui voudra le répandre.

Mais les vieillards égorgés, les enfans massacrés, les meres éplorées, les filles tremblantes, & tous ces ravages dont il fait une si brillante description, trop brillante même, pour la situation où il se trouve, voilà ce qui le touche uniquement. Il n'est pas jusqu'aux pierres & aux maisons de la ville, qu'il ne préfere à son propre sang.

Lieux où je vis le jour, palais de nos ayeux,
Dont j'avois écarté l'esclavage & la guerre,
Quoi ! vous aurez pour moi disparu de la terre !

Il est si occupé de ces malheurs, qu'il
ne

ne pense pas seulement à déclarer la victime qui doit être immolée.

Il est vrai qu'il peut rester tranquille ; il a un ami généreux qui lui en épargnera la peine. Sans Arsire, le pauvre Aristomene mourroit martyr de sa patrie. Dracon & Cléonis avoient résolu sa perte ; mais Arsire a un poignard ; le moment d'en jouer est arrivé ; qu'il prenne garde seulement , quand il aura fait son coup , que le zélé Aristomene ne le fasse arrêter comme un ennemi de la République , qui aura osé porter sa main parricide sur les Chefs du Sénat. Il ne manqueroit plus qu'un trait semblable , pour achever le portrait de ce fanatique Républicain.

Je ne parlerai point du double dénouement de cette Pièce , on sçait combien tout le monde en a été révolté.

Ce qui m'a le plus surpris dans le cours de la Pièce , c'est de voir deux hommes si peu versés dans la politique , gouverner à leur gré tout le Sénat de Messene.

Cléonis employe toutes sortes d'artifices , pour forcer Aristomene à se révolter contre sa Patrie. Si ce projet eût réussi , quel en eût été le succès ? Le Chef du Sénat avoit-il une Armée toute

prête à opposer à celle du Général de Messene ? Non sans doute ; & celui qui avoit allumé le feu , couroit grand risque d'en être le premier consumé.

Mais le peu d'intelligence de ces deux Sénateurs , se montre principalement vers le milieu du cinquième Acte. Ils viennent de voir ce que les Troupes étoient sur le point de faire en faveur de leur Général , & ils menacent malgré cela Aristomene de conduire sa femme & son fils au supplice , s'il ne leur livre les Chefs de l'Armée. Ils s'imaginoient donc que ce Général abandonneroit si aisément ceux qui avoient pris les armes pour sa défense , ou , qu'en cas de refus , ils pourroient impunément faire périr Léonide & Leuxis ? Sans doute que pendant ce tems-là , l'Armée se tiendroit dans l'inaction.

En vérité Cléonis & Dracon sont aussi mal-adroits , qu'ils sont méchans. Je sçais bien mauvais gré à Arfire , de ne nous avoir pas plutôt délivrés de ces deux importuns. C'est le seul reproche qu'on ait à lui faire , car il est véritablement le Héros vertueux de la Pièce , tous les autres Personnages s'éclipsent devant lui. Pour Aristomene , ce n'est

rien moins qu'un grand homme. Il est d'une simplicité à faire pitié ; toujours la dupe d'un traître qui ne cherche qu'à le perdre ; toujours en garde contre les conseils d'un ami qui veut le sauver.

Sa femme Léonide n'est pas non plus d'un jugement bien sain, sa démarche imprudente en est une bonne preuve.

Leuxis leur fils est *un Sage dans l'enfance*. Ces sages prématurés sont ordinairement des esprits lourds. Quelle famille ! qu'en eût-il coûté à l'Auteur de leur donner à tous un peu plus d'esprit ? Un homme qui en a tant lui-même, peut bien sans peine en donner aux autres.

Il a traité ses Vers plus avantageusement que ses Personnages ; ce qu'il a refusé à ceux-ci, il l'a répandu sur ceux-là avec prodigalité ; & si les uns manquent de lumière, les autres sont comme autant de traits lumineux qui brillent & qui éclairent.

Aussi c'est à ses Vers principalement que l'Auteur doit le succès de sa Tragédie ; mais les Vers ne sont que la plus petite & la moins estimable partie d'un Poëme dramatique : il en est d'autres auxquelles M. Marmontel doit s'appliquer davantage. La connoissance du

cœur humain est une de celles dont il me paroît le plus éloigné ; c'est cependant la plus nécessaire.

C'est faute de l'avoir bien étudiée, qu'il nous a représenté un Héros qui se détermine trop aisément à sacrifier sa famille aux intérêts de sa Patrie : passe qu'un généreux Citoyen consente à ce douloureux sacrifice, mais il doit avoir balancé long-tems auparavant. Voilà ce que demande la nature.

Quand je vois Zaïre dont le cœur est partagé entre un amant qu'elle adore & la religion qu'elle a embrassée, cette situation me touche, m'intéresse, m'attendrit : mais si la fille de Lusignan préfère sans délibération son amant à sa religion, je ne vois plus en elle qu'une voluptueuse pour laquelle je deviens tout-à-fait indifférent, ou même que je méprise ; si au contraire pour suivre sa religion elle abandonne son amant, sa vertu me touche, il est vrai, mais l'amour veut du moins qu'elle balance un moment.

Quoique les Vers fassent presque tout le mérite de la Tragédie d'Aristomene, tous les Vers de cette Tragédie n'ont cependant pas un égal mérite. Il y en a, & en fort grand nombre, dont la conf-

sur la Littérature moderne. 29
truction est dure, & le tour disgracieux.
Ceux-ci, par exemple.

Et soit notre conduite injuste ou légitime,
Il ne vous convient pas d'oser la nommer
crime.

Jusqu'aux pieds des Autels en rampant il se
glisse,

Et l'Envie étonnée en frémissant l'admire.

Par mes malheurs ma gloire est à jamais
ternie.

Du devoir il est beau de ne jamais sortir.

. dans ce juste équilibre
Par qui sous un Sénat subsiste un peuple libre.

. plus le péril est grand,
Et plus à ses soutiens sa foiblesse se prend.

Il y en a d'autres qui n'ont pas les mêmes défauts, & qui cependant font encore moins d'honneur à M. Marmontel. Ce sont des Vers pris dans plusieurs Auteurs connus, & qu'il ne s'est presque point donné la peine de changer. Dans Polieucte, Sévère dit en parlant de Pauline :

Je ne veux que la voir , foupirer & mourir.

Léonide dit en parlant de son fils ;

Je ne veux que le voir, l'embrasser & mourir.

On trouve dans le Comte d'Effex le
Vers qui fuit :

Et j'ai quelque intérêt à garder le silence.

Ce même Vers se trouve presque tout
entier dans Aristomene ,

Vous aviez intérêt de garder le silence.

Azéma dit à son amant dans Sémiramis :

L'amour parle, il suffit, que m'importe le reste.

Léonide dit à son époux :

Mon *amant* est à moi , que m'importe le reste.

Je pourrois en citer encore d'autres qui
prouveroient également que l'Auteur ne
se fait point de scrupule de s'enrichir du
bien d'autrui. On lui pardonneroit tous
ces petits larcins , s'il étoit réduit à l'in-
digence ; mais il est honteux quand on
est si riche de son propre fond , de s'ap-
roprier celui des autres.

On m'a assuré que M. Marmontel avoit fait vingt mille Vers pour faire Aristomene : il vaudroit mieux qu'il en eût fait quelques-uns de moins , & qu'il ne se fît pas servi de ceux d'autrui.

Quelqu'un a dit qu'on trouveroit dans cette Tragédie , lorsqu'elle seroit imprimée , plus de huit cens Vers que l'Auteur a pillés de côtés & d'autres ; il y a certainement là de l'exagération ; & je suis persuadé même que l'impression fera disparaître tous les Vers étrangers qui se sont glissés parmi les siens : avec les vingt mille qu'il a de reste , il aura bien de quoi les remplacer.

Je lui conseillerois d'en supprimer un grand nombre qui ne sont point assez exacts, & tous ceux en particulier qui renferment une pensée fautive , tels que ces deux - ci.

Du devoir il est beau de ne jamais sortir ;
Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir !

On fait à cette occasion-là plusieurs questions. On demande s'il est plus beau à une femme d'être toujours fidelle à son mari , que de lui manquer de fidélité d'abord , & de s'en repentir après ?

On demande encore, s'il y a moins de mérite à mourir innocent que pénitent ?

On demande enfin s'il est plus glorieux à un Auteur de faire du premier coup une Pièce excellente, que de la faire mauvaise d'abord, & de la rendre meilleure dans la suite ? On laisse à M. Marmontel le soin de résoudre cette dernière question.

Malgré tous les défauts qu'on a trouvés dans cette Tragédie, il faut convenir qu'elle annonce de grands talens. Nos plus grands hommes n'ont guères mieux commencé ; & il en est peu qui ayent commencé si jeunes. Nous avons dans la personne de M. Marmontel un trésor naissant, dans lequel notre Théâtre va puiser pendant fort long-tems des richesses immenses ; & nous aurons l'avantage de ne pas voir finir de sitôt, cette longue succession des favoris de Melpomene, qui depuis Corneille jusqu'à M. de Voltaire, n'a point été interrompue.

Je dirai, pour finir cet article, que si cette Tragédie a eu des critiques, elle a eu aussi bien des admirateurs ; si, après la première représentation, tous les *Cléonis* & les *Dracons* du Caffé voisin se sont déchainés avec fureur contre Aristome-

Sur la Littérature moderne 33
ne, & ont voulu lui ravir la gloire qu'il venoit d'acquérir; il s'est trouvé également des amis généreux, qui, comme d'autres *Arsires*, ont défendu avec chaleur les intérêts de leur ami persécuté. Les uns & les autres ont porté peut-être un peu trop loin l'éloge & la censure; mais ce qu'on peut dire de plus vrai, c'est que M. Marmontel seroit un grand homme, s'il joignoit la justesse du dessein, à la beauté de son coloris.

ARTICLE III.

LETTRES D'UNE PERUVIENNE.

L'Usage de censurer notre Nation & de critiquer nos mœurs, en les comparant avec celles des autres peuples, continue à s'introduire de plus en plus parmi nous. Autrefois, ce n'étoit guères que dans des Satyres particulières, & sur nos Théâtres, qu'on s'élevoit contre nos défauts, & qu'on déclamoit contre nos vices; aujourd'hui, on ne fait presque plus d'Ouvrage, où l'on ne s'étudie à ridiculiser jusqu'à nos vertus. On compose des Lettres, des Relations, des Voyages, où l'on ne croiroit pas intéres-

fer le Lecteur, si l'on ne s'égayoit à nos dépens, & l'endroit du Livre où nous sommes le plus maltraités, est toujours celui qui nous plaît davantage.

Les Lettres Persannes & les Lettres Juives n'avoient pas épuisé tous nos ridicules; il nous en restoit encore assez pour l'ornement des Lettres Péruviennes; aussi se sont-elles enrichies de notre abondance.

Cet Ouvrage est une espèce de Roman épistolaire, où en forme de Lettres, & en style de son pays, une jeune Péruvienne mêle au récit de ses amours, une critique fine & ingénieuse des mœurs & du caractère de notre Nation.

Le fond de ce Roman est extrêmement simple. *Zilia* jeune Princesse du Sang des *Incas*, qui sont les Rois du Pais, avoit été élevée dans le Temple, parmi les Vierges consacrées au Soleil: Elle étoit destinée par sa naissance à épouser *Aza*, fils de l'*Incas* regnant. Le tems approchoit où elle devoit s'unir à son époux; mais l'arrivée des Espagnols dans les Indes, les cruautés qu'ils y exercent, lui en font perdre presque entièrement l'esperance.

Esclaves des Espagnols , les deux amans sont contraints de suivre leurs vainqueurs , qui , chargés de l'or du Pérou , alloient en enrichir leur País. Le Navire qui portoit la Princesse est attaqué par un Vaisseau François. Après un combat assez rude, *Déterville*, qui le commandoit, se rend maître du Navire Espagnol ; mais il est moins touché des richesses immenses qu'il y trouve , que de la beauté de la jeune Esclave. Il ne néglige rien pour s'en faire aimer ; *Zilia* a pour lui de l'estime , de la reconnoissance , de l'amitié même , mais c'est pour *Aza* qu'elle réserve tout son amour.

Cependant le Vaisseau arrive en France , & *Déterville* emmène avec lui la jeune Péruvienne à Paris. Il la présente à sa famille qui y tenoit un rang distingué , & la met ensuite dans un Couvent , où il lui donne des maîtres , pour lui apprendre la langue , les usages , & la religion de notre País.

Malgré toutes ces occupations , *Zilia* trouvoit encore le tems d'écrire à son cher *Aza* , mais *Aza* étoit un infidèle qui ne méritoit plus sa tendresse. Arrivé en Espagne , il y avoit formé de

nouvelles chaînes ; séduit par les charmes d'une jeune Espagnole , il se dispose à s'unir à elle par les liens de l'hymen. S'il vient en France , s'il voit Zilia , ce n'est que pour se dégager de la foi qu'il lui a jurée , & pour aller après , sans remords , s'unir à l'objet qu'il aime.

Envain Déterville se flatte que l'inconstance de cet amant apportera quelque changement dans le cœur de Zilia ; elle lui déclare que son penchant pour Aza est invincible ; » je puis guérir de » ma passion , lui dit-elle ; mais je n'en » aurai jamais que pour lui. Tout ce que » l'amitié inspire de sentimens sont à » vous ; vous ne les partagerez avec » personne. «

Elle le conjure ensuite de ne point attendre d'elle d'autres sentimens ; & loin de vouloir prendre de nouveaux liens , elle ne pense plus qu'à se dégager de ses premières chaînes , & à oublier dans la solitude l'infidèle Aza.

Voilà en abrégé toute l'histoire de Zilia : c'est sur ce fondement qu'est construit l'édifice des Lettres Péruviennes. Qui croiroit qu'un sujet si simple pût produire tant de beautés ? Mais sous la main qui le traie , tout se change en or,

Considérons en détail tous ces trésors , & si parmi tant de richesses nous trouvons des choses d'un moindre prix , ne les confondons point avec le reste.

Je remarque d'abord , que ce qui domine dans cet Ouvrage , est un sentiment de tendresse qu'éprouve pour la première fois un cœur tout neuf , & qui s'exprime d'une manière toute nouvelle. Ce n'est ni dans les Poètes , ni dans les Romans que Zilia a appris à aimer ; ce n'est point là non plus qu'elle puise les expressions de son amour. Son ame est la source & l'image de ses sentimens , & ses paroles en expriment toute l'étendue. » Aza ,
» que tu m'es cher , que j'ai de joie à te
» le dire , à le peindre , à donner à ce
» sentiment toutes les sortes d'existences
» qu'il peut avoir ! Je voudrois le tracer
» sur le plus beau métal , sur les murs de
» ma chambre , sur mes habits , sur tout
» ce qui m'environne , & l'exprimer dans
» toutes les langues. «

C'est ainsi que dans une de ses Lettres la jeune Péruvienne nous dépeint son amour ; il prend dans toutes les autres une forme toujours nouvelle ; ce n'est qu'un sentiment , mais ce sont mille couleurs différentes qui le représentent.

Tout devient neuf sous la plume de Zilia ; ce n'est pas qu'elle représente les choses différemment de ce qu'elles sont ; mais elle les rend autrement que le vulgaire ne les conçoit.

Un bois, par exemple, est un endroit délicieux, » où l'on croit voir la fraîcheur avant de la sentir. Les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, » & semblent frapper le sentiment aussitôt que les yeux. Une odeur agréable, » mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même, sans être aperçu, » porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en discerner l'organe. «

Paris est une Ville qui » contient des ponts, des rivières, des arbres, des campagnes. Elle paroît un univers, » plutôt qu'une habitation particulière. «

Un Couvent est une maison de Vierges, » le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connoissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, & je crois même à la raison ;

» du moins leur discours le fait-il pen-
» ser. «

Un Médecin est un homme dont » la
» bonté est dure, les secours cruels, &
» la familiarité impérieuse. «

Le moment de la mort » de loin nous
» effraye , parce que nous y pensons de
» toutes nos forces ; quand il est arrivé,
» affoibli par les gradations de douleur
» qui nous y conduisent , le moment
» décisif ne paroît plus que celui du re-
» pos. «

Un Auteur est un homme qui » con-
» noît & peint bien les subtiles délicates-
» ses de la vertu ; mais qui n'en a pas
» plus dans le cœur que le commun des
» hommes , & quelquefois moins. Au-
» dessus des autres par les lumieres de
» son esprit , il est réduit à la triste né-
» cessité de vendre ses pensées , comme
» le peuple vend , pour vivre , les plus
» viles productions de la terre. «

Je ne finirois pas , si je voulois rap-
porter tous les traits ingénieux , qui se
trouvent répandus par tout dans les Let-
tres de Zilia ; ses réflexions sur un mi-
roir , sur le tems , les spectacles , les ri-
chesses , les bienfaits , la religion , méri-
teroient aussi d'avoir ici leur place ; mais

je crois en avoir assez dit , pour confirmer l'idée avantageuse qu'on a conçue de cet Ouvrage.

J'ajouterai seulement un portrait vrai, mais peu flatteur, de notre nation , & que notre équité naturelle nous force de trouver ressemblant , quelque intérêt que nous puissions avoir à le croire un peu outré.

Les François semblent s'être échappés des mains du Créateur , » au moment où » il n'avoit encore assemblé pour leur » formation , que l'air & le feu. Ils ont » une vivacité si impatiente , que les paroles ne leur suffisent pas pour s'ex- » primer ; ils parlent autant par le mou- » vement de leur corps , que par le son » de leur voix. «

» La frivolité de leur caractère ne leur » permet d'être qu'imparfaitement ce » qu'ils sont ; ainsi que leurs jouets de » l'enfance , ils n'ont comme eux qu'u- » ne ressemblance ébauchée avec leurs » modèles ; du poids aux yeux , de la lé- » gereté au tact , la surface coloriée , un » intérieur informe , un prix apparent , » aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils » estimés par les autres nations , que » comme les jolies bagatelles le sont

» dans la société ; le bon sens sourit à
» leurs gentillesse, & les remet froide-
» ment à leur place. «

» Leurs divertissemens consistent en
» une gayeté violente, exprimée par des
» ris éclatans auxquels l'ame paroît ne
» prendre aucune part ; dans des jeux
» insipides, dont l'or fait tout le plaisir ;
» ou bien dans une conversation si fri-
» vole & si répétée, qu'elle ressemble
» bien davantage aux gazouillemens des
» oiseaux, qu'à l'entretien d'une assem-
» blée d'êtres pensans. «

» Les devoirs que l'on se rend confis-
» tent à entrer en un jour dans le plus
» grand nombre de maisons qu'il est pos-
» sible, pour y rendre & y recevoir un
» tribut de louanges réciproques sur la
» beauté du visage, & de la taille ; sur
» l'excellence du goût & du choix des
» parures. Il faut nécessairement rece-
» voir ce tribut en personne, encore
» n'est-il que bien momentané ; dès que
» l'on disparoît, il prend une autre forme.
» Les agrémens que l'on trouvoit à celle
» qui sort, ne servent plus que de com-
» paraison méprisante, pour établir les
» perfections de celle qui arrive. «

» La centure est le goût dominant des

» François , comme l'inconséquence est
 » le caractère de la nation ; leurs Livres
 » sont la critique générale des mœurs ,
 » & leur conversation , celle de chaque
 » particulier. «

» Toutes les femmes se ressemblent ;
 » elles ont toutes les mêmes manières ,
 » & je crois qu'elles disent toujours les
 » mêmes choses. Les apparences sont
 » plus variées dans les hommes ; quel-
 » ques-uns ont l'air de penser ; mais en
 » général , je soupçonne cette nation de
 » n'être point telle qu'elle paroît ; l'af-
 » fection me paroît son caractère domi-
 » nant. «

Ce portrait , qui , comme on voit ,
 n'a rien qui doive beaucoup flatter notre
 vanité , auroit néanmoins de quoi nous
 faire estimer la main qui l'a tracé , si elle
 avoit un peu plus ménagé ses couleurs.
 Elle les a d'abord toutes épuisées sur nos
 défauts , & elle ne s'en est point réservé
 pour peindre nos vertus. On peut re-
 procher à Zilia de ne nous avoir envisa-
 gés que du mauvais côté , & de n'avoir
 exprimé que la plus défectueuse partie de
 nous-mêmes. Semblable à un Peintre qui
 pour nous représenter les productions
 de la nature , ne traceroit à nos yeux

que des rochers ou des insectes.

On souhaiteroit que la jeune Péruvienne qui a si bien étudié nos mœurs, se fût également appliquée à imiter par tout dans son style, le naturel de nos expressions. On dit dans l'avertissement qui est à la tête de ses Lettres, qu'on a donné *une tournure plus intelligible à certains traits Métaphisiques qui auroient pû paroître obscurs*. On auroit bien dû aussi, sans doute, donner une tournure plus naturelle à certaines phrases recherchées, qui pourroient paroître un peu précieuses. En voici quelques-unes.

» Je touchois au moment où l'étincel-
» le du feu divin dont le Soleil anime no-
» tre être alloit s'éteindre ; la nature la-
» borieuse se préparoit déjà à donner une
» autre forme à la portion de matiere qui
» lui appartient en moi.

» Je goûtois une volupté délicate à con-
» server le souvenir des plus secrets mou-
» vemens de mon cœur, pour t'en offrir
» l'hommage.

» Je trouve ton idée dans le moindre
» de mes désirs curieux, & je ne la ren-
» contre dans aucun des objets qui s'of-
» frent à ma vûe «

» Je me prête à mes foibleffes, je ne
» combats celles de mon cœur, qu'en

» cédant à celles de mon esprit.

Ce style cependant est plus pardonnable à Zilia qu'à toute autre ; c'est une étrangere à qui il échappe de tems en tems des façons de parler propres de son pays. Mais ce qu'on ne lui passera pas si aisément, ce sont des sentimens qui ne peuvent convenir en aucun pays du monde, quand on est né sur le trône, ou qu'on est destiné à y monter. L'amour doit toujours céder à la gloire, & la plus grande gloire est celle de regner. Une ame véritablement grande ne s'écarte jamais de ces sentimens : on souffre de les voir effacés du cœur de Zilia.

« Abandonne ton Empire, mon cher
 » Aza . . . Achette ta vie & ta liberté au
 » prix de ta puissance, de ta grandeur,
 » de tes trésors. Il ne te restera que les
 » dons de la nature, nos jours feront en
 » sûreté. Riches de la possession de nos
 » cœurs, grands par nos vertus, puis-
 » sans par notre modération, nous irons
 » dans une cabane jouir du ciel, de la
 » terre & de notre tendresse.

» Tu seras plus Roi, en regnant sur
 » nos ames, qu'en doutant de l'affection
 » d'un peuple innombrable ; ma soumis-
 » sion à tes volontés te fera jouir sans ty-

sur la Littérature Moderne. 45

» rannie du beau droit de commander.
» En t'obéissant, je ferai retentir ton em-
» pire de mes chants d'allegresse. »

On ne peut nier qu'il n'y ait dans ce sentiment beaucoup d'amour & de tendresse ; il seroit à souhaiter qu'il y eût autant d'élévation & de véritable grandeur. Cette façon d'aimer ne peut convenir qu'à des ames du commun ; encore les entend-on s'exprimer bien différemment. Loin de vouloir abandonner une couronne , le premier de leurs vœux est d'en posséder , pour les offrir à l'objet de leur amour.

Je ne voudrois une couronne
Que pour l'offrir à vos appas ;
Mais par malheur , je n'en ai pas ;
Je n'ai qu'un cœur , je vous le donne.

Cela s'appelle faire paroître des sentimens au-dessus de son état. Mais être né pour regner ; & consentir à ne pas regner , pour aimer plus à son aise , ce n'est pas en avoir de bien dignes de sa naissance.

Ah ! qu'on remarque bien plus de grandeur dans l'Amante de Titus. Elle aime l'Empereur , & elle le quitte , pour

le laisser regner avec gloire.

Bérénice , Seigneur , ne vaut point tant d'alarmes ;

Ni que par votre amour l'univers malheureux ,

Dans le tems que Titus attire tous ses vœux ,

Et que de vos vertus il goûte les prémices ,

Se voie en un moment enlever ses délices.

Je crois depuis cinq ans , jusqu'à ce dernier jour ,

Vous avoir assuré d'un véritable amour ;

Ce n'est pas tout , je veux , en ce moment funeste ,

Par un dernier effort couronner tout le reste ;

Je vivrai , je suivrai vos ordres absolus.

Adieu , Seigneur , regnez , je ne vous verrai plus.

C'est ainsi que cette Princesse préfère à son amour, la gloire de son Amant, tandis que Zilia veut sacrifier le trône de son Amant aux charmes de son amour.

On dira peut-être qu'un Prophète de sa nation avoit prédit la destruction de l'Empire des Incas , qu'Aza ne devoit plus espérer de regner , & que c'est pour le consoler de la perte de sa couronne, qu'elle lui offre l'empire de son cœur.

Mais on voit dans la neuvième de ses Lettres, qu'elle n'ajoute pas beaucoup de foi à cette prédiction, puisqu'elle se flatte toujours de revoir son cher Aza, de regner avec lui, *de combler d'honneurs & de richesses le Cacique bienfaisant qui les rendra l'un à l'autre.*

Parmi ce qu'il y avoit de plus curieux à voir à Paris, lorsque Zilia y arriva, l'Opera est ce qui fixa principalement son attention. Un sçavant de profession ne manqueroit pas de faire observer ici un Anacronisme. Comment se peut-il faire, diroit-il, que Zilia ait vu l'Opera, puisque ce spectacle ne fut introduit en France qu'environ cent ans après qu'elle y fut arrivée? Ce fut presque au commencement du seizième siècle, ajouteroit-il, que les Espagnols, sous Charles-Quint, détruisirent la domination des Incas au Pérou; & ceux qui font remonter le plus haut l'établissement de l'Opera en France, n'en fixent l'époque qu'au tems de Marie de Médicis. D'autres même prétendent, que ce fut le Cardinal Mazarin qui apporta le goût de ce spectacle à Paris. L'Abbé Perrin fut le premier qui vers le milieu du dernier siècle y hasarda des paroles Françoises; mais les

représentations , en musique & en machines , ne commencèrent à paroître dans leur perfection , que du tems de Quinault & de Lully.

C'est ainsi que par un grand étalage de doctrine il concluroit avec vivacité , que Zilia n'a point été à l'Opera. Mais je dirois volontiers à ce Critique , ce qu'on disoit à ceux qui reprochoient à Virgile une erreur de cette nature : si le but d'un Auteur est de plaire , qu'importe qu'Enée ait vécu trois siècles après Didon , si c'est dans le récit de leurs amours que Virgile se fait lire avec plus de plaisir ?

Ce qu'on pourroit reprocher avec plus de raison à l'Auteur des Lettres Péruviennes , c'est l'infidélité d'Aza , qui abandonne Zilia avec autant d'inhumanité , que le Héros Troyen se sépara de la Reine de Carthage. Il est vrai que dans cet ouvrage , comme dans l'Enéide , c'est la Religion qui autorise , & même qui prescrit cette espèce de divorce : ce sont les Dieux qui ordonnent à Enée d'aller en Italie , ce sont nos Loix qui défendent à Aza d'épouser sa parente. Mais pourquoi les supposer unis par des liens incompatibles avec ceux de l'Hymen ? Un degré de parenté de
moins

moins rendoit Zilia à son Amant, & épargnoit aux Lecteurs la douleur de la voir abandonnée.

On pardonne à Virgile d'avoir rendu son Héros infidèle ; sa fuite est suivie de tant de faits intéressans, qu'on seroit fâché de lui voir finir ses aventures à Carthage ; au lieu que l'infidélité d'Aza n'a d'autre suite, que le malheur de Zilia, & le chagrin de ceux qui s'intéressent à elle.

Toute autre qu'elle, pour s'en consoler, eut écouté favorablement les propositions de Déterville ; Aza l'avoit, sans doute, bien mérité ; & d'ailleurs il n'y avoit qu'un François, qui fût digne d'un cœur comme celui de Zilia.

Aza devoit être pourtant un homme bien aimable, pour avoir sçu plaire à une personne qui avoit tant d'esprit ; ou Déterville devoit en avoir bien peu lui-même, pour n'avoir pu remplacer Aza.

Il falloit encore, ou que Zilia ignorât ce que c'étoit que l'amour, pour croire que Déterville pût en guérir par l'étude de la Philosophie ; ou qu'elle n'eût pas envie de lui tenir long-tems rigueur, pour l'inviter à venir avec elle passer ses jours dans la solitude.

« Venez, Déterville, venez appren-
 » dre de moi à économiser les ressour-
 » de notre ame, & les bienfaits de la na-
 » ture ; venez apprendre à connoître les
 » plaisirs innocens & durables ; venez en
 » jouir avec moi ; vous trouverez dans
 » mon cœur, dans mon amitié, dans
 » mes sentimens, tout ce qui peut vous
 » dédommager de l'amour. »

Elle lui avoit dit un peu auparavant :
 » il est mille moyens de rendre l'amitié
 » intéressante, & d'en chasser l'ennui. »
 Elle avoit raison : & il en est un sur-tout
 qui ne peut jamais manquer de réussir,
 c'est d'y mêler un peu d'amour. Ils en
 étoient bien persuadés l'un & l'autre,
 je crois même qu'ils n'étoient pas éloi-
 gnés de s'en servir.

Mais quelque envie qu'en eût eu Zilia,
 elle n'étoit pas assez sincère pour en con-
 venir ; cette fille du Soleil étoit quelque-
 fois un peu dissimulée ; rien ne le prouve
 mieux, que l'ignorance affectée qu'elle
 fit paroître sur les premières marques que
 Déterville lui donna de son amour.
 « Ses yeux s'animerent, dit-elle à Aza,
 » son visage s'enflamma, il vint à moi
 » d'un air agité, il parut vouloir me
 » prendre dans ses bras ; puis s'arrêtant

» tout-à-coup, il me ferra fortement la
» main, en prononçant d'une voix é-
» mue: *Non . . . Le respect . . . Sa ver-*
» *tu . . .* & plusieurs autres mots que je
» n'entends pas mieux; & puis il courut
» se jeter sur son siège, où il demeura la
» tête appuyée dans ses mains, avec
» tous les signes d'une profonde dou-
» leur. Je fus allarmée de son état, ne
» doutant pas que je ne lui eusse causé
» quelque peine; je m'approchai de lui,
» pour lui en témoigner mon repentir »

Voilà donc Zilia qui prend tous ces signes d'amour pour des marques de mécontentement: dans une Lettre précédente, elle avoit déjà représenté Déterville prosterné respectueusement à ses pieds, les yeux tendrement attachés sur elle, gardant un silence profond, ou ne s'exprimant que par des soupirs. Mais à l'entendre elle ne sçait ce que tout cela signifie, elle ne distingue point là-dedans les caracteres sensibles de l'amour. Cependant, les yeux de Déterville, ces yeux, tantôt animés & pleins de feu, tantôt tendres & languissans, étoient le vrai langage d'un Amant; on connoît cet idiôme dans tous les pays du monde, & le cœur de Zilia ne devoit pas l'ignorer.

Le langage des yeux est d'un charmant usage ;
A deux cœurs bien unis il offre mille appas :

Mais que sert ce langage ,
Si l'un des deux ne l'entend pas ?

Zilia l'entendoit certainement très-bien ;
mais elle vouloit se faire un mérite auprès
de son Amant de cette prétendue simpli-
cité, & faire dire à Aza comme *Arnolphe* :

Et grande , je l'ai vue à tel point innocente ,
Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon sou-
hait.

Aza cependant n'en étoit pas la dupe ;
il sçavoit qu'autrefois il s'étoit servi avec
elle , du même langage que *Déterville* ;
elle l'avoit bien entendu alors , pourquoi
donc ne l'entendrait-elle pas également
aujourd'hui ? Elle - même en convient
dans sa septième Lettre , où elle lui dit :
« Le croirois-tu , mon cher Aza , il y a
» des momens où je trouve de la dou-
» ceur dans ces entretiens muets (*avec*
» *Déterville* ;) le feu de ses yeux me rap-
» pelle l'image de celui que j'ai vu dans
» les tiens ; j'y trouve des rapports qui
» séduisent mon cœur. » La force de la

vérité l'oblige quelquefois à être sincère malgré elle.

Mais ce sont-là après tout des fautes bien légères ; & elles sont réparées par tant de beautés, qu'on les perd de vue au même instant qu'on les apperçoit. L'esprit est si occupé de toutes les belles choses qu'il trouve à chaque page dans ce Roman, que son attention ne se porte presque point sur d'autres objets.

On trouve que Zilia a trop d'esprit pour une Péruvienne ; c'est que nous croyons que le Pérou ne peut produire rien d'estimable que l'or que nous en retirons : je n'examine point si ce préjugé est bien ou mal fondé ; ni s'il est vrai que le génie de cette Nation soit aussi pesant que le métal en quoi nous faisons consister toutes les richesses ; je dirai seulement, que, comme on vient de découvrir une mine d'or en France, on a bien pu aussi trouver une femme d'esprit au Pérou.

On peut dire en général qu'il n'a paru aucun ouvrage dans ces derniers tems parmi nous, où le style fût plus brillant, les expressions plus tendres, le sentiment plus vif, les pensées plus neuves, que dans l'Histoire de Zilia. Heureuse la na-

tion, où le sexe, borné par-tout ailleurs aux soins obscurs du ménage, ose prendre l'effor, & se mêler aux êtres pensans ! Heureuse la femme qui a assés de force d'esprit, pour se mettre au-dessus des préjugés de son sexe.

A R T I C L E I V .

N A N I N E .

Comédie de M. de Voltaire.

Selon l'usage introduit depuis quelque tems à Paris, la Tragédie d'Aristomène, dont nous avons parlé, avoit été suivie d'une Histoire du même nom, mais non pas du même homme. L'Aristomène de M. Marmontel est une espèce de Héros fabuleux, qu'on a décoré d'un nom célèbre, à qui on a attribué des actions imaginaires, mais qui n'a presque aucun rapport à cette Histoire : je croirois même, qu'elle n'a été faite, que pour empêcher que le Public, trompé par la ressemblance du nom, ne confondît le véritable Aristomène de la Grèce, avec celui du théâtre de Paris, que l'Auteur de la Tragédie avoit créé dans son imagination.

M. de Voltaire, dans la Comédie de *Nanine*, vient de faire tout le contraire de M. Marmontel son élève. Celui-ci, sous un nom connu, avoit représenté des actions ignorées de tout le monde; l'autre, sous un nom inventé, nous rappelle des aventures que tout le monde connoît. Les situations de la Tragédie ne sont rapportées dans aucune histoire, toutes celles de la Comédie se trouvent écrites dans un Roman; le Héros de M. Marmontel est un faux Arifloméne, la Nanine de M. de Voltaire est la véritable *Paméla*.

Tout le monde connoît ce Roman; il parut, il y a quelques années, sous le titre de *la Vertu récompensée*. Il fut fait en Anglois d'abord, & celui que l'on a en France n'en est que la traduction. Elle a fourni à deux de nos Poètes le sujet de deux Comédies de ce nom, dont une donna lieu à cette plaisanterie: au sortir de la première représentation, quelqu'un demanda à la porte: Comment va Paméla? Un plaisant répondit: *Elle pâme hélas!*

Pour revenir au Roman; Paméla étoit une jeune Paysanne, qu'une Dame de qualité, qui lui trouvoit de la beauté &

de l'esprit, avoit retirée avec elle dans une de ses Terres, & qu'elle faisoit élever comme une personne de condition. Cette jeune fille avoit de la vertu & des sentimens, & elle répondoit parfaitement aux soins qu'on prenoit de son éducation. Elle étoit d'un caractère qui la faisoit aimer de tout le monde, & elle avoit principalement sçu gagner le cœur de tous les domestiques de la maison.

Le fils de la Dame chez qui elle étoit, en devint amoureux; mais Pamela avoit des sentimens trop modestes, pour aspirer à devenir son épouse, & trop vertueux, pour l'écouter dans d'autres vues, que celles du mariage. Elle prit la résolution de s'en retourner chez son pere, tant pour sauver sa vertu, que pour donner à son Amant le tems de guérir de sa passion. Celui-ci l'obligea à rester: il n'étoit pas éloigné de l'épouser, mais il avoit un terrible préjugé à combattre: un homme de qualité épouser une Payfanne! D'ailleurs, comment s'assurer qu'il posséderoit le cœur de son Amante? Il s'étoit fausement persuadé qu'elle avoit pris de l'amour pour un jeune homme d'un Village voisin, & sur quelques preuves qu'il crut en avoir, il

voulut la renvoyer. Déjà Paméla s'étoit revêtue de ses habits de Paysanne, & se dispoſoit à partir ; mais ſon Amant ne fut pas long-tems dans ſon erreur, & il reconnut bientôt, qu'il étoit lui-même celui qui avoit fait le plus d'impreſſion ſur le cœur de ſa chere Paméla. Elle l'aimoit en effet ; mais ſa vertu, ſon état & la bienséance de ſon ſexe, lui faiſoient renfermer en elle-même les ſentimens de ſa tendreſſe. Quelque ſoin qu'elle prît de les tenir ſecrets, ſon Amant à la fin ſ'en aperçut ; & quand il crut n'avoir plus lieu d'en douter, il lui offrit ſa main, qu'elle accepta avec reconnoiſſance.

Voilà en abrégé toute l'hiſtoire de Paméla, & en même tems le précis de la Comédie de *Nanine*, où il n'y a qu'un ſeul perſonnage qui ne ſe trouve pas dans le Roman : c'eſt celui de la mere du Comte d'*Olban*, qui n'eſt qu'un rôle de rempliſſage : mais l'on ſçait bon gré à l'Auteur de l'avoir ajoûté à l'Hiſtoire principale. Ce rôle admirablement joué par Mademoiſelle *Dangeville*, fait preſque lui ſeul tout le comique de la pièce. Pour la *Baronne de Lorme*, c'eſt le vrai caractère de *Mylédi Davers*, ſœur de l'Amant de Paméla. Ces deux femmes

font également méchantes , également entêtées de leur noblesse , également ennemies , l'une de Paméla , l'autre de Nanine.

La Baronne devoit épouser le Comte d'Olban, Amant de Nanine. Sa jalousie, contre une rivale d'un rang si inférieur au sien, est le sujet de la première scène: cette passion est parfaitement exprimée , & je regarde cette scène comme la plus belle de toutes. Peut-être est-elle un peu trop chargée de sentences. C'est le défaut général de cette Comédie ; elle contient peu de vers , qui ne renferment quelque maxime ; il n'est pas jusqu'aux valets & aux paysans qui ne parlent par épigrammes , & qui n'y débitent des apophtegmes. Mais il faut convenir que ces éclairs multipliés qui éblouissent l'imagination , n'otent presque rien au sentiment qui régné dans toute la pièce ; en même tems que l'esprit admire , le cœur se sent également touché.

Il y a peut-être d'autres défauts qu'on pourroit reprendre avec plus de raison : le caractère violent de la Baronne de l'Orme va presque jusqu'à la grossièreté : l'Auteur sans doute s'est cru autorisé par l'exemple de Miléti D'avers , qui se lais-

se emporter jusqu'à battre Paméla : ces sortes de procédés peuvent ne pas paroître extraordinaires à Londres , mais j'ai peine à croire qu'on s'y accoutume à Paris. Il est vrai que la Baronne ne porte pas tout-à-fait si loin sa vengeance ; elle veut bien se contenter seulement d'enfermer Nanine dans un Couvent pour le reste de ses jours.

Ah ! mon enfant , que j'aurai de plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.

M. de Voltaire , toujours guidé par le Roman Anglois , établit dans sa pièce une morale dangereuse , qui ne tend qu'à confondre toutes les conditions , & à former des alliances disparates. L'amoureux Comte d'Olban débite à ce sujet des maximes également contraires au bon ordre d'un Etat , & à l'arrangement des familles. Mais c'est un amoureux qui parle , & l'on est moins choqué de ce qu'il dit , que de la facilité avec laquelle la Comtesse sa mere consent à son mariage. Les Anglois sont moins délicats que nous sur ces sortes de mésalliances : cependant , que ne fait pas Milédi Davers , pour empêcher que son frere n'épouse

Paméla? Ce n'est qu'en secret que celui-ci conclut cet hymen, & il ne le rend public que long-tems après. Celui du Comte d'Olban se fait au contraire avec une espèce d'éclat : on tient d'abord, pour cela, comme une assemblée de famille, & on le célèbre en présence & du consentement des premiers parens.

J'ai vu dans les premières loges plusieurs Dames de condition, qui ne regardoient pas de trop bon œil la vieille Comtesse, & qui, si elles avoient été à sa place, n'auroient pas eu pour leur fils autant de complaisance, ni n'auroient jamais consenti à un mariage si inégal. Mais en revanche, toutes les Grisettes des troisièmes loges donnoient à cette bonne Dame mille bénédictions, persuadées que si la mode de ces fortes de mariages venoit à s'établir parmi nous, elles se verroient bientôt toutes métamorphosées en Comtesses. *La Paysanne parvenue* avoit déjà échauffé l'imagination à plusieurs ; ce dernier exemple va achever de leur tourner la tête. On ne verra plus bientôt par-tout, que de ces chercheuses d'avantures, qui avec plus d'ambition que Nanine, sans en avoir ni la beauté ni la vertu, se croi-

ront en droit de viser aussi haut qu'elle. Sentimens pernicioeux parmi les personnes du commun , qui , tandis qu'elles se repaissent de ces chimeres , négligent de devenir de bonnes ouvrières , chose plus utile mille fois , & plus nécessaire dans un Etat , que toutes ces Comtesses imaginaires.

Si M. de Voltaire avoit suivi également par-tout l'Auteur Anglois qui lui a fourni le sujet de sa Comédie , il auroit évité une autre faute qui a été universellement condamnée. On est indigné de voir que le Comte d'Olban fasse enlever à son Amante tous les dons qu'elle en avoit reçus , & qu'il la dépouille de ses habits de Demoiselle , pour la renvoyer dans son Village avec les haillons d'une Paysanne. On trouve dans ce procédé autant de dureté que de bassesse ; & l'on est fâché de voir qu'un homme de qualité puisse en être capable. Tous les jours nous voyons des amans qui abandonnent une maitresse infidelle ; mais ils ne lui reprennent pas pour cela ce qu'ils lui avoient donné ; ils ne vont pas du moins , jusqu'à lui redemander une robe qu'elle tient de leur générosité. On peut bien , dans une brouillerie d'amour , se renvoyer

quelquefois les petits présens qu'on s'étoit faits mutuellement ; mais on doit se contenter alors de rendre ce qu'on a reçu , sans jamais rien redemander de ce qu'on a donné. Voilà ce qui se pratique parmi les honnêtes gens , & même entre les personnes du plus bas rang. Ainsi en usent , dans Moliere , Erasme & son Valet Gros-Réné , avec Lucile & Marinette sa suivante.

Pour vous donner , ingrata , une preuve certaine

Que je veux sans retour sortir de votre chaîne ,

Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que , de mon esprit , il me faut effacer.

Voici votre portrait ; il présente à la vue
Cent charmes éclatans dont vous êtes pourvue :

Mais ils cachent sous eux cent défauts aussi
grands ;

Et c'est un imposteur enfin que je vous rends,

L U C I L E .

... Et moi pour vous suivre au dessein de tout
rendre ,

Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

ERASTE.

..... Il est à vous encor ce braffelet.

LUCILE.

Et cette agathe à vous , qu'on fit mettre en
cachet.

GROS-RENE.

..... oui , tu le prens par là ?

Tiens, tiens, sans y chercher tant de façon,
voilà

Ton beau galant de neige , avec ta nompa-
reille ;

Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreil-
le.

MARINETTE.

Et toi , pour te montrer que tu m'es à mépris,

Voilà ton demi-cent d'aiguilles de Paris ,

Que tu me donnas hier avec tant de fanfare,

GROS-RENE.

Tiens encor ton coôteau ; la piece est riche &
rare ,

- Il te coûta fix blancs , lorsque tu m'en fis don.

M A R I N E T T E.

Tiens tes ciseaux avec ta chaîne de laiton, &c.

On voit ici que tout le monde donne, & que personne ne demande rien.

M. de Voltaire avoit vû , dans le Roman Anglois , que Paméla soupçonnée d'une intrigue amoureuse , & apprenant que son amant étoit sur le point de la congédier , lui avoit renvoyé ses habits ; mais il auroit dû y voir aussi , que ce n'étoit pas son amant qui les redemandoit , qu'il vouloit au contraire , qu'elle les emportât avec elle , & qu'elle gardât l'argent qu'il lui avoit donné , & dont il sçavoit qu'elle pourroit avoir besoin.

En suivant toujours la comparaison de Nanine & de Paméla , je découvre un autre défaut dans la Comédie , qui ne se trouve pas dans le Roman : c'est la Lettre qu'écrit Nanine à son pere *Philippe Ombert* , que le Comte d'Olban prend pour son rival. Cette Lettre écrite d'une maniere équivoque , & interceptée

par le Comte, est ce qui forme l'intérêt principal, ou qui fait, pour mieux dire, tout le vacarme de la Pièce. Qui se seroit jamais imaginé, qu'une Lettre d'un enfant à son pere, d'une jeune fille à un vieux villageois, pût passer pour un billet doux ? Il faut que l'Auteur ait eu bien envie de jeter des soupçons sur la conduite de Nanine, pour lui faire écrire une Lettre dans ce goût là.

Toutes les semaines Paméla écrivoit à son pere ou à sa mere ; il n'y avoit pas une de ses Lettres qui ne fût interceptée par son amant ; mais jamais il ne s'est avisé de les prendre pour des billets d'amour : c'est qu'elles portoient toutes ce caractère distinctif qui exclut toute méprise. *Mon très-cher pere, ma très-cherere mere.* Voilà comme elle commençoit toutes ses Lettres. *Votre très-humble & très-obéissante servante & fille PAMELA.* Voilà comme elle les finissoit. Elle écrivoit respectueusement, comme il convient à une fille bien née, & ses Lettres n'avoient pas ce petit air cavalier qu'on remarque dans celle de Nanine. Il n'est pas étonnant que le Comte d'Olban se soit laissé surprendre par le style de cette

Lettre , mais on est surpris que M. de Voltaire soit si peu au fait du cérémonial épistolaire.

On n'est cependant pas fâché de la méprise , elle donne lieu à une scène extrêmement intéressante : c'est celle où le Comte reconnoît que ce Philippe Ombert , dont il avoit été si jaloux , est le pere de Nanine. L'arrivée de ce bon vieillard , ses sentimens vertueux , l'innocence de sa fille , l'étonnement de la Comtesse d'Olban , l'admiration de son fils , le dépit de la Baronne de l'Orme , la joie de tous les domestiques forment une situation si touchante , que les spectateurs en sont attendris , qu'ils en versent des larmes.

On a voulu faire un crime à M. de la Chaussée , d'avoir introduit en France un genre de comique que les anciens ont ignoré , & que Moliere n'a jamais connu : mais quelque raison qu'on puisse avoir de se déchaîner si fort contre le goût de ce qu'on appelle *le Comique larmoyant* , il suffit que M. de Voltaire se soit déclaré en sa faveur , pour lui donner de la vogue , & pour le fixer à jamais sur notre Théâtre. Sa Comédie de *l'En-*

fant Prodigue avoit déjà fort ébranlé les esprits; les succès de *Nanine* vont achever de les entraîner dans le parti de M. de la chauffée. Envain quelques critiques voudroient s'élever contre un goût qui réunit à la fois ce que la Comédie a de plus agréable, & ce que la Tragédie a de plus touchant; ce goût ne peut manquer de prévaloir; il est également soutenu par les applaudissemens du public & par l'autorité du plus grand de nos Poètes. Quelques-uns regardent *Nanine* comme une Pièce défectueuse, parce qu'on y rit & qu'on y pleure en même-tems: mais depuis quand est-ce un défaut pour un Ouvrage, de réunir en lui seul la perfection de deux Ouvrages différens? Mais, dit-on, on ne sçait quel nom donner à une Pièce de cette nature; ce n'est donc plus qu'une dispute de noms? Eh! bien, qu'on ne l'appelle, si l'on veut, ni Comédie, ni Tragédie, mais qu'on dise que c'est une Pièce irrégulièrement charmante, à laquelle tout Paris a assisté, & singulièrement applaudi.

Parmi les différentes critiques qui ont combattu ce nouveau genre dramatique, il y en a une surtout qui m'a paru mériter

quelque attention. C'est une petite brochure intitulée *Réflexions sur le Comique larmoyant*, par M. de Chaffiron, de l'Académie de la Rochelle.

Contre l'ordinaire des Ecrits qu'on nous envoie de Province, celui-ci est simple, naturel, élégant : & s'il n'est pas plein de feu & de vivacité, il est plein de sens & de raison.

Le nouveau genre de Comique, qui, depuis quelques années, s'est introduit sur la scène, a eu d'un côté bien des approbateurs, d'un autre côté aussi, il a eu bien des adversaires, & M. de Chaffiron vient en augmenter le nombre. Le but qu'il se propose dans son Ouvrage, n'est pas d'appréter les Auteurs qui se sont distingués dans ce genre : « quelle source de Critiques, dit-il, ne se prépare-t'on pas, pour peu qu'on blesse l'amour propre d'Auteurs accoutumés à recevoir des applaudissemens publics ? » Pour moi, je crois qu'on court plus de risque encore, quand on blesse la délicatesse de ceux auxquels le public n'a jamais applaudi.

Si la crainte des Critiques empêche M. de Chaffiron d'appréter les Auteurs,

son zèle pour la gloire du Théâtre, lui fait prendre aujourd'hui les armes contre le nouveau genre de Comédie dans lequel ils ont excellé : Il fait à ce sujet les quatre questions suivantes.

» Cette maniere de traiter le Comique, est-elle autorisée par l'exemple des anciens ? «

» A-t'on la liberté indéfinie de la changer sans cesse ? «

» Nous rapporte-t-elle plus d'utilité & de plaisir que celle du siècle de Moliere ? «

» Est-elle enfin destinée à passer à la postérité, comme une nouvelle branche de dramatique propre à orner la scène ? «

Pour répondre à la première question, l'Auteur remonte à la plus haute antiquité, & fait voir qu'Aristophanes, Ménandre, Plaute, Térence, & tous ceux qui ont vécu avant & après eux, n'ont laissé aucun modèle du Comique qu'il attaque, que l'attendrissement du cœur n'a point été l'objet de leur Comédie, & que Thalie n'a jamais fait verser de larmes, ni dans Rome, ni dans Athènes.

» Ce n'est donc pas chez les anciens ;
 » conclut M. de Chassiron , que les Au-
 » teurs du nouveau genre ont puisé la
 » maniere plaintive : & la victoire ne se-
 » roit plus long-tems incertaine si elle
 » dépendoit de leurs exemples. «

Cette vérité est si évidente , qu'on pouvoit se dispenser d'en apporter des preuves. Mais seroit-il aussi aisé de nous convaincre que le Comique de M. de la Chaussée est opposé à la nature & à l'essence de la Comédie ?

L'Auteur des réflexions suppose dans sa réponse , ce qui est en question. Sçavoir que l'exemple des anciens doit fixer le sort du vrai Comique ; qu'Aristote , Horace , Despréaux s'étant déclarés pour le goût qu'ils ont trouvé établi de leur tems , il ne nous est point permis de passer les bornes qu'ils lui ont prescrites.

Ne peut-on pas dire que si ces Législateurs Litteraires avoient vécu parmi nous , s'ils avoient connu ce nouveau genre de Comédie , ils auroient également fait des règles en sa faveur ? Il plaît , c'est la premiere de toutes les règles , l'autorité n'y peut rien faire.

Mais, demande encore M. de Chaffiron, *nous apporte-t'il plus d'utilité ou de plaisir que celui du siècle de Moliere ?* Pour du plaisir, il paroît bien que nous y en trouvons, puisque nous suivons avec tant d'empressement toutes les Pièces qu'on nous donne en ce genre. Je laisse au public à décider de l'utilité que nous en pouvons retirer ; je crois pourtant que s'il y a de l'avantage, c'est principalement pour les Acteurs.

Quant à la quatrième question, qui regarde la postérité ; le jugement qu'on en porteroit seroit très-incertain ; il peut arriver qu'elle ait pour notre siècle la même admiration que nous avons pour les siècles d'Auguste & de LOUIS LE GRAND ; & alors ce Comique que M. de Chaffiron combat de toutes ses forces, seroit proposé pour modèle à nos neveux ; & ils diroient indifféremment, Térence, Moliere & la Chauffée.

Quoique l'Auteur des Réflexions ne m'ait point persuadé, je dois dire cependant qu'il expose ses raisons avec une méthode, une clarté, une Logique admirable. C'est un mérite rare, mais dont peu de gens lui tiendront compte. On

voudroit y voir plus de chaleur , plus d'aménité, plus de brillant. C'est le gout de notre siècle ; on ne cherche point l'exactitude, on veut du feu, de l'éclat, de l'agrément. La noble simplicité du siècle passé nous ennuye ; les fleuves majestueux coulent pour nous avec trop de lenteur, nous voulons des ruisseaux qui murmurent, de bruyantes cascades, de pétulans jets d'eau. Notre esprit veut être toujours en l'air, toujours monté sur un cheval d'Espagne qui le secoue, qui l'agite. C'est un état violent, c'est une fièvre au fort de son accès ; il faut espérer qu'elle finira, qu'on reviendra au bon gout, au gout sain, à la raison. Heureux ceux qui de bonheure en reprendront le chemin ; mais plus heureux celui qui pourra résister au torrent, & qui, dans ce délire universel, osera paroître raisonnable.

Du devoir il est beau de ne jamais sortir ;
Dût on même y rentrer avec le repentir.

OBSERVATIONS
SUR LA LITTERATURE
MODERNE.

ARTICLE V.

Œuvres de M. Remond de S. Mard.

LA variété est, dans les Ouvrages d'esprit, ce qu'est la diversité des fleurs dans un parterre, la multiplicité des mets sur une table, la différence des sons dans la musique. Notre ame qui se lasse aisément du même objet, se plaît à voltiger sur des matieres différentes, & l'uniformité ne lui est pas moins odieuse, qu'elle est désagréable aux yeux, au goût, à l'oreille.

Un Ouvrage peut être agréablement varié, ou par les choses qu'il renferme, ou par la maniere de les traiter : & il peut se faire lire avec un égal plaisir,

D

soit que sous un seul aspect il nous représente plusieurs choses différentes, soit que sous des tours diversifiés, il ne nous offre qu'un seul objet. Que fera-ce, s'il réunit à la fois l'un & l'autre agrément, & si la variété des couleurs se trouve jointe à la diversité des matieres ?

C'est ce que nous voyons avec plaisir dans les œuvres de M. Remond de S. Mard, où, en forme de Lettres, d'éclaircissements, de discours, de réflexions, de dialogues, on parle de presque tous les genres de Litterature, on traite les principaux sujets de morale.

Il avoit déjà paru quelques éditions de ce Livre, celle-ci est la plus complete & la mieux conditionnée. On a mis à la tête de chaque volume des figures symboliques, qui font un ornement à l'ouvrage, & qui égayent l'imagination du Lecteur.

Le premier volume commence par un discours sur la nature du Dialogue, dont on fait voir d'abord l'origine & l'antiquité : on parle ensuite des premiers, qui ont écrit en ce genre, & on établit les règles qu'on y doit observer.

» A consulter l'allure de l'esprit hu-
» main, dit l'Auteur, il me paroît clair
» que la maniere d'écrire en dialogue,
» comme la plus naturelle, est la plus
» ancienne : Je ne rabattrai rien de ma
» conjecture ; l'esprit humain , quand
» il fait pour la premiere fois une chose,
» ne choisit pas la maniere la plus dif-
» cile de la faire ».

Voilà donc M. de S. Mard qui ne
veut rien rabattre de son opinion sur
l'ancienneté du Dialogue , & moi je
trouve qu'il en rabat beaucoup, quand
il dit dans le même discours : « Le
» Dialogue a pour partage les graces
» naïves , & la belle simplicité fait tout
» son ornement , & qu'il ajoûte : Je ne
» sçais par quelle fatalité l'esprit, dès
» qu'il se met à écrire prend aussitôt son
» vol , & cherche tellement à s'élever ,
» qu'il en coute pour se réduire , &
» s'abaisser au ton simple & naturel. »

S'il est vrai que l'esprit ait tant de
peine à se réduire au ton simple & na-
turel , & s'il est vrai aussi que la simpli-
cité soit le partage du Dialogue , ce
genre d'écrire n'est donc pas le plus aisé,
ni par conséquent le plus ancien.

Ce simple raisonnement me feroit rabattre beaucoup de mon opinion, si j'étois du sentiment de l'Auteur sur l'ancienneté du Dialogue.

Platon, Cicéron, Lucien sont les premiers qui se sont distingués dans ce genre d'Ouvrage.

» *Platon* étoit né avec ce génie heu-
 » reux qui donne les hautes réputations.
 » Une grande élégance, & beaucoup
 » de douceur dans le style, lui ont at-
 » tiré l'admiration de tous les siècles.
 » Ses Ouvrages donnent à l'esprit de
 » grandes vûes, & ce qu'on voit de
 » hardi & de pompeux, fait qu'on lui
 » pardonne quelquefois ce qui lui man-
 » que de justesse. Riche dans ses des-
 » criptions, il choisit toujours pour
 » peindre des objets agréables, & les
 » peint avec force. Les raisonnemens
 » les plus abstraits acquierent quelque
 » chose de gracieux en passant par son
 » imagination qui est extrêmement
 » fleurie, & la qualité de Philosophe
 » dont il se pique, ne le fait jamais re-
 » noncer au langage de Poëte. Platon
 » étoit galant & ne se défendoit point
 » de l'être. Toutes les fois qu'il parle

» de l'amour , son style en fait l'éloge ,
» & son imagination échauffée par son
» cœur , en devient une fois plus bril-
» lante. Quand il parle de la beauté ,
» vous le croyez plein des transports
» qu'elle cause , ce ne sont que grands
» mots , qui , par ce qu'ils ont de con-
» fus , peignent parfaitement le désor-
» dre de l'amour.

» *Cicéron* traite les matieres les plus
» difficiles avec un air d'enjouement qui
» l'en déclare maître. Né pour plaire ,
» & pour plaire en tout genre , il avoit
» une sorte d'imagination faite pour
» embellir la vérité , & pour lui donner
» cette mesure de graces qui en corrige
» la sécheresse , sans lui rien faire perdre
» de sa force. Tant de qualités néan-
» moins ne lui donnent pas le droit de
» décider , il propose toujours la vé-
» rité en tremblant , & avec la modestie
» d'un homme qui examine. Mais par
» malheur , sa modestie étoit bornée à
» ses connoissances , & cette vertu l'a-
» ba donnoit toujours , lorsqu'il venoit
» à parler de lui.

» *Lucien* , que l'Auteur appelle son
» héros , exerça d'abord la profession

» d'Avocat. Mais il se dégoûta bien-
» tôt d'un métier où les mots & les
» figures sont estimés plus que les cho-
» ses, & où les poumons donnent de
» l'avantage. Il eut recours à la Philo-
» sophie, il étoit fait pour elle. Ces
» opinions passageres qui portent
» le nom pompeux de système, &
» qu'un Philosophe oisif donne à la
» crédulité humaine, ne passent point
» chez lui pour des vérités. Ennemi
» déclaré de tout ce qui sent le pré-
» jugé, il a la force de soutenir ce
» vuide que la raison laisse dans un
» esprit qui ne veut se remplir que
» d'évidence. Quoique Philosophe, il
» ne donnoit la Philosophie que pour
» ce qu'elle étoit. Simple & délicat
» dans sa maniere de penser, il rendoit
» ses idées avec netteté. Il avoit une
» science que la nature donne, & que
» le commerce trop fréquent des Livres
» peut ôter, il badinoit agréablement.
» Quand il a attrapé un ridicule, on est
» sûr de se le voir présenter sous plus
» d'une forme, & cette forme est tou-
» jours agréable. Tout ce qui est revêtu
» d'un grand nom, a je ne sçais quoi
» qui pique son goût pour la raillerie,

» & ses traits de satyre sont des mar-
» ques d'honneur.

Ce n'est gueres sur des têtes ignobles qu'on aime à faire tomber la satyre , comme ce n'est point ordinairement les mauvais Ouvrages que l'on critique.

Du caractère de ces trois Auteurs, M. de S. Mard passe aux règles du Dialogue.

Ces règles , telles qu'il les donne , ne sont pas toujours celles qu'avoient suivies les anciens ; ce n'est pas que je prétende que leur goût doive l'emporter sur celui des modernes ; j'estime pour le moins autant ce que M. Pascal nous a donné en ce genre , que les plus beaux Dialogues de l'antiquité , & je suis persuadé que le vrai moyen de nous ennuyer , ce seroit de nous en donner comme ceux de Platon.

On ne doit pas s'attendre que j'entre ici dans le détail de ceux de M. de St Mard ; je dirai seulement en général , qu'ils sont écrits avec beaucoup d'agrément , d'art , de délicatesse ; on voudroit y trouver autant de simplicité , de clarté , de justesse. Ils finissent presque tous par une pensée vive, bril-

fante , ingénieuse. On souhaiteroit aussi qu'elle fut toujours vraie , sensible , naturelle.

Mais tout ceci ne regarde que la forme de l'Ouvrage , on reproche pour le fond des choses plus sérieuses à l'Auteur. On l'accuse d'avoir confondu les principes de la morale, & d'avoir changé quelquefois les vices en vertus. Je cite quelques endroits qui ont donné lieu à cette accusation.

Au Dialogue XVII. Venus dit à Diane : « Qui vous a dit, belle Diane ,
 » que la pudeur étoit, dans une belle ,
 » la caution de sa vertu ? Sçavez-vous
 » bien qu'elle est un témoignage de sa
 » foiblesse ? Rougir à la vûe d'un Amant,
 » n'est-ce pas convenir qu'on a des
 » droits mal défendus, & qu'on pour-
 » roit être vaincu, si l'on étoit bien
 » attaqué ?

D I A N E.

» Mais si cela est, pourquoi les hom-
 » mes font-ils tant de cas de la pudeur ?

V E N U S.

» C'est qu'elle fortifie leurs espé-

sur la Littérature Moderne. 81
» rances, & qu'elle facilite leurs con-
» quêtes.

Dans le Dialogue suivant, Neptune
dit à Apollon : « Puisque nous avons
» tant fait que de bâtir à Laomédon une
» Ville comme Troye, il étoit bien
» juste qu'il nous payât de nos peines,
» par quelques sentimens de reconnois-
» sance. Car je ne vois point de vice
» plus affreux que l'ingratitude.

A P O L L O N.

» Tout le monde le dit : cependant
» vous seriez bien étonné, si l'ingrati-
» tude étoit une forte de noblesse d'ame,
» & si c'étoit un sentiment de grandeur
» qui nous fit ingrats. Peut-être nous
» ne nous jugeons point obligés de rien
» rendre pour un bienfait, parce que
» nous croyons le mériter. Il est vrai
» que ce qui fait notre ingratitude,
» doit valoir alors notre estime à notre
» bienfaiteur ; & que nous ne sçaurions
» assez louer le discernement qu'il a eu
» de placer son bienfait.

N E P T U N E.

» Je devois donc pardonner à Laomé-
don.

A P O L L O N.

» Et vraiment oui. Je pourrois même
 » vous dire que vous deviez l'estimer
 » d'avantage, justement à cause de son
 » ingratitude, &c.

Voici, dans le troisième Dialogue ce
 que Venus dit encore à Diane: « Déesse,
 » vous ne méritez pas d'être si belle
 » que vous êtes, & tant d'agrémens ne
 » vous ont point été donnés pour être
 » sage. Pourquoi est-on belle? N'est-
 » ce pas pour faire des Amans, &
 » pourquoi faire des Amans? Si ce
 » n'est pour faire des heureux?

D I A N E.

» Quel cas fait-on d'une belle qui
 » prodigue ses faveurs?

V E N U S.

» Ce qu'on met de trop dans ses fa-
 » veurs, est préférable à la sotte bar-
 » barie que vous exercez sur les autres,
 » & qui pis est, sur vous-même.

D I A N E.

Ah ! c'est cette barbarie qui nous
vaut la gloire !

V E N U S.

» Il y a une bizarrerie dans les idées
» des hommes, dont je ne sçaurois ren-
» dre raison. Ils ont attaché leur gloire
» à se rendre utiles les uns aux autres ;
» & une belle qui serviroit le public
» autant qu'il est en elle, seroit desho-
» norée ? Chose plaisante ! la gloire
» des hommes est de servir au bien gé-
» néral, & la gloire des femmes, qu'on
» nomme honneur, est de s'y refuser.

Voilà les principaux endroits où
l'Auteur paroît avoir un peu maltraité
la morale ; c'est au public à juger si
c'est avec raison que cette accusation
a été formée ; & en cas qu'il la trouve
bien fondée , voici d'avance ce que
M. de St Mard lui adresse.

» Je puis assurer le public, que mon
» dessein n'a point été de changer les
» idées qu'il a sur les vertus & sur les
» vices ; que s'il en a crû plus que je

» ne voulois , je suis toujours coupable
 » de m'être mal exprimé. On doit me
 » rendre la justice de croire , qu'avec
 » un peu plus d'attention , je n'aurois
 » pas donné sujet de mal penser de moi
 » à mon Lecteur ; & je l'espere d'au-
 » tant plus volontiers , que je suis prêt
 » de faire en sa faveur , ce que permet
 » rarement l'orgueil humain , je con-
 » damnerai moi-même mes idées , dès
 » qu'elles seront capables de bleffer la
 » morale , &c.

Ces sortes d'exemples sont rares , & dénotent toujours un bon esprit.

Le second volume renferme des sujets à peu près semblables à ceux des Dialogues , quoique sous une forme différente. Ce sont des Lettres Philosophiques & galantes qu'on peut regarder comme autant de petits plaidoyers d'amour ; comme autant de Paradoxes , dont quelques-uns pourroient peut-être donner prise à la critique. Ils auroient besoin aussi d'un petit éclaircissement , pour justifier certaines maximes un peu singulieres que l'on y trouve.

La troisième Lettre , par exemple ;

où l'on semble dispenser les enfans de la reconnoissance qu'ils doivent à leurs peres, est si contraire à la façon ordinaire de penser, que malgré le tour ingénieux qu'on lui a donné, malgré la force des raisons qu'on y emploie, il n'est personne qui ne se fasse un devoir de la condamner.

On découvre aussi dans quelques autres de tems en tems de petites hérésies d'amour; mais est-il une matiere où les erreurs soient plus fréquentes; en est-il où elles soient plus pardonnables? elles sont tournées d'ailleurs si agréablement; elles sont défendues avec tant d'esprit, tant de subtilité, tant de finesse, qu'on les aime tout autant que des vérités, & peut-être plus. Est-il rien de si joli, par exemple, de si ingénieusement dit, que la réponse d'un jeune homme qui justifie son attachement pour une personne décriée; on souhaiteroit que ce qu'il dit fut vrai, tant il y a d'esprit. Il faut convenir qu'une fausseté bien ornée, & qu'on donne comme telle, a quelquefois plus de grace qu'une vérité toute nue.

On trouve dans ces Lettres des choi

les charmantes ; mais pour me servir des paroles de l'Auteur : « Elles sont » trop fortes de choses , j'y trouve trop » de profondeur , & une profondeur » trop marquée. Quand on veut dire des » choses fines , je voudrois que pour » les rendre agréables , on en cachât » un peu la finesse. Pour le second défaut ; elles ont trop d'éclat & elles ne » sont pas assez Lettres. A l'égard de » la petite histoire (*de Mademoiselle » D*** qui est à la fin,*) à consulter » les idées que je crois qu'on doit avoir » du Roman , celui-là me paroît d'un » assez bon goût , & il y auroit de la » mauvaise humeur à contredire le Public qui en a paru satisfait.

Mais ce que je regarde sur-tout comme un morceau fort estimable , ce sont les trois *Lettres sur la naissance , les progrès & la décadence du goût* , qui se trouvent au troisième volume. Elles sont écrites avec plus de feu que tout le reste ; elles ont même un petit air méchant , un petit ton satyrique qui n'est point du tout désagréable. La première est moins vive que les deux autres ; on sent que l'Auteur n'est point encore

Sur la Littérature Moderne. 87
en train, il ne s'anime qu'à mesure qu'il avance dans son sujet.

Il fait d'abord remonter son Lecteur jusqu'aux tems les plus grossiers de la République de Rome : dans le sein de la Barbarie, il lui fait voir le bon goût éclore, pour ainsi dire, s'élever peu à peu, monter à sa perfection, & tomber ensuite avec une rapidité incroyable.

Ce qui étoit arrivé à Rome devoit, par les mêmes raisons, arriver aussi parmi nous : après avoir été longtems barbares, nous nous lassâmes de notre ignorance, nous ouvrimes les Livres Grecs & Latins, nous y rencontrâmes le bon goût que nous eussions peut-être trouvé, mais plus lentement, dans notre cœur, & nous surpassâmes bientôt ceux qui nous avoient servi de modèles.

Mais nos beaux jours ont peu duré; & si l'on en croit M. de St Mard, nous entrons déjà dans la barbarie du bas empire.

Deux hommes à Rome avoient causé cette décadence; Ovide & Sénèque ont trouvé des imitateurs parmi

nous. M. de la Motte est un de ceux qu'on accuse de cette dépravation de goût en France ; je n'ose nommer celui qu'on lui donne pour Collegue ; on pourra , si l'on veut , le reconnoître à ce portrait.

» On a vû tout-à-coup se présenter
 » dans la carrière du bel esprit , un
 » jeune homme qui avoit toutes les
 » qualités nécessaires pour y briller ; à
 » une grande délicatesse d'imagination,
 » il joint une grande netteté , & beau-
 » coup d'étendue dans l'esprit. Né
 » avec ce talent si peu considéré , &
 » qui néanmoins mérite tant de l'être ,
 » né , dis-je , avec le talent de s'élever
 » aux principes des choses , il ne fait
 » point , pour attraper la vérité , ces
 » détours ennuyeux , & pourtant si or-
 » dinaires. Il y va , & il y mène par le
 » chemin le plus court , & ce chemin ,
 » il le sème de fleurs. Ce n'est pas-là
 » tout son mérite. Egalemeut propre à
 » tout , il fait agréablement des vers ,
 » nous avons des choses de lui écrites
 » à merveille en prose. Poëte , Philo-
 » sophe , tout lui obéit. Il commande
 » à son imagination , il ne la sent jamais

» rebelle. Rien de ce qui peut plaire &
» éblouir n'est épargné dans ses ouvra-
» ges. A-t'il à mettre en œuvre une
» idée commune ? Elle acquiert entre
» ses mains tout l'éclat dont elle est ca-
» pable ; il la taille dans toutes les fa-
» ces ; à force d'art , il la rend lumi-
» neuse. Lui arrive-t'il une idée bril-
» lante , il l'orne autant que si elle
» étoit commune. Jaloux d'en faire
» sentir toute la beauté , attentif à se
» faire honneur de son bien , écono-
» me , comme s'il n'étoit pas riche , il
» l'étend , il l'allonge , il la fait , pour
» ainsi dire , passer par la filière ; & de-
» venu ensuite tout-à-coup prodigue ,
» il étale tout à la fois ses richesses ,
» vous accable de pensées , les met les
» unes dans les autres , & force ainsi
» votre admiration. «

Tel est l'homme qu'on veut associer
à M. de la Motte. C'est au public à
prononcer sur cette accusation ; ne pré-
venons pas son Jugement , peut-être ne
confirmeroit-il pas le nôtre.

Je ne parlerai point dans cet article
de la poétique de M. de Saint Mard
qui forme les deux derniers volumes ;

elles contient tant de choses interressantes, qu'il m'a paru plus à propos d'en faire un article séparé. Je finis celui-ci par un petit Poëme sur la sagesse qu'on avoit attribué à M. de la Fare, & que l'Auteur a révendiqué.

M. de Saint Mard dans une notte demande grace sur la maniere dont il y a traité la sagesse : il est vrai qu'il la représente pour le moins aussi voluptueuse, & plus séduisante que Venus. Mais il étoit Poëte alors, il avoit droit de tout dire.

Après une invocation à la Déesse des arts, l'Auteur se trouve tout d'un coup transporté dans un séjour de volupté, saisi d'admiration, il s'écrie :

Tu m'avois donc trompé ridicule stoïque,
 Enflé d'une vertu superbe & chimérique,
 Tu disois que toujours insensible à nos vœux
 La sagesse fuyoit sur des rochers affreux ;
 Tu nous la dépeignois triste, sombre, cruelle ;
 Tu la connoissois mal, Venus n'est pas si belle.

Voilà donc le prix de la beauté ad-

Sur la Littérature Moderne. 91
jugé à la Déesse des arts, & la pomme
donnée à Minerve. Ce jugement est
conforme à l'idée que le Poète s'étoit
formée de cette Déesse.

Tout charme en ma Déesse ; une tendre lan-
gueur,
Du respect qu'elle inspire adoucit la ri-
gueur,

Ce qu'il lui dit après montre bien
qu'il ne la croit pas plus austere que
Venus.

On nous dit qu'à l'amour en naissant desti-
nés,
Par ton ordre à le fuir nous sommes con-
damnés ;
Eh ! quoi, n'est-il donc point une sage foi-
bleffe,
N'est-il donc de vertu qu'au sein de la trif-
teffe ?
Et veut-on qu'à nos goûts mettant toujours
un frein,
Que contre nous toujours, les armes à la
main,
Nous perdions à combattre, à nous vaincre
sans cesse

Des jours que nous devons au Dieu de la
tendresse ?

Cédons , cédonz plutôt , & laiffons nous
charmer ;

Eh ! pouvons-nous affez & trop long-tems
aimer ?

Avec tant de talent pour la Poëfie ;
on est surpris que M. de Saint Mard ait
négligé de s'y appliquer. C'est une
infidélité faite aux Mufes ; elles lui
avoient ouvert leurs tréfors , elles lui au-
roient prodigué toutes leurs richesses ;
mais il femble qu'il n'ait voulu avoir de
commerce avec elles , que pour leur
faire regretter fa perte.

A R T I C L E V I.

LES AMAZONES.

Tragédie de Madame du Bocage.

Rien n'est plus étonnant que l'incon-
féquence qui regne dans les idées des
hommes. Ils ont imaginé un Parnaffe,
ou une Montagne fçavante, où ils ont
mis neuf Mufes & un Apollon , c'est-à-
dire, un homme & neuf femmes pour

Phabiter. Comme s'ils avoient voulu nous dire par-là , que l'empire des Sciences & des beaux Arts appartient tellement au beau sexe , que pour un homme qui y réussit , on doit aisément trouver neuf femmes qui s'y distinguent. D'ouviert donc cet étonnement , cette admiration universelle , lorsque quelques-unes d'elles cherchent à se signaler ? Les moindres efforts qu'elles font en ce genre , sont à nos yeux comme autant de phénomènes ; & si le succès fuit le travail , nous sommes tentés aussi-tôt de crier au miracle. Pourquoi recourir au prodige dans une chose si naturelle ? En vérité nous ne rendons guères de justice à ce sexe aimable , & nous sommes bien peu équitables envers les femmes. Je crois cependant qu'elles ne doivent pas nous sçavoir trop mauvais gré de notre façon de penser à leur égard ; si d'un côté elles y perdent , on peut dire que de l'autre elles y gagnent infiniment. Comme nous n'attendons presque rien d'elles , pour peu qu'elles nous donnent , nous croyons recevoir beaucoup : nous leur tenons compte des moindres bagatelles,

& tout ce qui vient de leur part est toujours bien reçu.

Ce n'est pourtant pas à ce préjugé général que Madame du Boccage est redevable du succès de sa Tragédie ; ce n'est pas non plus comme une pure galanterie de notre part qu'elle doit envisager nos applaudissemens , ni comme des honneurs que nous rendons à son sexe. Il n'entre aujourd'hui pour rien dans l'estime que nous faisons de cette Piece ; c'est lui au contraire qui retire une nouvelle gloire d'un ouvrage, où l'on voit *avec beaucoup de plaisir les Amazones guerrières si bien représentées par une autre illustre Amazone du Parnasse.*

C'est cette considération, sans doute, qui a engagé Madame du Boccage à lui dédier sa Tragédie ; pouvoit-elle la faire paroître sous des auspices plus favorables ? Et peut-on rien dire de plus délicat que ce qu'elle lui adresse,

Belles , dont le puissant suffrage
 Donne au génie un prix flatteur,
 Je vous consacre mon ouvrage,
 S'il a pu toucher votre cœur ,

J'ose me promettre l'hommage
D'un peuple votre adorateur.
Quand vous admirés le courage
De l'Amazone fiere & sage,
Qui de l'amour fuit l'art trompeur ;
Songés que l'appas séducteur
De vos traits, de votre langage,
Met plus de cœurs en esclavage,
Que n'en a soumis la valeur
Des Héroines du vieil âge.
S'il n'est plus ce fameux rivage,
Où, sans liens & sans vainqueur,
Sur l'appui d'une loi sauvage
Vous fondez votre grandeur ;
De ce triste & barbare honneur
Notre siècle vous dédommage.
Tout se plaît, fléchit & s'engage
Sous votre pouvoir enchanteur.
L'univers est votre partage.

En se conciliant ainsi l'estime du
beau sexe, Madame du Boccage ne
pouvoit pas manquer de s'assurer aussi
notre suffrage : quel est donc actuelle-
ment le critique assez hardi, qui osera
censurer un ouvrage qui a pour appro-
bateurs les deux moitiés du genre hu-

main ? L'unique parti qui reste à prendre , c'est je crois d'admirer avec tout le monde , de peur d'avoir soi-même tout le monde pour censeur. Il est pourtant une façon de reprendre qui ne blesse pas toujours l'amour propre des Auteurs , comme il y a aussi une manière d'admirer qui n'exclut pas tout à fait la critique ; & c'est à celle-là que je m'attache aujourd'hui , principalement en rendant compte de cette Pièce.

Je remarque d'abord que le sujet en est simple , l'exposition aisée , la versification naturelle , les situations peut-être un peu trop froides , le dénouement trop commun.

Orithie Reine des Amazones avoit vaincu les Scythes ; Thésée les avoit suivis à la guerre , & avoit été vaincu avec eux. On le prend , on l'emmene captif à la Cour de la Reine. Il s'étoit laissé enflammer par les charmes de la Princesse Antiope , la Reine se laisse prendre pour lui de l'amour le plus violent.

C'étoit une loi , parmi les Amazones , d'immoler leurs captifs au Dieu Mars : Menalippe leur Générale vou-
loit

loit qu'on hâtât ce sacrifice, mais la victime étoit trop chere, pour qu'on ne trouvât pas des raisons de le differer.

Cependant Orithie s'apperçoit qu'Antiope est sa rivale; elle en témoigne son chagrin à Thésée; & sur l'aveu que celui-ci lui fait de son amour pour la Princesse, elle ne cherche plus à s'opposer à sa mort.

On se dispose à obéir à la loi, on élève un bucher, on conduit le captif dans l'endroit du supplice, mais une armée d'Atheniens vient aussi-tôt l'en délivrer.

Thésée se met à leur tête, défait l'armée des Amazones, & entre victorieux dans le Palais de la Reine. Orithie ne peut survivre au double affront de voir ses feux mal reçus, & sa rivale heureuse: elle laisse son trône à Menalippe, se donne la mort, & Thésée épouse Antiope.

On ne conçoit pas qu'un sujet si simple, si dénué d'incidens, ait pu fournir à Madame du Boccage les cinq Actes de sa Tragédie. La passion de la Reine pour Thésée, l'amour de Thésée pour Antiope; la jalousie d'Orithie, les

E



craintes de la Princesse, voilà ce qui produit toutes les situations de cette Piece, uniquement faite pour le cœur. On n'y trouve point de ces incidens bizarres, de ces coups hardis, de ces situations hazardées qu'enfante une imagination mal réglée, & qu'une raison saine condamne : on n'y voit point de ces éclairs fréquens qui éblouissent & qui n'éclairent pas ; qui plaisent peut-être pour un moment, & que l'instant d'après le bon sens désapprouve : on n'y remarque presque point de ces maximes rimées, de ces Vers sententieux qui font d'une Tragédie un recueil d'Epigrammes, & qui ne se sont introduits chez les anciens, que lorsqu'ils ont commencé à n'avoir plus de goût. Corneille, Racine, Crébillon & l'Auteur de Zaire ont ignoré cette façon nouvelle de traiter la Tragédie ; ce n'est cependant qu'en marchant sur leurs traces qu'on peut devenir aussi grand qu'eux. La route qu'ils ont suivie est celle qui conduit au cœur ; on remarque aisément que c'est cette même route que Madame du Boccage a voulu suivre dans tout le cours de sa Piece : il

lui en eût bien moins couté, si elle n'eût travaillé que pour l'esprit.

Dans le premier Acte la Reine confie ainsi à Antiope le secret de son amour.

De l'Hymen passager approuvé par nos loix,
J'avois sçu jusqu'ici m'interdire les droits;
Vous seule remplissiez l'espoir de ma couronne;
Mais l'amour a surpris le cœur d'une Amazone.

Après avoir déclaré que Thésée est le Héros qu'elle aime, elle ajoute :

Je le vois terrasser les monstres indomptés ;
Des Centaures fougueux venger les cruautés, . . . !

Au récit de ces faits qui ravissent mon ame,
Mon courage s'anime, & mon amour s'enflamme.

Qui venge l'univers, peut bien dompter un cœur.

Roland, comme Thésée, avoit terrassé des monstres ; comme lui aussi il avoit vengé l'univers, il ne put pourtant pas dompter le cœur d'Angelique.

Medor, sans faire tant de fracas, vint à bout d'en triompher. C'est qu'on ne soumet pas les cœurs par la force, comme on terrasse les Centaures.

Ce n'est point par effort qu'on aime,
L'amour est jaloux de ses droits;
Il ne dépend que de lui-même;
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnoît sa loi suprême;
Lui seul ne connoît point de loi.

La Reine qui n'a encore rien dit à Thésée de son amour, vient dans le second Acte lui en faire l'aveu; cette déclaration ne convient guères à une Amazone, & sur-tout à une Prêtresse vis-à-vis d'un militaire; elle en sent elle-même toute l'indécence.

A vous peindre mon cœur, ma voix embarrassée,
Laisse Antiope ici vous rendre ma pensée;
La garde des Autels, mon trouble & mes tourmens
M'empêchent d'exprimer mes secrets sentimens.

Une déclaration si formelle n'avoit pas besoin d'interprete, & Thésée pouvoit assurément l'entendre sans le secours d'Antiope. Il est plus embarrassé lui-même de déclarer sa flamme à la Princesse ; celle-ci cependant le mettoit fort à son aise en lui disant :

Quoique née en ces lieux, je n'en ai point
les mœurs,
Votre sort m'intereffe, & vous pouvez
m'apprendre
Quel objet vous ravit.

Le timide Thésée lui répond :

Mon embarras, mes yeux vous le disent
assés.

En amour les gens du métier ne font pas toujours les plus hardis, comme l'on voit, & une Prêtresse y parle quelquefois plus librement qu'un Mousquetaire.

La Reine commence au troisième Acte à prendre des soupçons contre la Princesse ; ils naissent de l'intérêt qu'Antiope prend au sort de Thésée ; & ils

se confirment par le refus qu'elle fait du trône & de la main de Gelon. Ce Roi des Scythes avoit envoyé un Ambassadeur à la Reine pour lui proposer la paix, & lui demander la Princesse en mariage ; mais Antiope aimoit Thésée, elle n'avoit garde de consentir à cet hymen.

Je passe legerement sur ce troisiéme Acte, qui, aussi bien que le précédent, a été trouvé un peu froid. Ils ne produisent en effet l'un & l'autre, aucune situation bien interressante. Le quatrième est proprement l'Acte triomphant de la Piece, & c'est la cinquiéme scene qui en fait toute la beauté : ce que l'amour a de plus délicat, de plus tendre, de plus animé, de plus touchant, s'y trouve vivement exprimé : Orithie n'omet rien pour attendre le cœur de Thésée, & l'on peut dire que pour une Prêtresse de Mars, elle entend parfaitement le langage de l'amour.

**Viens, je veux avec toi porter par-tout la
guerre ;**
**De monstres, de brigands, allons purger la
terre ;**

Montrons à l'univers à quel point de grandeur,

L'amour d'une Amazone élève sa valeur.

Pour une amante née au milieu des allarmes,

Ne crains ni les dangers, ni la soif, ni les armes.

En te prouvant l'amour qui guidera mes coups,

Que ces travaux guerriers à mes yeux seront doux.

Quelle félicité de partager la gloire

De l'objet de ses feux chéri de la victoire !

D'avoir les mêmes soins, les mêmes ennemis ;

Se voir tous deux vainqueurs, & le reste soumis.

Ton exemple & ta vue élevant mon courage,

Par mes heureux exploits j'obtiendrai ton hommage ;

Et ton amour acquis par mes soins généreux,

De ton cœur, malgré moi, m'apportera les vœux.

Je serai digne enfin que la Grece étonnée

Admire nos lauriers unis par l'hymenée.

Tant d'amour mêlé à tant de courage n'excite dans Thésée que des sentimens d'admiration ; son cœur reste toujours insensible pour tout autre que pour la Princesse.

Le cinquième Acte commence par des plaintes, il continue par des applaudissemens, il finit par la mort de la Reine. Antiope lui reproche celle de Thésée ; Ménalippe, qui croit l'avoir fait mourir elle-même, s'en applaudit ; Orithie qui reconnoît que ce Héros vit encore, se tue de sa propre main. Ménalippe s'étoit battue contre Idas qu'elle avoit pris pour Thésée, elle vient raconter le succès de ce combat, où elle croit avoir eu tout l'avantage. C'est Mademoiselle Clairon qui a joué ce rôle. Voici ce qu'elle dit :

Tout sert à nous armer ; & parmi les clameurs,

Nous marchons sans désordre & combattons sans crainte.

A peine l'ennemi de nos dards sent l'atteinte,

Qu'irrité de nos coups, ardent à s'en venger,

Dans d'étroits défilés il se laisse engager.
Je romps leurs Bataillons , leur sang souille
la terre ;
Et dans la nuit qui joint plus d'horreur à la
guerre ,
Thésée offre à mes yeux son brillant Bou-
clier ;
Il falloit pour tout vaincre abbatre ce guer-
rier.
Nous nous joignons ; nos traits se croisent
l'un & l'autre.
Et loin que sa valeur l'emporte sur la nô-
tre ;
Tandis qu'un coup leger teint son fer de
mon sang ;
D'un coup mortel ma hache a partagé son
flanc.

Mais quelle est la surprise de cette
fiere Amazone , lorsqu'elle apperçoit
ce Héros glorieux chargé des marques
de la victoire , elle qui croyoit l'avoir
vû expirer sous ses coups.

On peut dire cependant que cette
mort prétendue qui devoit exciter de
grands sentimens de joye ou de dou-
leur , n'en produit que de très-foibles.

C'est le défaut général de cette Pièce qui est un peu trop unie ; ce qui ne vient que du caractère de douceur que Madame du Boccage donne à presque tous ses Personnages. Il est vrai que les Ecrivains se peignent dans leurs écrits ; mais ce qui est une vertu dans un Auteur, devient souvent un défaut dans un Personnage de Théâtre. Il faudroit qu'il y eût un peu dans cette Pièce de ce qu'il y a de trop dans la Tragédie de Catilina. Orithie n'a de feu & de vivacité que lorsqu'elle parle de son amour ; elle se tue avec la même tranquillité, que si elle immoloit une victime au Dieu Mars : aussi sa mort n'a-t-elle touché personne, parce qu'on voyoit bien qu'elle ne se tuoit pas tout de bon.

Pour Ménélippe, il faut convenir qu'elle est moins femme que les autres ; mais aussi Thésée n'est point assez homme. Je serois bien embarrassé de dire ce qu'est Antiope ; & si Ménélippe n'avoit pas le défaut des gens de guerre, qui est de vanter sans cesse leurs exploits, je la regarderois volontiers comme l'Héroïne de la Pièce.

On peut dire , malgré tous ces petits défauts, que cette Tragédie a été très-bien reçue , & qu'elle méritoit de l'être. L'impression ne lui a rien fait perdre de son prix ; elle confirme au contraire les Lecteurs dans l'idée avantageuse qu'ils s'étoient déjà formée de l'Auteur , sur la lecture de son premier ouvrage. Qu'il me soit permis de me joindre au nombre de ses admirateurs, Et de lui en faire mon compliment.

Belle , dont les charmans ouvrages
Ont eu l'avantage flatteur
D'avoir réuni les suffrages
Du goût , de l'esprit & du cœur ;
J'ose vous offrir les hommages
D'un peuple votre approbateur.

Quand vous nous peignés le courage
D'une Amazone fiere & sage ,
Nous admirons moins sa valeur ,
Que l'éclat de l'art enchanteur
Dont vous faites si bon usage.

S'il n'est plus , ce fameux rivage ,
Où parmi les neuf doctes sœurs ,
On vous eût rendu les honneurs
Dûs à la Muse de notre âge ;
La Seine vous en dédommage ,

C'est là que votre nom vainqueur
 Du tems bravera le ravage ;
 Et qu'en jugeant à la rigueur ,
 On conviendra que DU BOCCAGE
 Eut l'esprit , le goût pour partage ,
 Et Paris pour admirateur.

ARTICLE VII.

LE VÉRITABLE AMI,

Ou la vie de David simple.

Nous sommes plus fastueux , nous autres François , dans les titres que nous donnons aux Livres de cette espèce ; on ne voit guères en France de Romans roturiers , ils sont presque tous de la première condition ; il en est peu qui ne soient décorés du nom d'une terre érigée en Duché , en Marquisat , ou en Comté. *Mémoire du Duc de ***. Aventures du Marquis de ***. Confessions du Comte de **** , c'est ainsi qu'ils s'annoncent dans le monde. Quelquefois ils se contentent de nous apprendre qu'ils sont de qualité , sans nous dire ni leur nom , ni leur dignité ; mais

quelquefois aussi ils vont chercher des noms nouveaux dans les pays étrangers, comme si la France n'en avoit pas d'assez distingués pour satisfaire leur vanité; & quelquefois même, comme si la terre ne suffisoit pas à leur ambition, ils vont en prendre jusques dans le Ciel; témoin celui qui vient de paroître sous le titre lumineux de *Chevalier du Soleil*.

Si cependant il arrive que le Héros ou l'Héroïne d'un Roman soit un paysan ou une paysanne, on ne fait connoître la bassesse de leur condition, que pour relever davantage l'éclat de leur fortune: *Le Paysan parvenu, la Paysanne parvenue* nous annoncent quelque chose de brillant; & l'on s'attend au moins à les voir l'un & l'autre posséder en titre de Marquisat, les terres que leurs peres avoient labourées.

Nous ne nous aviserions donc pas de mettre à la tête d'un Roman fait en France, un titre aussi ignoble que celui de *David simple*, ni de l'intituler, par exemple, la vie de *Claude Gauthier*. Ce nom roturier dégraderoit tout l'ouvrage; l'Auteur ne pourroit guères se flatter de trouver des Lecteurs parmi

les gens de condition ; & son Livre ; qui ne se trouveroit dans la boutique d'aucun honnête Libraire , seroit tout au plus étalé au bout du Pont-neuf avec *la Vie de Michel Morin* , & les autres papiers bleux de cette espece.

Toutes ces considérations néanmoins n'ont pas empêché qu'on ne traduisît en notre langue *la vie de David simple* ; & nous devons sçavoir gré au Traducteur de n'y avoir eu aucun égard ; il nous eût privé d'un ouvrage estimable , & qui mérite bien l'accueil favorable que nous lui avons fait. Il ne s'est point fait annoncer sous un nom distingué , il a paru sans train & sans livrée , & ne s'est fait connoître que par son mérite.

D'autres se sont présentés en même tems que lui avec tout l'étalage des grands Seigneurs ; mais ce vain éclat n'a séduit personne ; & sous cette grandeur apparente , on n'a apperçu que de véritables miseres. Tous ces Marquis , ces Comtes , ces Chevaliers prétendus qui nous donnoient leurs Mémoires , & qui nous racontotent leurs aventures , n'étoient dans le vrai , que des Valets de Comédie , des *Jodelets* , des *Maf-*

sur la Littérature Moderne. **TIT**
Carilles qui avoient pris la qualité & les habits de leurs maîtres, pour en imposer à une coterie de précieuses ridicules, dont ces faiseurs de Mémoires imitoient assez bien le langage; aussi ont-ils eû, la plûpart le même sort que ces valets des *précieuses* de Moliere, un éclat d'un moment, une confusion éternelle.

Le Roman de David Simple n'a rien de pareil à craindre; ce n'est point à l'éclat de son nom qu'il doit sa réputation; il se fait valoir par lui-même, il touche, il instruit, il intéresse, & par-tout il ne présente que des principes d'honneur, de probité, de droiture. L'amour n'est point comme dans les autres Ouvrages de cette nature, la Divinité qu'on y adore; c'est l'amitié seule qui en est l'ame; mais une amitié fondée sur la raison, soutenuë par le sentiment, accompagnée de la vertu. On y donne l'idée d'un ami véritable, mais on n'y reconnoit pour véritables amis, que les gens de bien.

Tout est Anglois dans ce Roman, le goût, les caracteres, la morale; l'Auteur, le Héros, les principaux Ac-

teurs. Je vais , selon ma coutume en donner un petit précis.

David Simple est le fils d'un bourgeois de Londres , il a un frere qu'il croit son ami ; mais ce frere est un perfide , qui par la supposition d'un Testament frauduleux , vient à bout de le dépouiller des biens de son pere , & l'oblige ensuite par de mauvais procédés à sortir de sa maison. La fourberie se découvre , David rentre dans ses biens , & s'éloigne pour toujours d'un traître dont il a reconnu la noirceur.

Il va se loger successivement dans différens quartiers de la Ville , dans l'espérance de rencontrer un ami véritable avec qui il puisse passer sa vie , & partager son bien. Il fréquente les assemblées publiques , il s'introduit dans les maisons particulières ; par-tout il trouve des hommes qui le gagnent d'abord par des apparences de vertu , mais qui le choquent ensuite par des vices réels.

L'inutilité de ces premières recherches ne le rebute point. Il se donne de nouveaux soins , il habite de nouveaux

quartiers , il voit de nouvelles compagnies, il forme de nouvelles sociétés , des bourgeois il passe aux gens de condition , des gens de condition il descend jusqu'au peuple.

C'est parmi ces derniers qu'il trouve ce qui ne s'étoit point présenté ailleurs. C'est dans un réduit obscur qu'il découvre ce trésor précieux qu'il avoit inutilement cherché parmi les honnêtes gens ; c'est dans la personne d'un pauvre moribond , qu'il apperçoit cet ami véritable qui fait depuis longtems l'objet de ses desirs , & le but de ses recherches.

On juge bien que la vie de cet ami doit faire ici comme un second Roman qui sert d'Episode au premier. *Valentin* est le nom de cet ami , voilà encore un nom bien roturier , & les oreilles françoises auroient eu peine à s'y faire , si celui de *David Simple* ne les y avoit disposées.

Valentin étoit d'une famille honnête ; quelques chagrins domestiques causés par la méchanceté d'une belle-mère , l'obligerent lui & sa sœur à quitter la maison paternelle ; sans bien & sans

ressource , ils furent bientôt réduits l'un & l'autre à la dernière misère. La pauvreté , la faim , la maladie mirent Valentin à deux doigts de la mort ; ce fut dans cet état que le hazard le fit connoître à David, Il lui procura d'abord les secours que l'on doit aux malheureux ; il lui rendit bientôt après les services , il eût pour lui les soins , les attentions que l'on doit à un ami.

Simple étoit au comble de ses desirs, il avoit trouvé ce qu'il cherchoit depuis longtems , & cette découverte sans doute , devoit être la conclusion du Roman. L'Auteur a voulu le finir par un double mariage. L'épouse de David étoit toute trouvée ; l'ami du frere fut bientôt l'amant de la sœur , pouvoit-il manquer de devenir son époux ?

L'Auteur avoit aussi ménagé une épouse à Valentin. La vie de celle-ci forme un autre Episode du Roman , & donne lieu à une reconnoissance qui touche , qui intéresse ; & le double mariage qui la suit met le comble au bonheur de ces Amans , & termine heureusement leur histoire.

Toutes les parties de ce Roman ne

font pas également intéressantes , il y a des longueurs dans certains endroits , & dans d'autres il y a des détails bas qui font languir la narration & en dégradent le stile.

On a inferé dans la seconde partie un Episode qui ne tient par aucun endroit à l'histoire principale ; on pourroit le retrancher tout-à-fait sans démembrer le corps de l'ouvrage , mais non pas sans priver le Lecteur d'un des plus beaux morceaux que nous ayons en ce genre.

C'est une jeune Françoisë qui à la vérité semble n'être venuë à Londres sous le nom d'Isabelle , que pour entretenir Simple & sa compagnie du récit de ses malheurs , mais dans quelque endroit qu'elle les raconte , en France ou en Angleterre , par-tout elle ne peut manquer de toucher , d'attendrir , de faire couler des larmes. Le Traducteur lui-même s'est infiniment surpassé dans cet Episode. Ailleurs son stile est dur , pésant ; ses expressions basses , triviales , sa narration lente , embarrassée. Ici , il écrit avec plus de noblesse , plus de légereté , plus de feu.

Quoique cette histoire ne soit point

liée aux événemens principaux de celle de David , on ne peut pas dire cependant qu'elle lui soit absolument étrangere. Il y a entr'elles certains rapports de ressemblance & d'opposition , qui font croire qu'elles ont été faites pour être mises à côté l'une de l'autre.

Valentin a une sœur , cette sœur a une amie qui devient son épouse. Isabelle a un frere , ce frere a un ami qui doit être son époux.

David épouse la sœur de Valentin, le frere d'Isabelle épouse *Dorimene*.

L'amitié de David fait le bonheur de son épouse , l'injuste amour de *Dorimene* trouble celui de son époux.

Cinthie par les bienfaits de David s'unit à son cher Valentin pour toujours; Isabelle par les fureurs de *Dorimene*, perd son cher *Dumont* pour jamais.

Les Auteurs du Roman vivent ensemble pour ne plus se séparer , ceux de l'Episode se séparent pour ne plus se revoir.

Les malheurs d'Isabelle & la félicité de Camille ; la probité de David & la méchanceté de *Dorimene* , les fruits consolans d'une amitié raisonnable , &

les suites funestes d'un amour criminel forment ici un contraste qui fait aimer la vertu , & qui inspire de l'horreur pour le vice.

On auroit tort de condamner les Romans , si on ne nous en donnoit que de cette espèce. Il n'y a dans celui-ci aucune situation , aucune image , aucune expression qui ne tende à nous rendre meilleurs que nous ne sommes ; il n'y a aucun état , aucune condition , qui ne puisse en retirer quelque avantage.

Les recherches de David , pour trouver un ami , donnent lieu à une infinité de caractères qui ne sont pas ce qu'il y a de moins bon dans cet ouvrage. Mais la plûpart de ces portraits représentent moins les hommes en général , que les Anglois en particulier , & il seroit difficile d'en faire ailleurs qu'à Londres , une juste application.

On auroit pû en retrancher quelques-uns sans faire tort au Roman. Comme on auroit dû aussi supprimer quatre ou cinq petites historiettes qui lui donnent un air de recueil de pièces détachées , & qui dans le fond , ne méritent pas qu'on détourne l'attention

du Lecteur de l'objet principal.

Je crois qu'on pourroit encore reprocher à l'Auteur de se défaire trop aisément des personnages qui l'embarassent ; pour peu qu'ils le gênent & qu'ils l'incommodent, une mort subite ou violente, vient aussitôt l'en délivrer. C'est une faute qui suppose peu de ressource dans l'esprit, pour conduire finement & adroitement une intrigue ; mais c'est une faute dans laquelle tombent communément tous les Romanciers de la nation, que les nôtres n'ont déjà que trop imités.

Les Espagnols sont moins prodigues du sang humain, & ménagent davantage la vie des hommes. S'ils se défont quelquefois de quelques-uns de leurs Auteurs, ce n'est point précisément pour s'en débarrasser, mais c'est pour tirer de leur mort une infinité d'autres aventures. C'est ce qu'on peut voir dans l'ancien Roman du *Chevalier du Soleil*. Celui qu'on vient de nous donner sous ce titre, en est moins la traduction que l'abrégé. On ne pourroit pas en supporter la lecture, si on l'avoit traduit en notre langue tel qu'il est dans

l'original. On a réduit à quatre petites parties ce qui formoit auparavant huit gros volumes; & sans en retrancher les beautés, on a trouvé le moyen d'en supprimer les superfluités & les longueurs.

Ce Roman est dans un goût tout différent de celui de David Simple; les deux Auteurs ont écrit dans le génie de leur nation; l'un avec la sage modération d'un Anglois, l'autre avec le faste gigantesque d'un Espagnol.

Dans le premier, on voit un homme d'une condition médiocre, dont la conduite est toute unie, qui vit en paix avec ses Concitoyens, & qui converse indifféremment avec le Bourgeois, l'Artisan, l'homme de Condition. Il est vêtu simplement, il est logé de même; la raison l'éclaire, le bon sens le conduit, & à sa vertu près, il n'a rien qui le distingue des autres hommes.

Dans l'autre, ce ne sont que des Princes, des Rois, des Empereurs qui se font une guerre continuelle, & qui arment tout l'Univers pour leurs querelles; on n'y voit que des monstres, des magiciens, des géans qui combat-

tent contre eux, & qui sont vaincus par des Chevaliers redoutables ; on n'entend parler que d'enlevemens, d'apparitions, de reconnoissances, de sortilèges, de prodiges.

Ceux qui aiment les Ouvrages d'imagination, & les actions extraordinaires, donneront peut-être la préférence à l'Auteur Espagnol ; mais ceux qui ne sont touchés que de la vérité, liront avec plus de plaisir le Roman Anglois.

Quant au mérite particulier de la traduction, on ne peut nier que celle de l'Espagnol ne soit beaucoup au-dessus de l'autre ; on n'y trouve point cette rudesse & cette pésanteur de style qu'on sent avec peine à chaque page dans la traduction de David Simple.

Un autre avantage que je trouve dans l'histoire du Chevalier du Soleil, & qui n'est pas dans le Roman Anglois, ce sont des portraits qui ne sont point étrangers à nos mœurs ; qu'on en juge par celui de la Princesse Lindarides : Je ne puis mieux finir cet article.

» Les graces que vous voyez répan-
 » dues dans cette divine personne, ne
 » sont

font que les moindres ornemens.
Les charmes de son esprit sont au-
dessus de tout ce qu'on peut imaginer.
Douceur dans les mœurs, conver-
sation engageante, bonté de cœur
admirable, tout se trouve réuni en
elle. Que pourrois-je vous dire des
aimables talens qu'elle a sçu por-
ter à une perfection peu commune ?
à la plus jolie voix du monde, elle
joint un goût infini ; ses sons sédui-
sans portent au cœur une volupté
dont on a peine à se défendre. Com-
ment toutes ces aimables qualités ne
lui auroient-elles pas concilié l'affec-
tion de l'Empereur ? Mais le rang &
la faveur où elle se trouve élevée
sera toujours pour elle une source in-
tarissable des plus justes éloges. La
gloire de l'Empereur lui paroît pré-
férable à tout ce qui pourroit le plus
la toucher. Avec quel plaisir le voit-
elle se rendre digne tous les jours de
plus en plus de ce nom précieux, que
tout son peuple lui a décerné unani-
mement ? Titre glorieux, qui fera à
jamais l'éloge des sujets qui l'ont
donné, & du Prince qui l'a mérité.

» Ce nom de Grand a souvent coûté
» bien des larmes au Peuple qui le
» décerne à son Roi ; mais ces homma-
» ges sinceres que des Sujets rendent
» d'eux-mêmes à un Prince qu'ils re-
» gardent comme leur Pere , ce thrône
» que tous lui élevent dans leurs cœurs,
» ont quelque chose de plus flateur
» mille fois pour un Prince que , pour
» le bonheur de son Peuple , le ciel a
» fait naître sensible à la véritable gloire.

» Ainsi pense l'Empereur , & ces
» sentimens que lui a inspiré l'intérêt de
» ses Sujets , vont faire pour longtems
» leur félicité. Un événement imprévû
» l'avoit engagé dans une guerre rui-
» neuse pour eux ; toutes les Puissances
» que la jalousie avoit mises en armes
» contre lui , n'en ont que mieux fait
» éclater sa puissance. Tout plioit sous
» les efforts de son bras victorieux ;
» mais au moment où la foudre à la
» main, il sembloit devoir achever d'é-
» crafer ses ennemis , il croit entendre
» la voix gémissante de son Peuple ;
» l'intérêt de ce cher objet de sa ten-
» dresse , l'emporte en lui sur tout autre
» sentiment ; lui-même met des bornes

» à ses triomphes , & il donne à ses
» Sujets une paix qu'il croit être l'objet
» de tous leurs desirs. Elle devoit être
» en effet pour eux un très grand avan-
» tage ; cependant l'extrême attache-
» ment qu'ils ont pour leur Prince , &
» le desir de concourir à sa grandeur ,
» leur faisoient voir avec moins de peine
» la continuation d'une guerre , dont
» tous les événemens le couvroient
» d'une gloire immortelle ; mais elle
» n'a fait que changer d'objet ; la mo-
» dération dont il vient de donner une
» exemple si rare , renferme en soi plus
» d'héroïsme , que n'auroient pû faire les
» victoires les plus éclatantes.

A R T I C L E V I I I .

HISTOIRE DU PARLEMENT D'AN- GLETERRE

Par M. l'Abbé Reinal.

ON demande quelquefois , en par-
lant de certains Ouvrages qui
ont de la réputation parmi nous , s'ils
sont écrits dans le goût qui leur est
propre ? Si , par exemple , les Odes de
M. de la Motte ont le vrai ton de la

Poësie Lyrique ; si les Eclogues de M. de Fontenelle portent le véritable caractère du genre Pastoral ; si les pièces de M. de la Chaussée sont dans le goût du bon comique ? Me seroit-il permis de faire ici la même question , & de demander , si M. l'Abbé Reinal a véritablement suivi le goût historique dans son histoire du Parlement d'Angleterre, & dans celle du Statouderat ? Y a-t-il pour ce genre de littérature des règles particulieres auxquelles tous les bons Historiens se soient assujettis ? Chacun d'eux au contraire , ne l'a-t-il pas traité selon son goût , son génie , ses caprices ? Ce qui sembleroit autoriser cette opinion , c'est la diversité de leurs caracteres ; examinons-les chacun en particulier , & nous n'en trouverons pas deux qui se ressemblent.

Historiens
Grecs.

Hérodote le plus ancien historien qui soit venu jusqu'à nous, a le style pur, élégant, naturel ; il regne dans sa narration une impartialité si marquée, qu'on a peine à distinguer de quel pays & de quelle religion il étoit. Son histoire mérite cependant, & trouve en effet peu de créance, parce qu'il n'é-

toit pas assez instruit des choses dont il parloit.

La Grece n'a point produit d'historien aussi accompli que Thucidide ; il est exact & désintéressé dans ce qu'il dit, grand & noble dans la maniere dont il le dit ; il regne dans tout son Ouvrage une certaine austerité qui le fait beaucoup respecter, sans le faire moins aimer.

La retraite des dix mille est une histoire excellente, Xénophon en est le Héros & l'écrivain ; son esprit manque de force & d'élévation ; mais il a de la netteté & de la justesse. La bienséance des mœurs est mal observée dans cet Ouvrage, où les ignorans & les barbares parlent en Philosophes, & comme les peuples civilisés. C'est par la lecture de cette histoire, que Scipion & Lucullus sont devenus de grands Capitaines.

Polybe est un discoureur qui dit désagréablement de bonnes choses ; il narre mal, mais il raisonne bien. Les hommes d'état & les militaires en font plus de cas que les gens de goût & les Grammairiens.

On trouve beaucoup de recherches, de jugement & de Logique dans les Antiquités Romaines de Denys d'Halicarnasse ; sa politique est d'ailleurs commune, ses harangues ennuyeuses, sa narration trainante.

Plutarque est bien autant moraliste qu'historien. Il connoît parfaitement les hommes, & les peint sans aigreur & sans flatterie. Il ne louë & ne blâme que par des faits ; ses vies des Illustres Grecs & Romains, sont au gré de beaucoup de sages, le meilleur Ouvrage de l'antiquité.

Historiens
Latins.

On trouvera dans les deux morceaux qui nous restent de Saluste, un air grand, un esprit juste, un sens admirable : il a l'air trop chagrin contre sa patrie, & trop mauvaise opinion des hommes ; son stile est peut-être plus dur que fort, & sa brieveté lui ôte un peu de sa clarté.

Les Commentaires de César sont célèbres par la pureté du style, par la sagesse de la narration, par la justesse des idées. Si ce grand homme avoit écrit un peu moins séchement, il seroit un modèle parfait pour l'histoire.

Tite-Live a l'imagination belle, l'ex-

pression noble , une éloquence admirable ; il n'y a proprement que lui , parmi les historiens , qui ait éminemment l'art d'exciter les passions , & de remuer les ressorts du cœur les plus cachés.

Aucun historien ancien ni moderne ne ressemble à Tacite : cet écrivain peint, mais seulement les grandes choses. Il pense hardiment , mais ses expressions ne sont pas ordinairement heureuses. Je le crois plus Misantrope que Philosophe , & moins zélé pour les bonnes mœurs , qu'envenimé contre les hommes. Sa politique presque toujours trop raffinée a gâté plusieurs bons esprits parmi les Espagnols & les Italiens. Les génies hardis , sont éblouis de l'éclat de ses pensées ; & les naturels , révoltés de la subtilité de ses raisonnemens. Sa maniere de critiquer est fine en elle-même ; mais elle devient grossière , par l'envie qu'il a de critiquer tout : il paroît moins écrire pour plaire , que pour exciter l'admiration. C'est une sorte d'esprit qui n'est d'usage que pour l'ostentation : on ne s'en accommode pas dans le commerce ordinaire des hommes.

Quinte - Curce devoit naturellement avoir l'ame grande , puisqu'il ne s'est point laissé imposer par le nom , la réputation & les exploits d'Alexandre : il dit le bien & le mal de ce Conquérant , comme il l'auroit pu dire d'un homme ordinaire. On lui a reproché avec raison d'avoir trop semé de fleurs dans son histoire ; mais il faut avouer aussi , qu'il excelloit à peindre les mœurs d'un air agréable & naturel.

Historiens
Italiens.

L'histoire des guerres d'Italie par Guichardin , est écrite d'un style fort élevé , fort pur & fort naturel ; c'est dommage qu'il y ait une partialité si marquée contre la France.

Celle de Florence par Machiavel ; est très-agréable pour la forme , médiocrement exacte pour les faits , pleine de visions pour la politique ; l'esprit l'emporte de beaucoup dans cet historien , sur le jugement.

L'histoire des Guerres Civiles de France par d'Avila , mériteroit une bonne traduction. Cet écrivain circonstancie fort bien les faits , raisonne fort juste sur les événemens , donne à sa narration un style & un enchaînement qui

entraîne toujours le Lecteur.

Fra-Paolo donne à tout ce qu'il traite les couleurs qu'il veut. Personne n'approfondit comme lui les matieres de Doctrine, ni ne leur donne tant d'agrément. Pour cacher son animosité qui lui fit entreprendre son histoire du Concile de Trente, il a pris le parti de plaisanter sur tout ; mais des railleries perpétuelles, dans une matiere aussi grave que celle traite, découvrent la partialité qu'il voudroit cacher. Cet écrivain malgré l'étendue & l'élevation de son génie, a le caractere le plus vicieux qui se puisse trouver dans un historien ; il perd la créance de ses Lecteurs.

L'histoire d'Espagne, par Mariana, Historiens Espagnols. est remarquable par la sagesse qui le caractérise ; cet écrivain dit tout ce qu'il faut dire, & il ne dit que cela. Il ne se livre pas trop aux beaux endroits, & ne néglige jamais ceux qui ne le sont point. Les inégalités qui défigurent souvent les plus petits Ouvrages, ne se trouvent point dans une si longue histoire. Tout y est assorti ; la grandeur du dessein, la noblesse du style,

la majesté des réflexions. Mariana est moins superstitieux qu'on ne le devoit attendre du siècle où il vivoit , & du pays où il écrivoit.

Historiens
Anglois.

L'histoire d'Ecosse par Buchanam , a de la réputation , & elle en mérite. La latinité de cet Ouvrage est digne du siècle d'Auguste , mais la vérité y manque souvent. Un air de raillerie , & beaucoup de partialité , s'y font sentir aux Lecteurs les moins pénétrants. Cet historien trop servile imitateur des anciens , leur a dérobé ce qu'il a de meilleures réflexions , & de plus beaux tours. Plusieurs Critiques ont observé qu'il avoit peu d'élévation dans les sentimens , & qu'on devinoit , en lisant son histoire , qu'il manquoit de mœurs.

Milord Ciarendon a fait l'histoire des Guerres Civiles d'Angleterre auxquelles il a eu tant de part : cet Ouvrage est écrit avec beaucoup de force & de dignité. Les portraits de tout ce que cette région a produit de caractères singuliers , de grands hommes ou d'esprits factieux , y sont tracés de main de maître. L'écrivain a eu l'avantage

de vivre avec tous les gens dont il parle, & il avoit trop de pénétration, pour ne les pas bien connoître. De tous les historiens Anglois, Clarendon est le moins partial.

Je ne dirai rien aujourd'hui des historiens François ; je me réserve à en parler dans la feuille suivante, en rendant compte de l'excellent abrégé de M. le Président Hainaut, dont on vient de donner une nouvelle édition en deux volumes. Ce que j'ai dit suffit d'ailleurs pour faire voir que chaque historien a écrit selon son génie ; pourquoi feroit-on un crime à M. l'Abbé Reinal, d'avoir suivi le sien dans les deux histoires qu'il nous a données. S'il n'a ni l'exactitude de Thucidide, ni la justesse de Xénophon, ni la profondeur de Polybe ; s'il est moins naturel que César, moins vrai que Plutarque, moins instruit que Clarendon ; s'il est plus fleuri que Quint-Curce, plus raffiné que Tacite, plus outré que Saluste ; s'il écrit avec trop de force, trop de chaleur, trop de véhémence ; s'il cherche plutôt à éblouir les esprits qu'à les instruire, plutôt à se faire admirer qu'à

plaire, plutôt à mettre de l'esprit que de la vérité dans ses Ouvrages ; c'est peut-être qu'il a voulu se conformer au goût présent. La posterité pourra consulter l'histoire du Parlement d'Angleterre, pour se former une juste idée du goût du XVIII. siècle. Mais malgré les défauts qu'on reproche à M. l'Abbé Reinal, qu'il me soit permis de répéter ici ce que j'ai dit ailleurs, que personne n'entend comme lui l'art de narrer en tableaux. Ses couleurs sont vives, brillantes, lumineuses, & tous ses portraits sont finis. S. Evremont trouvoit, dans Saluste, ceux de Caton & de César si beaux, qu'il les préféroit à des histoires toutes entières ; qu'on juge si celui de la Reine Elizabeth est beaucoup inférieur à ceux de César & de Caton.

» Elizabeth que l'admiration univer-
 » selle a placée au-dessus de la critique ;
 » je dirois presque de l'éloge, prenoit
 » les rênes d'un Empire agité, dont
 » mille ennemis, tous redoutables, &
 » & tous dangereux, avoient médité
 » la ruine. Un Philippe second, dont
 » la politique inquiète & profonde

» sçavoit faire des traîtres dans tous les
» conseils des Princes, & susciter des
» partis dans tous les états : un Duc
» d'Albe, l'appui de son maître par ses
» victoires, & le destructeur de la so-
» ciété, par ses cruautés : un Duc de
» Parme, qui joignoit aux ruses Italien-
» nes l'avantage du phlegme Espagnol :
» une Catherine de Médicis, qui pré-
» feroit d'achever par un crime, ce
» ce qu'elle auroit pû aussi emporter
» par une vertu : un Duc de Guise,
» que le bonheur de réussir à tout, ren-
» doit hardi à tout entreprendre : un
» Sixte-Quint, qui comptoit pour rien
» de dominer, s'il ne fouloit à ses pieds
» des couronnes : une Marie Stuard,
» dont les malheurs ont été si grands,
» qu'ils ont plutôt obscurci, que relevé
» l'éclat de ses belles qualités : quelques
» écrivains passionnés ajoutent ; la So-
» ciété des Jesuites, qu'ils appellent
» calomnieusement une *épée nue, dont la*
» *poignée est toujours à Rome.* Après
» tout, Elisabeth voyoit autour de son
» thrône des écueils plus dangereux
» encore, que les orages qui la mena-
» çoient au loin. Les Catholiques qui

» soupçonnoient sa croyance , quoi-
 » qu'elle fît encore profession de leur
 » Religion , paroïssent disposés à lui
 » contester une couronne , qui dans leurs
 » principes ne lui appartenoit pas , puis-
 » que l'union d'Henri avec Anne de
 » Boulen , n'étoit qu'un concubinage ;
 » les novateurs que la persécution avoit
 » unis trop étroitement , étoient résolus
 » à dominer , ou à s'ensevelir sous les
 » ruines du trône. Les Irlandois esclaves
 » de la Cour de Rome & pension-
 » naires de celle de Madrid , épou-
 » soient aveuglement les fureurs de ces
 » deux couronnes. Les grands for-
 » moient tous des prétentions , ou
 » pour gouverner la Reine , ou pour
 » l'épouser , ou pour la détruire. Le
 » Parlement étoit d'autant plus avide
 » d'autorité , qu'il y avoit long-tems
 » qu'il n'en avoit eu. «

» La Reine vit tous ces écueils &
 » les évita par de ces grands coups de
 » politique , qui font un spectacle rare
 » sur la scene du monde , parce qu'il
 » n'est pas commun d'y voir des Ac-
 » teurs du caractère d'Elisabeth. On
 » est étonné encore aujourd'hui , com-

» ment une jeune Princesse, sans ex-
» perience, sans ami, sans conseil, sans
» un droit trop décidé au trône, a pû
» régner avec plus de dignité, d'auto-
» rité, de tranquillité, qu'aucun Mo-
» narque qui portât alors la couronne.
» Tandis que l'Europe entière étoit en
» proie aux divisions domestiques,
» aux guerres étrangères, aux fac-
» tions, aux poisons, à la misere, aux
» assassinats, à toutes les horreurs qui
» rendront le seizième siècle odieux &
» célèbre ; l'Angleterre voyoit son
» commerce s'étendre, ses loix s'af-
» fermir, sa police se perfectionner.
» L'Histoire doit recueillir avec soin
» les principes sublimes d'une adminis-
» tration si parfaite. «

» Elisabeth, sans que le Parlement
» y eût eu d'autre part, que de faire
» exécuter ses ordres, vint à bout de
» donner ce grand spectacle à la terre,
» par une modération judicieuse, qui
» lui fit mépriser sagement la brillante
» folie des conquêtes : par une noble
» jalousie du pouvoir suprême, qu'elle
» sçut également maintenir par l'infir-
» mation & par la force : par des prin-

» cipes fixes & invariables de gouver-
» nement , dont rien ne fut jamais ca-
» pable de la faire écarter : par une at-
» tention scrupuleuse à réprimer les
» abus naissans , ou à les resserrer dans
» les bornes précises qu'exigeoit la po-
» litique : par une dextérité singuliere
» à ménager les occasions , qu'elle ne
» perdit jamais , ou faute de diligence,
» ou par trop de précipitation : par le
» talent équivoque , & qu'on peut
» louer & blamer , de faire naître des
» haines , d'éterniser des discordes par-
» mi ses ennemis : par le choix tou-
» jours décent , toujours éclairé , tou-
» jours utile de ses Ministres , de ses Gé-
» néraux , de ses Favoris mêmes. A
» ces grands talens , Elizabeth ajouta
» l'apparence des vertus solides & écla-
» tantes , qui sont l'ornement & l'appui
» du trône. Quoique souverainement
» ambitieuse , elle parut désintereffée ;
» zélée pour la Religion Anglicane ,
» quoiqu'indifférente pour tous les cul-
» tes ; passionnée pour le bonheur de
» ses Sujets , quoiqu'idolâtre seulement
» de sa propre gloire. Pleine de fran-
» chise & de probité , quoique peu

» scrupuleuse dans les affaires. Elle
» unit les petites vanités de femmes
» avec les grands sentimens des Héros;
» les ridicules d'un sexe avec le travail
» de l'autre ; beaucoup de défauts d'un
» particulier , avec toutes les qualités
» d'un Souverain parfait. Pour être ju-
» gée comme il faut , Elifabeth ne la
» doit être que par des hommes d'E-
» tat , des Ministres & des Rois. «

Si tous les portraits de M. l'Abbé Reinal ne sont pas toujours reffemblans, ils sont toujours beaux, toujours agréables, toujours appropriés aux événemens de son histoire. S'il ne nous representoit les hommes que comme ils ont été , nous aurions de la peine à croire tout ce qu'ils ont fait; quand leurs actions ne répondent pas assez à leur caractère , il sçait à merveille approprier leur caractère à leurs actions. Par la singularité de ses portraits, il fait de tous ceux dont il parle des hommes singuliers; il donne à tous ses personnages un caractère remarquable, même à ceux qui n'ont jamais eu de caractère bien marqué.

Quant au style de l'Historien, tous

le monde est obligé de convenir qu'il est trop chargé d'Anthitheses ; elles ne laissent point au lecteur le tems de respirer. Il est vrai que l'Auteur le conduit par des routes agréables & toutes parfemées de fleurs ; mais il ne lui ménage aucun endroit où il puisse de tems en tems se reposer ; ce n'est qu'en cessant de lire qu'il peut reprendre haleine. Je sçais que l'histoire est susceptible d'ornemens , mais il faut en éviter la profusion. On les employe pour égayer l'esprit, pour le délasser, & non pour le fatiguer, ni pour l'accabler. Ils doivent embellir les faits & ne pas les étouffer. Cette multitude prodigieuse de figures, d'images, de portraits, de tableaux, qui se succedent si rapidement dans cette histoire, cause à l'esprit une espede d'ivresse qui lui ôte la connoissance, sur ce qui devoit faire l'objet principal de cet ouvrage : je crois que l'Auteur ne les y a pas mis sans dessein. La secheresse, le peu d'aménité que lui offroit son sujet, auroit rendu la lecture de cet ouvrage peu agréable ; il vouloit se faire lire, se faire admirer, il y a réussi.

ARTICLE IX.

ODE A MONSIEUR DE ***;

Conseiller d'Etat, &c.

Nous aurions trop d'avantage, si en reprenant ce qu'il y a de défectueux dans les ouvrages d'autrui, nous ne fournissions jamais nous-mêmes matière à la censure. Nous devons d'autant moins nous en flatter, que nos critiques elles-mêmes lui donnent peut-être plus de prise, que les ouvrages que nous critiquons. Si nous entendions bien nos intérêts, nous bornerions là, par rapport à nous, la censure publique, & nous ne nous exposerions pas, en lui présentant d'autres ouvrages, à nous faire critiquer par plus d'un endroit. Mais il est des occasions, où pour satisfaisaire aux mouvemens du cœur, on ne consulte pas toujours les intérêts de l'esprit : je sçais qu'il eût été plus prudent de supprimer un ouvrage si éloigné de la perfection que l'on exige en ce genre ; mais dans une grande joye, on néglige quelquefois les regles de la

prudence ; & ce sentiment n'est point satisfait pleinement , s'il n'éclate. Citoyen d'une grande Ville , j'avois partagé , avec ses habitans , la douleur de voir leur Chef prêt à nous être enlevé par la mort ; le Ciel vient de le rendre à nos vœux ; & dans les premiers transports de notre joye , je n'ai cherché qu'à la rendre publique.

O D E.

Ce n'est point au Dieu du tonnerre
Que j'offre aujourd'hui mon encens ;
Les Dieux que l'Olympe révere
Ne sont plus l'objet de mes chants ;
C'est vous , Divinités fatales ,
Qui sur les rives infernales
Tournez le fuseau de nos jours ;
Et pouvez selon votre envie
Rompre le fil de notre vie ,
Ou bien en prolonger le cours :

Ce n'est pas pour moi que j'implore
Les richesses de vos fuseaux ;
Homme inutile & qu'on ignore ,
Qu'ai-je à craindre de vos ciseaux ?
Mais si mes chants ont l'avantage
D'amollir votre fier courage ,
Et si vous m'exaucez enfin ;
Vous prolongerez les années
D'un mortel dont les destinées
Devroient n'avoir jamais de fin :

sur la Littérature Moderne. 141

Dans quelles disgrâces affreuses
N'allions nous pas être plongés,
Si par vos loix trop rigoureuses
Il eût vu ses jours abrégés ?
Rappelez nos craintes mortelles ;
Et combien de larmes cruelles
Verferent ses Concitoyens ;
Aux jours que votre main lui file,
Vous vîtes que toute une Ville
Auroit voulu joindre les siens.

Mais enfin vos cœurs inflexibles
Se sont laissé vaincre à nos pleurs ;
Et vous avez été sensibles
A la crainte de nos malheurs ;
Une santé toujours constante
Dans son automne florissante,
Va combler nos vœux désormais ;
Et si votre ciseau funeste
Epargne le fil qui lui reste,
Nous serons heureux à jamais.

Mais non, si sur le noir rivage ;
... tu n'es point descendu,
Cette faveur est moins l'ouvrage
De nos pleurs que de ta vertu.
Car dans ces lieux remplis d'allarmes ;
On est bien moins touché des larmes
Que verse un peuple malheureux,
Que des vertus nobles, sublimes
Qui font les âmes magnanimes,
Et rendent l'homme égal aux Dieux.

Quel homme a jamais dans le monde
Montré plus de vertu que toi ?

142 *Observations*

Une sagesse plus profonde,
Et plus de zèle pour son Roi ?
Qui sçut avec plus de noblesse
Allier les ris, l'allégresse,
Avec l'éclat, la majesté ;
Et dans une place honorable,
Sans jamais cesser d'être aimable,
Qui fut jamais plus respecté ?

Mais d'où vient cette nuit affreuse
Qui soudain s'offre à mes regards ?
Je vois une femme hideuse
L'œil en feu, les cheveux épars ;
Près d'elle un héros invincible
Lui porte d'une main terrible
Des coups en mille endroits divers ;
Mais à l'instant l'air se découvre,
Le jour paroît, la terre s'ouvre,
Et le Monstre rentre aux enfers.

... Ce monstre, c'est l'envie,
Dont la haine & la trahison
Sur les actions de ta vie
Voulurent verser leur poison :
Mais ta vertu, nouvel Alcide,
Triompha de l'orgueil perfide
De tes ennemis conjurés ;
Honteux de leur défaite entière,
Ils sont rentrés dans la poussière
D'où ton nom les avoit tirés.

Ainsi, quand la troupe insolente
De ces Titans audacieux,
Jadis dans sa rage impuissante

Voulut escalader les cieux ,
Jupiter armé de sa foudre
Scut bientôt les reduire en poudre ,
Où leurs noms seroient oubliés ,
S'ils n'étoient placés dans l'histoire ,
Pour immortaliser la gloire
Du Dieu qui les a foudroyés.

Mais laissons ces sujets funebres ;
Les crimes dont ils sont le fruit
Doivent rester dans les ténèbres
Et sous les ombres de la nuit.
Sur des objets plus pacifiques ,
Musé , que tes concerts lyriques
Excitent de plus doux transports ;
... Ta vertu , tes exemples
Nous offrent des sujets plus amples
Et plus dignes de nos accords.

Faut-il aux yeux de ton Monarque
Célébrer ses faits éclatans ,
Et les jours heureux où la Parque
Le rendit à nos vœux pressans ?
L'éclat de tes jeux , de tes fêtes ,
Répond à celui des conquêtes
De ce Prince victorieux ;
Et pour les rendre plus durables
Sur des monumens mémorables ,
Tu les reproduis à nos yeux.

Dans une place difficile
Qui jamais a sçu mieux que toi
Conserver les droits d'une ville
Sans négliger ceux de ton Roi ?
Chaque habitant sous tes auspices
Coule des jours doux & propices

Dans le repos & dans la paix ;
 Et déjà ton Prince lui-même
 Recompense ton zele extrême
 Par des honneurs & des bienfaits.

Sur l'héritier de ta sagesse ,
 De ton nom , de ta dignité
 Déjà ce Monarque s'empresse
 A manifester sa bonté ;
 Il veut que ton fils te remplace ;
 Que de tout tems de race en race
 Tes enfans occupent ton rang ;
 Il sçait que la vertu du Pere
 Sera toujours héréditaire
 Dans ceux qui naîtront de ton sang :

Ce premier bienfait de ton Prince
 Est suivi d'un nouvel éclat
 Qui du conseil de ta Province
 T'appelle à celui de l'Etat ;
 Il veut ce Monarque équitable
 Que toujours d'un rang honorable
 Le mérite soit décoré ;
 Et cette dignité sublime
 Est une marque de l'estime
 Dont il t'a toujours honoré.

Jouis de tous ces avantages ;
 ... Tu les as mérités ;
 Et portes jusqu'aux derniers âges
 L'éclat de tes prospérités ;
 Pour apprendre aux races futures
 Que des vertus nobles & pures
 Brillent toujours de nouveaux feux ;
 Et que malgré le bruit vulgaire ,
 L'homme peut être sur la terre
 Heureux , puissant & vertueux ,

OBSERVATIONS

SUR LA LITTERATURE MODERNE.

ARTICLE X.

ESSAIS DE LITTERATURE ET DE MORALE.

Par M. l'Abbé Trublet.

S'Il en coûte à faire un Livre, il en coûte encore plus quand il est fait. Est-il bon? Il n'est pas de vous. Est il mauvais? on le condamne; ou bien l'on n'en dit mot, ce qui est encore pis. On désapprouve *Catilina*, on ne parle point de *Xerxès*, *Electre* & *Rhadamiste*, on les conteste à l'Auteur. Trouve-t-on dans un Ecrit du bon & du mauvais tout à la fois? Le mauvais, on vous l'abandonne; le bon, on l'attribuë à autrui: & voilà précisément le cas où se trouve aujourd'hui l'Auteur de ces

Essais ; encore ne sçais-je si on ne lui dispute pas même l'Ouvrage entier. Cruelle injustice des hommes ! On enlève à un pere un enfant qu'il aime , & on le donne à des étrangers , qui peut-être ne s'en soucient pas. Quoi ? parce que M. l'Abbé Trublet aura passé sa vie avec les plus illustres de nos Ecrivains , son Livre ne sera qu'une collection de ce qu'il leur a entendu dire de meilleur. Sans doute que pour travailler à un Ouvrage qui exige une parfaite connoissance des hommes , on voudroit qu'on s'en défendit entièrement le commerce ; qu'on se retirât dans un désert ! Mais dans un désert même est-on à l'abri de tout soupçon ? Le Sophocle de notre siècle se retireroit quelquefois dans la solitude pour y composer ses Tragédies , & la malignité publique les attribua à un Chartreux. Quoi qu'il en soit des véritables sources où M. l'Abbé Trublet a puisé ses réflexions , il est certain qu'elles sont choisies avec goût , présentées avec agrément , exprimées avec précision. Elles n'ont peut-être pas toutes le même mérite ; cela ne prouve

pourtant pas qu'elles ayent eû une origine différente : dans une famille , tous les enfans ne sont pas également beaux , quoiqu'ils viennent tous du même pere.

Il y auroit de la mauvaise foi à ne rapporter que les endroits de ce Livre les moins glorieux à l'Auteur , comme ce ne feroit pas le faire assez connoître , que de n'en citer que les plus beaux traits. Je les prendrai donc indifféremment tels qu'ils me tomberont sous la main ; tant pis pour ceux qui n'auront pas de quoi soutenir avec avantage les regards du Public. En voici d'abord un qui me paroît être de ce nombre.

» De tous les vices le plus générale-
» ment haï , c'est l'orgueil ; parce qu'il
» est haï de tous les orgueilleux.

L'orgueil est haï des orgueilleux , comme l'envie , la trahison , l'ingratitude & la médifance le sont des envieux, des médifans , des traîtres & des ingrats. Quand on veut dire d'un vice quelque chose de particulier , je voudrois au moins qu'on ne l'envifageat pas précisément par ce qu'il a de commun avec presque tous les autres.

Voici quelque chose de mieux dit :
» La grandeur rend la vertu plus res-
» pectable au vulgaire & au Philosophe.
» Au vulgaire, parce que la grandeur lui
» impose : au Philosophe , parce qu'il
» sçait que la grandeur est un obstacle
» à la vertu.

» Un homme d'esprit se tait avec les
» fots , comme un riche refuse l'au-
» mônne aux mendiants , il n'a point de
» monnoie.

La pensée suivante n'est pas aussi
bonne que l'Auteur l'a cru.

» Sacrifier sans cesse son amour-pro-
» pre à celui des autres : voilà la meil-
» leure définition qu'on puisse donner
» de la politesse.

N'est-ce pas plutôt la charité chré-
tienne que la politesse Françoisise , qu'on
semble ici avoir voulu définir ? Ce
sacrifice continuel qui pourroit faire
l'homme chrétien, ne feroit assurément
pas toujours l'homme poli : la vraie
politesse est autant dans les façons ex-
térieures , que dans ce sacrifice du
cœur. Voici une définition de cette
vertu , que je crois pour le moins aussi
bonne que celle qu'on veut nous don-

sur la Littérature Moderne. 149
ner comme la meilleure. *La politesse est l'art de se gêner sans affectation pour accommoder les autres.* Je dis, *sans affectation*, sans quoi ce ne seroit qu'une politesse étudiée, recherchée, gênante, & par là même une véritable impolitesse.

Le premier article de ces Essais roule sur la maniere d'écrire par pensées détachées. C'est celle que l'Auteur a choisie comme la plus aisée; mais ce n'est assurément pas la plus agréable pour le Lecteur. Rien ne le fatigue tant qu'un Ouvrage de cette nature, & rien ne l'intéresse moins. Il faut des années entières pour le lire, parce qu'on n'en lit jamais beaucoup à la fois, & souvent la seconde édition paroît augmentée d'un volume, qu'on n'a pas encore lû la première, qui avoit paru long-tems auparavant.

Dans l'article où il est parlé de la critique des ouvrages d'esprit, l'Auteur dit : » La critique est aisée, & cependant les bonnes critiques sont rares; » c'est que les bons esprits ne sont guères de critiques.

Que de gens rayés tout d'un coup du catalogue des bons esprits par ce seul trait de plume ! Que de journalistes de toute espece à qui on déclare ici la guerre ! A quoi pensoit M. l'Abbé Trublet de s'attirer tout ce monde là à dos ? Je crains bien qu'il ne se fasse une affaire sérieuse avec tous ces Messieurs. Ils voudront tirer raison d'un mot qui les outrage , & il est dangereux d'avoir à combattre contre des gens qui ont continuellement l'épée à la main. Il est vrai que la plûpart n'ont que des armes émouffées avec lesquelles ils ne sauroient faire beaucoup de mal ; mais il est un jeune athlète dont le fer plus aigu vangerá l'injure faite à tous ses confreres. Eleve & successeur d'un des plus grands Maîtres d'escrime que nous ayons eu en ce genre, il porte aujourd'hui plus loin que son prédécesseur , la perfection de son art. C'est à lui , comme au plus habile de l'armée , que toute la légion des Aristarques confie aujourd'hui ses intérêts & sa gloire si vivement attaquée par l'Auteur de ces Essais.

**Prens ta foudre , Fr.... & viens réduire en
cendre**

De dangereux écrits ,

**Qui voudroient nous ôter la gloire de pré-
tendre**

Au rang des bons esprits.

**Quel horrible attentat , nous , qui sur le
Parnasse ,**

Jugeons en Souverains ,

De vouloir nous ranger parmi la populace

Des petits Ecrivains.

**Quoi , tu pourrois souffrir qu'une telle in-
famie**

Vînt couvrir notre front ?

Ah ! vange-nous plutôt de la main ennemie

Qui nous fait cet affront.

**Voudrois-tu ménager un Auteur qui lui-
même**

Nous épargne si peu ?

**Crois-mois , pour le punir de son audace
extrême**

Reduis son Livre en feu.

**Mais non ; à ses excès quiconque s'aban-
donne ,**

Doit , par punition ,

Subir en ses écrits , ou bien en sa personne

La loi du Talion.

Voilà donc , selon cette loi , notre faiseur d'Essais mis au même rang que nos faiseurs de critiques ; beaucoup de gens trouveront sans doute cette punition bien douce ; mais la modération dont nous faisons profession ne nous permet pas de la rendre plus rigoureuse.

Je continue à feuilleter ce Livre , & voici encore qui me paroît assés bien dit.

» Les François parlent souvent tous
 » à la fois lorsqu'ils sont ensemble ;
 » leurs conversations sont bruyantes :
 » on diroit au contraire , au silence
 » qui regne souvent au milieu d'une
 » troupe d'Anglois , qu'ils méditent
 » profondément , ou que ceux qui ne
 » méditent pas craignent de troubler
 » les autres. Les François au bruit qu'ils
 » font ne s'entendent pas ; les Anglois
 » ne disent mot , cela revient à peu près
 » au même.

Ce qui suit renferme une vérité si incontestable , qu'elle en devient ridicule. » La plus grande gloire , dit M. » l'Abbé Trublet , à laquelle un Auteur » pût parvenir de son vivant , seroit » d'être le premier , tant de son siècle ,

» que des siècles précédens , dans le
» premier genre de la Littérature , &
» d'y être plus parfait que ne le sont &
» ne l'ont été tous les autres premiers
» dans tous les genres.

Comment peut-on dire sérieusement de pareilles choses ? quel étalage de paroles pour exprimer une vérité que personne ne conteste. J'aimerois autant qu'on nous dit que le plus riche de tous les hommes est celui qui possède de plus grandes richesses ; cela me rappelle la chanson du fameux Lapaliffe.

Il étoit toujours le premier
Parce qu'il marchoit le plus vite.

Voici encore une de ces propositions d'éternelle vérité qui prouve que l'Auteur de ces Essais a peu de goût pour les paradoxes. » De ces deux maux , la
» pauvreté & les richesses , lequel est
» le plus grand par rapport au bon-
» heur ? M. l'Abbé Trublet répond :
» n'outrons rien ; c'est la pauvreté. Il
n'y a en effet rien d'outré dans cette réponse ; il n'y a rien que de vrai , & de trop vrai même , car c'est ce qui en fait le ridicule.

Il seroit inutile de citer ici plusieurs autres endroits de cet ouvrage ; ce que j'en ai rapporté suffit pour en donner une idée ; dans tout le reste nous trouverions du bon & du mauvais ; plus de l'un que de l'autre , c'est le bon qui domine. Voici une dernière pensée , tirée de ce Livre , par laquelle je finis.

» La critique est aisée , la critique est
 » odieuse , & cela par la même raison ;
 » parce qu'elle ne s'attache ordinaire-
 » ment qu'à relever les défauts.

L'Auteur , sans doute , ne parle ici que des mauvaises critiques , ou des critiques des mauvais ouvrages : il devoit donc restreindre sa proposition. Je ne sçais si la critique que je fais de ses Essais lui paroîtra odieuse , je sens seulement qu'elle n'est point dutout aisée : feroit-ce parce que je ne me suis pas uniquement appliqué à relever les défauts de ce Livre ?

Mais jusqu'ici je n'ai parlé que des beautés & des défauts de détail ; voici en général ce que je pense de tout l'ouvrage. J'y trouve assez de jugement , & peu d'imagination ; plus de netteté que d'élévation dans les pensées. Un

sur la Littérature Moderne. 155
style exact, mais maniéré ; de petites
finesse, plutôt que des choses vérita-
blement délicates ; des discussions gra-
ves sur des objets frivoles. Le travail
s'y fait sentir à chaque page, à peine y
entrevoit-on de tems en tems le génie.
Le Livre dès qu'il parut, eut sa place
marquée parmi les ouvrages du second
ordre ; il y est resté, je souhaite que
cette seconde édition l'en fasse sortir
pour le porter au premier rang.

A R T I C L E X I.

Poétique de M. Rémond de Saint-Mard.

J'ai parlé dans le cinquième article
de ces feuilles, des trois premiers To-
mes des Œuvres de M. Rémond de
Saint-Mard ; ses réflexions sur la Poë-
sie forment la matière des deux der-
niers volumes ; matière importante
dans la Littérature, & dont j'ai cru
devoir faire un article séparé.

Beaucoup de gens avant M. de
Saint-Mard, nous avoient donné des
regles de poésie : Aristote, Horace &
Despreaux étoient les seuls dont l'au-

torité fut de quelque poids ; les autres n'avoient fait que répéter assez mal ce que ces grands hommes avoient dit avant eux. M. de Saint-Mard , sans négliger les secours que lui fournissent les Maîtres de l'art , ajoute à leurs préceptes ses propres lumieres ; & sans s'attacher au mécanisme du vers , il nous développe parfaitement le caractere de la véritable poésie.

Sa façon de traiter une matiere aussi interressante , est plus intéressante que la matiere elle-même : ce n'est point un pédant de Collège qui assomme son lecteur de préceptes , ni un sçavant ennuyeux qui l'accable de citations. C'est un Philosophe poli & élégant , qui entend parfaitement l'art de tourner en ornemens les leçons mêmes & les préceptes. Il instruit ceux qui ne cherchent qu'à s'amuser , il plaît à ceux qui ne veulent que s'instruire. On croit n'avoir que du plaisir en le lisant , & l'on est surpris & charmé de sçavoir tant de choses quand on l'a lû. Entre ses mains tout s'anime , tout devient figure , tout devient image , disons mieux ; tout devient la chose qu'il traite , parce qu'il

traite chaque chose dans le goût qui lui est propre. S'il parle de la Poësie en général, ne croiroit-on pas lire les endroits choisis des meilleurs de nos Poëtes ? Qu'on en juge par ce qui suit.

» Avons-nous un beau jour, une mer
» irritée à peindre ? Avons-nous à célé-
» brer les héros, à chanter nos plaisirs,
» à vanter notre Maitresse ? Parlons
» hardiment le langage des Dieux ; que
» tout l'univers animé par le beau feu
» de la Poësie, s'embellisse entre nos
» mains ; faisons danser les Sylvains,
» peuplons les mers de Tritons, faisons
» errer les ombres sur les bords du
» Cocythe ; que tout vive par nous,
» que tout respire ; que ces passions qui
» ont déjà pour nous tant de charmes,
» échauffées par la Poësie, en devien-
» nent encore plus touchantes. Mais sa-
» ges dans nos hardiesses, & ne char-
» geant la poësie que de ce dont elle
» peut se tirer avec gloire, songeons
» que si pour son honneur & pour notre
» plaisir on lui a donné des obstacles à
» surmonter, nous devons lui chercher
» des sujets où elle puisse exercer ses
» triomphes, & ne l'exposons ja mais à

» l'affront de s'essayer sur des matieres
 » que la prose elle-même , au milieu de
 » ses ressources , auroit de la peine à
 » dompter.

M. de Saint-Mard suppose ici qu'il y a des sujets qui ne sont pas propres à être mis en vers ; il suppose par conséquent que les Dieux , dont la poésie est le langage , ne peuvent point s'exprimer sur toutes sortes de matieres. Il est vrai que tous les Poètes ne sont pas également capables de traiter indifféremment tous les sujets qui se présentent ; tel a pû nous rendre , dans l'histoire d'un perroquet , avec tout l'agrément de la poésie , toutes les mystérieuses petiteesses de la guimpe , qui depuis a échoué dans la Tragédie , & n'a eu qu'un succès médiocre dans le Comique. Mais cela ne prouve autre chose , sinon que chaque esprit a des bornes au-delà desquelles il ne doit pas vouloir s'échapper. N'attribuons donc point à la poésie ce qui n'est qu'un défaut de notre esprit. Tout ce qui existe dans l'univers est du ressort de cet art. Il développe dans Lucrece tout ce que la Physique a de plus caché ; il rend

fenfible dans Pope, ce que la Méta-
phifique a de plus abftrait ; ce qu'il y a
de plus profond dans la Théologie eft
clairement expliqué dans le Poëme de
la Grace, & la Médecine elle-même
perd toute fa barbarie dans celui du
Quinquina. Qu'on ne dife donc point
qu'il y a des fujets qui réfiftent à la
Poëfie, parce qu'il y en a qui réfiftent
à certains Poëtes. La Poëfie eft la lan-
gue des Dieux, comme je l'ai déjà
dit, & par conféquent, la langue de
tous les arts. Les hommes à qui il eft
permis de s'en fervir, n'ont la-deffus
qu'un pouvoir limité : elle eft accordée
aux uns pour célébrer les actions des
Héros, aux autres pour peindre nos
ridicules ; mais il eft rare que le même
homme puiffe l'employer à ces deux
ufages à la fois. L'Auteur de Zaire
n'étoit point fait pour parler de Nanine,
ni le Chantre de Henri pour devenir
Maçon & bâtir des temples. Eft-ce à
dire pour cela que la maçonnerie n'eft
point du reffort de la Poëfie ? Non
vraiment ; & Amphion n'a-t-il pas bâti
une ville fuperbe par la feule harmonie
de fes vers ?

M. de St. Mard , avant de nous parler de l'usage de la Poësie , nous avoit fait connoître son origine , & la différence qu'il y a entre elle & la Prose. Rien n'est mieux dit , ni plus ingénieusement pensé que ce qu'on lit ici à ce sujet.

» Quand nous nous trouvâmes pour
» la premiere fois ensemble , dit l'Au-
» teur , il fallut au plus vîte nous met-
» tre en état de nous communiquer nos
» pensées les uns aux autres ; & de-là se
» forma ce langage naturel qu'on a ap-
» pellé Prose. Sans doute ce langage
» resta quelque tems grossier , fut quel-
» que tems informe , mais enfin il se
» perfectionna. On vint insensiblement
» à bout d'exprimer avec exactitude
» les conceptions de son esprit : les
» mouvemens du cœur furent peints
» avec netteté , au moyen de la foule
» des termes , parmi lesquels ayant à
» choisir , on prit ceux qui plus précis
» & plus sensibles , rendoient avec plus
» de fidélité ce qu'on avoit à exprimer.
» Ainsi au bout d'un certain tems , on
» se trouva en état de rendre tout , &
» même de le rendre avec assez de

» facilité. Mais cette facilité dégouta :
» la maniere vive & précise de rendre
» ce qui avoit frappé d'abord ne piqua
» plus , & l'on fut bien en peine. Que
» fit-on ? On imagina qu'en nous re-
» donnant d'une autre façon le petit
» embarras que nous avions eu de l'hon-
» neur à vaincre , on nous feroit à peu
» près retrouver le plaisir que nous
» avions perdu. Les idées , pour cet
» effet , furent asservies à une certaine
» mécanique , on les renferma dans
» une mesure ; on convint qu'il seroit
» défendu de la passer , & deux biens
» nous en arriverent : premierement ,
» nés tous avec un penchant pour l'har-
» monie en général , nous goutâmes
» bien-tôt une certaine harmonie parti-
» culiere , que l'habitude ne tarda pas
» à nous faire paroître aimable : mais
» ce que nous y gagnâmes de mieux ,
» le voici. C'est que ces idées , qui
» rendues en Prose , malgré toute leur
» magnificence , ne nous piquoient
» plus , sorties victorieuses de la gêne
» où on les avoit mises , nous parurent
» d'un prix inestimable. Ainsi fut éta-
» blie , & il n'y a presque pas moyen

» d'en douter , ainsi fut établie la Poë-
 » sie. On se lassa de la Prose , elle
 » étoit trop commune ; peut-être aussi
 » parut-elle trop grave ; on voulut un
 » langage pour le plaisir , un langage
 » de fête. On en voulût un qui flattât
 » les oreilles , qui parlât à l'imagina-
 » tion ; mais ce langage , contraint com-
 » me il étoit , ne pouvant pas aller à
 » tout , on lui assigna sa place , on fixa
 » ses bornes , & il fut résolu qu'exact
 » à garder les bienséances , on revien-
 » droit à la Prose , toutes les fois que
 » l'exigeroit la qualité des matieres
 » qu'on auroit à traiter. «

De ces réflexions générales , l'Au-
 teur passe aux différentes espèces de
 Poësie , & il commence par l'Églogue.
 Tout ce que les Prairies présentent de
 fleurs , tout ce que les Bois offrent
 d'agréable , tout ce que la Campagne
 a de riant lui sert à embellir sa matiè-
 re ; son goût pour les Bergeries le fait
 entrer dans son sujet avec une espece
 d'enthousiasme. » C'est une de mes fo-
 » lies que l'Églogue : les Prez , les Bois
 » m'entraînent ; tout ce qui porte un
 » caractère de Bergerie , m'enchanté ;

» je m'y livre comme un enfant , &
» je crois qu'on me séduiroit avec le
» murmure d'une Fontaine.

Il ne faut cependant pas prendre trop à la lettre tout ce que dit ici l'Auteur des Réflexions ; & la suite montre bien que pour le séduire il faut quelque chose de plus que le murmure d'un ruisseau, le chant des Oiseaux, la fraîcheur des bois & les fleurs d'une prairie ; il y a de tout cela dans les Eglogues de M. de Fontenelle, & tout cela néanmoins n'aveugle pas M. de St. Mard sur les défauts que tout le monde y reconnoît ; on peut croire même que ce goût si décidé pour cette espèce de Poësie le rend plus clairvoyant qu'un autre, sur tout ce qui peut ou en procurer, ou en altérer la perfection. Quand on aime bien une chose, on aime à la voir aussi belle, aussi parfaite qu'elle peut l'être ; en amour, en amitié même, on s'aveugle quelquefois sur les vices d'une maîtresse & d'un ami ; il n'en est pas de même des ouvrages d'esprit ; plus on les aime, plus on en connoît les défauts. Voilà ce qui rend M. de St. Mard si judicieux dans ses réflé-

xions , si zélé pour la perfection d'un genre d'ouvrage vers lequel il se sent si fort entraîné.

Il est malheureux pour M. de Fontenelle , que ses Eglogues ne soient rapportées ici que comme des modèles qu'on doit éviter ; mais je sçais bon gré à l'Auteur de ne nous avoir pas proposé celles de Virgile , comme des exemples à suivre ; s'il faut pêcher par quelque endroit , il vaut mieux être trop délicat , que trop rustique ; il faut tenir le milieu entre Fontenelle & Virgile. Ceux qui ont traduit ce dernier en notre Langue , lui ont beaucoup ôté de cet air agreste qui m'a toujours donné une mauvaise idée de la Cour d'Auguste , où l'on prenoit plaisir à entendre des Bergers se disputer brutalement , & se dire les injures les plus grossières. Ce sont cependant ces injures que les adorateurs de l'antiquité préfèrent encore aujourd'hui à la délicatesse de sentimens que M. de Fontenelle a peut-être poussée un peu trop loin , mais qui dumoins ne fait point de deshonneur à notre siècle.

Ce n'étoit pas assez pour nous instruire

re , que M. de St. Mard nous proposât des exemples à éviter ; il falloit encore qu'il nous produisît des modèles qu'on pût suivre sans crainte de s'égarer. Il cite les sources où l'on peut en puiser , & il rapporte ensuite une Eglogue toute entiere qui peut être regardée comme un vrai modele du goût Pastoral. On est étonné qu'il ne dise pas un mot des Eglogues de M. Roy ; & quoi ! Parmi les vingt que ce Poëte nous a données , n'auroit-on pas pû en trouver une qui fut assez bonne pour lui servir au moins de mauvais modele ? Pourquoi faut-il que ce soit M. de Fontenelle tout seul qui soit chargé du soin de nous apprendre comment on peut mal faire ? N'y a-t-il donc d'autres défauts à éviter dans l'Eglogue , que celui d'y faire entrer trop d'esprit. Si c'est là le défaut de celles de M. de Fontenelle , je suis persuadé que celles de M. Roy auroient sur elles la gloire de nous apprendre à en éviter de plus considérables ; c'étoit donc une raison de lui donner la préférence.

Après avoir traité à fond ce qui regarde l'Eglogue , l'Auteur nous donne

ses Réflexions sur la Fable. On imagine aisément que c'est M. de la Motte qui va prendre ici la place de M. de Fontenelle. C'est lui qui dans cet article-ci doit fournir les mauvais exemples de la Fable, comme M. de Fontenelle, dans l'article précédent, avoit fourni les mauvais modèles de l'Eglogue. Il ne faut pas croire cependant, que M. de St. Mard se fasse un plaisir cruel d'attaquer sans ménagement ces deux illustres amis; on s'apperçoit que ce n'est qu'à regret qu'il relève des défauts que son zèle pour l'instruction du public l'empêche de dissimuler. D'ailleurs je ne sçais si les Auteurs doivent être bien fâchés de voir citer leurs Ouvrages, même comme des modèles à éviter. On ne cite gueres d'Auteurs inconnus, & qui n'ont aucun genre de célébrité; si on vouloit, dans un Traité de la Tragédie, nous proposer des exemples de mauvaises Pièces, on ne s'aviserait pas de faire mention ni de *Mégare*, ni de *Coriolan*; on nommeroit plutôt *Agésilas*, la *Thebaïde*, *Catilina* & *Edouard III*; peut-être même aussi *Aristomene*. Je sçais qu'il est infini-

ment plus gracieux d'être cité en bonne part ; mais qui sont ceux qui peuvent s'en flatter ? De tous ceux qui ont fait des Fables, la Fontaine est le seul qui puisse se glorifier de cet avantage. Les autres après lui sont insoutenables ; il y a eu des faiseurs de Contes qui l'ont suivis d'assez près ; Vergier, Grécourt & quantité d'autres n'ont pas laissé entre eux & lui une grande distance ; mais tous les Fabulistes de nos jours, ceux mêmes des tems passés, sans en excepter Phédre lui-même, lui sont trop inférieurs, pour vouloir entrer en parallèle avec lui. Aussi M. de St. Mard l'a-t-il choisi comme le modèle le plus parfait, ou plutôt comme le seul parfait modèle que nous ayons en ce genre.

Aux exemples que l'Auteur tire du Recueil de M. de la Fontaine, il ajoute ses Réflexions particulières ; rien n'est plus juste, plus judicieux que ce qu'il dit sur le style, la nature & le caractère de la Fable ; je ne rapporterai ici que ce qui regarde les personnages qu'il veut qu'on y introduise.

» Je ne vois de parfaitement bons

» acteurs dans la Fable , que les Ani-
 » maux ; c'est que nous n'avons point
 » du tout de peine à nous prêter à ce
 » qu'on leur fait dire ; à voir tous leurs
 » mouvemens qui supposent du senti-
 » ment & de la connoissance , on diroit
 » qu'il ne leur manque que la parole ; on
 » la leur donne , nous en sommes char-
 » més , & il ne s'en faut rien que nous
 » ne croyions tout de bon qu'ils ont
 » parlé , tant nous leur trouvons de res-
 » semblance avec nous. Mais pour ces
 » êtres moraux qu'on a voulu depuis
 » peu introduire dans la Fable , ne m'en
 » parlez pas ; ils me gèlent par leur froi-
 » deur , & me choquent par leur singu-
 » larité. Sérieusement , quand on me re-
 » présente *Dom Jugement* , *Dame Mé-*
 » *moire* & *Damoiselle Imagination* , je
 » me trouve tout étourdi , je ne sçais
 » de quelle couleur est tout ce monde
 » là : je voudrois bien me les repré-
 » senter , mais je ne sçaurois ; tant que
 » dure la Fable , ma fatigue subsiste , mon
 » cerveau peine. »

L'Auteur de ces Réflexions paroît
 avoir autant d'antipathie pour l'Elégie ,
 qu'il avoit témoigné de gout pour l'E-
 glogue.

glogue. C'est en effet le genre de Poësie le plus fade & le plus insipide que nous ayons , ou plutôt , que nous ayons eû ; car on peut dire que son regne est passé ; aussi M. de S. Mard n'en parle ici que pour en faire sentir le ridicule , & une des choses qui fait le plus d'honneur au goût de notre siècle , c'est de l'avoir presque entièrement abandonnée.

La Satyre dans le goût de celles d'Horace , de Regnier , de Despreaux & de Sanlec n'a pas plus de vogue aujourd'hui parmi nous , que l'Elegie. Ce n'est pas que nous ayons plus d'éloignement pour la médifance , qu'on n'en avoit alors , mais nous sommes peut-être un peu plus paresseux : au lieu d'une longue Pièce de Vers , nous nous contentons d'une Epigramme , de quelques Couplets de Chanfon ; nous satisfaisons également par là notre malignité & notre vengeance , sans troubler notre tranquillité & notre repos.

M. de St. Mard passe légèrement sur l'Elegie & la Satyre , pour s'étendre davantage sur un autre genre d'Ouvrage plus commun en France , & au

quel se sont exercés sans succès, depuis Rousseau, presque tous ceux qui se mêlent de Poësie. A peine a-t-on fait dix bonnes Odes depuis vingt ans. Les Campagnes du Roi, ses Victoires, sa maladie, sa convalescence en ont fait éclore des millions en François & en Latin, à Paris & dans les Provinces. La fureur Lyrique s'étoit emparé de tous les Poëtes, & mêmes de ceux qui ne l'étoient pas; & sous prétexte que ce genre de Poësie demande de l'enthousiasme, ils vouloient tous ressembler à des Energumenes. On ne voyoit par tout que des gens, qui, à les entendre, avoient *l'esprit troublé, la raison égarée, les sens épouvantés*; ils ne sçavoient tous où ils étoient, ce qu'ils entendoient, ce qu'ils voyoient, ni ce qu'ils disoient. Et c'est ce qu'ils appelloient faire des Odes.

Mais laissons toutes ces méchantes Pièces dans l'oubli où elles ont été plongées dès leur naissance. Elles ne méritent pas même d'être citées ici comme des exemples à éviter. D'ailleurs ce seroit empiéter sur les droits de M. de la Motte que M. de Saint-Mard a

choisi par préférence pour le faire servir par tout de mauvais modèle. Ici, il l'oppose à Rousseau, comme dans l'article de la Fable il l'avoit opposé à la Fontaine. Ce n'est pas lui rendre service que de le mettre en si bonne compagnie; ce n'étoit pas là non plus l'intention de M. de Saint-Mard; s'il eût voulu le faire paroître avec plus d'avantage, il lui eût été aisé de lui trouver une société plus sortable; M. Roy, pour l'Ode, M. Richer, pour la Fable, n'auroient rien diminué de la gloire de M. de la Motte: mais d'être placé avec Rousseau & la Fontaine, franchement cette place pour lui n'est pas tenable. C'est comme si on mettoit M. de Boissy à côté de Moliere, & l'Auteur d'Aristomene entre Racine & Crébillon,

Mais quels sont les défauts que M. de Saint-Mard trouve dans les Odes de M. de la Motte? C'est, dit-il, que
» tout y sent le Théoreme & le Coro-
» laire; qu'une analyse fade y mène tou-
» jours, comme par la main, une file
» d'analyses plus fades encore; qu'au
» lieu de nous y montrer une vérité
» triste de côté, & comme par mégar-

» de , on a la maladresse de la montree
 » toujours de front , de ne jamais l'em-
 » bellir , de ne la faire jamais tenir à
 » des choses aimables. » C'est bien là
 en effet le caractère des Odes de M. de
 la Motte , si on en excepte ses petites
 Odes Anacréontiques dans lesquelles
 mêmes on ne laisse pas d'appercevoir
 aussi quelquefois de la gêne & de la
 contrainte. Quel est donc le caractère
 distinctif de l'Ode ? Qu'est-ce qui consti-
 tute son essence ? » Sur cela , dit M. de
 » St. Mard , il y a une espèce de schis-
 » me : les uns tiennent que l'Ode doit
 » être brillante , pompeuse , magnifi-
 » que. Qu'elle a bonne grace à n'a-
 » voir pas l'air trop raisonnable , que
 » cet air de folie lui est même si né-
 » cessaire , qu'elle ne sçauroit avec bien-
 » séance s'en passer. »

» Les autres prétendent qu'il faut de
 » l'ordre & de la méthode par tout ;
 » qu'il sied mal à des substances qu'on
 » appelle raisonnables , de goûter un
 » langage qui l'est si peu. Que cette
 » yvresse à qui on a donné de si beaux ,
 » de si superbes noms , est ridicule ;
 » qu'en un mot , les idées sont faites

» pour se tenir par un sens voisin dont
» l'esprit puisse saisir le rapport sans
» étude & sans contention. »

M. de St. Mard qui se déchaîne dans cet article contre un certain goût de précision & de méthode qui s'est introduit nouvellement parmi nous, & qui se plaint amèrement d'une espèce de fureur de Logique qui a fait de nous des raisonneurs insupportables, n'a garde de se déclarer pour le dernier sentiment :
» Pour moi, dit-il, n'en déplaît à la
» mode, je veux qu'un Poète qui fait
» une Ode, frappé de la dignité de sa
» matière, élevé & soutenu par elle, ne
» parle plus comme le reste des hom-
» mes; qu'il prenne son vol plus haut;
» que fait pour aller au grand, il fran-
» chisse tout ce qui l'en sépare, que tout
» tienne de l'ardeur qui l'embrase; que
» tout sente le désordre qui l'agite; que
» tout peigne l'agitation de son ame,
» & qu'enfin livré comme il le doit être
» à l'emportement des passions, il re-
» jette ces liaisons timides, ces transi-
» tions scrupuleuses dont leur impatien-
» ce ne sauroit s'accommoder. »

Quel feu! quelle vivacité d'expres-

sions! Toutes les Odes de M. de la Motte ensemble ne contiennent point tant de chaleur que l'Auteur en met ici en parlant de ce qui fait le caractère de ce genre de Poësie. C'est là son talent particulier, de faire prendre, à tout ce qu'il dit, la forme de la chose qu'il traite.

Ses Réflexions sur le Sonnet, le Rondeau, le Madrigal, l'Epigrame, & en général sur tous les autres petits Poëmes de cette espèce, nous conduiroient trop loin; d'ailleurs de tout cela, il n'y a plus guere que l'Epigramme dont nous faisons encore usage. Ennemis de la gêne & de la contrainte, nous avons aujourd'hui plus de goût pour les Vers libres; & nous devons nous féliciter d'avoir secoué un joug que nos peres s'étoient ridiculement imposé. Le Sonnet, le Rondeau, le Virelay, la Ballade sont des Pièces tout-à-fait surannées; & l'Auteur qui voudroit encore s'en servir, passeroit aujourd'hui parmi nous, pour un Poëte à la vieille mode.

Ce seroit ici le lieu de dire aussi un mot des Réflexions sur l'Opéra que M. de Saint-Mard a placées à la fin du

Sur la Littérature Moderne. 175
dernier Volume de ses Œuvres ; mais
la matiere est trop interressante , pour
ne pas lui donner un Article séparé.
J'en parlerai dans la Feuille suivante.
Je crois que ce délai ne nuira pas au
Carnaval du Parnasse : Les Réflexions
de M. de Saint-Mard pourroient y faire
appercevoir des défauts qui sont peut-
être échappés aux yeux du Public ; &
c'est toujours quinze jours de bon tems
pour l'Auteur.

ARTICLE XII.

ABBREGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

Par M. le Président Hainaut.

» Un Abbrégé ! Quel Ouvrage pour
» un membre distingué de l'Académie ,
» & qu'un titre pareil annonce peu le
» mérite d'un Auteur ! M. le Président
» Hainaut est peut-être le seul Aca-
» démicien qui ait daigné s'abbaïffer
» jusqu'à faire un Abbrégé. Que les
» Gournays , les Buffiers , les Goujets ,
» les Duchênes & d'autres gens de cette

» espece se chargent d'un travail aussi
 » ignoble, cela est dans l'ordre ; stéri-
 » les de leur propre fond, qu'ils vivent
 » de celui d'autrui. Mais pour un Aca-
 » démicien, quel Ouvrage qu'un Abbre-
 » gé.

» Le Dieu du goût & du génie

» A-t-il jamais eû la manie

» D'abréger des infolio ?

Tel est le langage de certaines gens ,
 qui n'imaginent pas qu'un homme d'es-
 prit puisse faire un Abbregé, parce qu'ils
 n'ont point encore vû d'Abbrégé où il
 y eût de l'esprit. Qu'ils apprennent donc
 aujourd'hui qu'un homme de goût peut
 s'exercer à ce genre de travail, & qu'un
 Abbregé peut être quelquefois un ou-
 vrage de génie. Eh ! Quoi ? La sagesse du
 Créateur est elle moins admirable dans la
 construction d'un Moucheron que dans
 celle d'un Eléphant ? N'est-il pas au con-
 traire plus glorieux de renfermer dans un
 atôme toutes les merveilles que nous ad-
 mirons dans un espace plus étendu ? Telle
 est aussi la gloire de M. le Président Hai-
 naut , d'avoir sçû réduire en un petit
 Volume une Bibliothèque toute entie-

re. Je n'exagere point, les grandes Histoires de Grégoire de Tours, de M. de Thou, de Mezerai, du Pere Daniel ne renferment qu'une partie de ce qui est contenu dans ce petit Ouvrage, & cet Ouvrage ne laisse rien à desirer, de tout ce qui est renfermé dans ces grandes Histoires. Chaque page offre au Lecteur ce qu'il ne trouveroit point ailleurs dans des Volumes entiers. Il y voit d'un seul coup d'œil combien dans chaque siècle l'Europe a eû de Souverains, combien sous chaque Regne la France a eû de grands hommes. Nos Rois, leurs Epouses, leurs Enfans; les Ministres; les Magistrats, les Guerriers; les Traités de Paix, les Négociations, les Ambassades; les Déclarations de Guerre, les Sieges, les Batailles; tout se trouve ici rassemblé dans le plus petit espace, sans embarras, sans confusion, avec plus d'ordre même, plus de netteté, plus de méthode que dans nos grandes Histoires.

Il n'est personne à qui ce Livre ne puisse être de quelque utilité; les gens de guerre, les politiques, le Magistrat, l'homme d'Eglise, chacun y trouvera

des choses propres à son état : faits Militaires , Traités Politiques , Loix Civiles , Reglemens Ecclésiastiques ; Edits , Déclarations , Ordonnances , rien n'est oublié de tout ce qui peut nous rappeler des époques de tous les genres , les vraies sources , les divers fondemens de notre droit.

Mais ce qui fait le plus grand mérite de ce Livre & la principale gloire de l'Auteur , ce sont des portraits , des réflexions , des remarques distribués avec art pour servir d'ornement à cet abrégé , & en dérober la sécheresse. C'est-là comme l'ame qui donne la vie à un corps sec & aride par lui-même ; & voilà proprement l'ouvrage de l'esprit de M. le Président Hainaut ; pour tout le reste , il suffit d'avoir des yeux , des mains , des livres , du tems , de la patience , & si l'on veut aussi , un peu de sens commun.

On avoit déjà fait une infinité d'abrégés de notre histoire , avant que celui-ci parut ; mais ce ne sont que de misérables compilations où l'on se contente de rapporter les faits , sans en dévoiler les causes ; de citer les noms ,

sans faire connoître les personnages ; d'indiquer les événemens , sans démêler le germe caché qui les a fait éclore. Ce sont des squelettes , plutôt que des abrégés d'histoire ; ce sont des ombres où aucun trait n'est représenté avec ses couleurs naturelles. L'abrégé d'une chose , doit être toute la chose en petit , & non pas une partie de la chose que l'on abrège. Et c'est en quoi M. le Président Hainaut est admirable ; d'une statue colossale , il a fait une miniature où tous les traits se trouvent exprimés parfaitement , & rendent au naturel la chose qu'ils doivent représenter.

Il faut avoir l'esprit bien plein de son objet , & être bien maître de sa matière , pour sçavoir ainsi la resserrer sans l'obscurcir. C'est le grand art auquel Horace désespéroit de pouvoir jamais parvenir , & où l'Auteur du nouvel abrégé excelle principalement.

Avec une connoissance aussi parfaite de tous les événemens dont la France a été le Théâtre , & de tous les Acteurs qui y ont joué les plus grands rôles , faut-il s'étonner si M. le Président Hai-

naut a scû nous en tracer des portraits si vrais , si ressemblans , & si l'idée qu'il nous en donne est entierement conforme à celle que s'en étoient formée leurs contemporains ? Car voilà en quoi consiste la perfection d'un Historien , de nous rendre les hommes tels qu'ils ont été réellement , & non pas tels que l'imagination nous les représente : pour cela il faut une lecture réfléchie , une étude profonde de toutes leurs actions.

Il faut examiner les motifs qui les ont fait agir , les circonstances où ils se sont trouvés , les tems où ils ont vécu , les personnes avec lesquelles ils ont eu à faire , & les affaires mêmes qu'ils ont eu à traiter : il faut entrer dans tout le détail de leur vie , & lire pour ainsi dire jusques dans le fond de leur ame , en suivre les mouvemens , en développer les replis , en pénétrer toutes les pensées.

Mais ce n'est peut-être point encore là le plus difficile ; après les avoir ainsi étudiés , il faut les peindre d'après nature ; les faire connoître , comme on les connoît soi-même ; & qu'on apper-

çoive du premier coup d'œil, ce qui ne s'est montré à nous qu'après de grandes recherches & beaucoup de travail. Pour cela le peintre doit ménager avec art toutes ses couleurs; les rendre plus fortes ou plus legeres, selon les caracteres qu'il a à nous tracer: son imagination ne doit lui servir qu'à bien saisir son objet, c'est à la vérité à nous le rendre. Elle doit guider le pinceau, se transformer pour ainsi dire en chaque trait, & se peindre en quelque façon elle-même dans le tableau qu'on nous représente.

C'est ce qu'on peut remarquer dans tous les portraits que nous a donnés M. le Président Hainaut, où l'on voit qu'il ne fait usage de son imagination, que pour donner plus d'éclat à ses couleurs, & nous rendre la vérité plus sensible. J'en rapporterai quelques-uns par lesquels on pourra juger de tous les autres. Celui de M. de Louvois est le premier qui me tombe sous la main.

» Il étoit né avec de grands talens
» qui avoient principalement la guerre
» pour objet. Il y rétablit l'ordre & la
» discipline, ainsi qu'avoit fait M. Col-

» bert dans les Finances. Mieux infor-
 » mé que le Général lui-même , aussi
 » attentif à récompenser qu'à punir ,
 » économe & prodigue , suivant les cir-
 » constances , prévoyant tout , & ne né-
 » gligeant rien , joignant aux vues prom-
 » tes & étendues la science des détails ;
 » profondément secret , formant des en-
 » treprises qui tenoient du prodige par
 » leur exécution subite , & dont le suc-
 » cès n'étoit jamais incertain , malgré
 » la foule des combinaisons nécessaires
 » qui devoient y concourir. Mais il eut
 » été à souhaiter qu'il n'eût pas porté
 » trop loin le zèle pour la gloire de son
 » Maître , & que se contentant de voir
 » le Roi devenu l'objet du respect de
 » l'Europe , il n'eut pas voulu encore
 » qu'il en devint la terreur.

L'Auteur ne peint point toujours en grand ; il se contente le plus souvent de quelques coups de pinceau assez légers , qui sans charger sa toile de trop de couleurs , ne laissent pas néanmoins d'exprimer parfaitement le caractère de ses héros. C'est ainsi qu'il a tracé le portrait d'un des plus grands de nos Rois.

» La France n'a point eu de meilleur

Sur la Littérature Moderne. 183

» ni de plus grand Roi que Henri IV.
» Il étoit son Général & son Ministre ;
» il unit à une extrême franchise , la
» plus adroite politique ; aux sentimens
» les plus élevés , une simplicité de
» mœurs charmante ; & à un courage
» de soldat , un fond d'humanité iné-
» puisable. Il rencontra ce qui forme &
» ce qui déclare les grands hommes ,
» des obstacles à vaincre , des perils à
» effuyer , & surtout des adverfaires di-
» gnes de lui.

M. le Président Hainaut accompa-
gne la plupart de ses portraits de réflexions & de remarques , qui comme je l'ai déjà dit , donnent aussi un grand prix à son Livre. Les amateurs des Sciences & des Beaux-Arts liront surtout avec plaisir celles qui se trouvent à la fin des regnes de François I. & de Louis le Grand. Elles rappellent les tems heureux où les Lettres ont pris naissance en Europe , & sont depuis arrivées à leur perfection parmi nous ; où les François ont commencé à penser , & l'ont ensuite appris aux autres peuples.

» On ne peut être trop surpris , dit

» l'Auteur, de la simplicité qui a regné
» en France pendant plus de 1000 ans ;
» ce fut la renaissance des Lettres, qui
» en étendant l'esprit, fit appercevoir de
» ce qui manquoit. Les Arts se perfec-
» tionnerent par la culture, & leur cul-
» ture fournit de nouvelles idées ; on
» commença à se trouver trop resserré à
» mesure que l'on pensa davantage ; on
» eut honte du peu dont on s'étoit con-
» tenté jusques là ; & quand une fois
» l'imagination se fut ouverte, elle re-
» gagna bien vite tout le tems où elle
» avoit été enveloppée dans les ténèbres
» de l'ignorance. L'époque célèbre de
» cette grande révolution en Europe,
» est le seizième siècle ; c'est à-dire, la
» destruction de l'Empire des Grecs par
» Mahomet, qui fit refluer dans l'Occi-
» dent, tous les Arts & les Sciences de
» la Grece. Les Médicis à Florence,
» Leon X. à Rome, & François I. en
» France, redonnerent la vie aux Beaux-
» Arts ; ce fut deux fois le sort de la
» Grece d'instruire & d'embellir l'Occi-
» dent.

Le parallele des siècles d'Auguste &
de Louis XIV. est un morceau digne de

tes deux regnes , & sans contredit , le plus bel endroit de cet ouvrage. Nous n'avons rien de mieux dit sur cette matière ; nulle part on ne trouve des idées plus justes , des expressions plus fortes , des pensées plus neuves , des réflexions plus profondes , & personne n'a parlé avec plus de grandeur de ces deux plus beaux regnes de l'univers. Ce morceau est trop long pour être rapporté ici tout entier ; en le démembrant on ne peut qu'en diminuer la beauté ; on le lira avec plus de plaisir dans le corps de l'ouvrage.

Les trois races de nos Rois sembloient devoir former trois parties de ce Livre ; cette division paroissoit en effet toute naturelle ; mais le peu qu'il y avoit à dire des deux premières dynasties , n'a pas permis à l'Auteur de suivre cette distribution. Il a divisé son ouvrage en deux Tomes ; le premier contient tout ce qui s'est passé en France depuis l'établissement de la Monarchie , jusqu'au regne de Henri IV. Le second ne renferme que les Rois de la branche de Bourbon.

M. le Président Hainaut a eu raison

de ne pas s'étendre trop sur les deux premières races ; c'est un cahos qui donneroit beaucoup de peine à l'Auteur qui entreprendroit de le débrouiller, & qui feroit peu de plaisir au Lecteur, qui ne peut y prendre qu'un très-leger intérêt.

Clovis & Charlemagne sont les héros de la première & de la seconde race ; Mérovée & Charles-Martel en furent les chefs. Les enfans de Clovis, les descendans de Charlemagne en succédant à leur couronne, n'héritèrent point de leurs vertus ; ils désolèrent longtems leur Royaume par leur haine & leurs divisions ; ils le perdirent enfin par leur incapacité & leur indolence. Childeric III. fut détroné par Pepin le bref, pere de Charlemagne ; Louis V. fut empoisonné, & Hugues-Capet, chef de la troisième race, lui succéda.

La France a été plus heureuse & plus florissante sous les descendans de Hugues-Capet, que sous ses prédécesseurs ; elle a eu sous cette race & plus de grands Princes, & plus de bons Rois.

A mesure que M. le Président Hainaut s'approche de notre tems, son hi-

Histoire devient plus intéressante, non seulement par les faits, qui nous touchent de plus près, mais encore par les réflexions & les portraits, qu'il rend plus fréquens, & par une infinité d'anecdotes curieuses, qui ne pouvoient guères se trouver au commencement de cet Ouvrage. On ne fera peut-être pas fâché d'en lire ici quelques-unes.

La Reine, épouse de Louis XIV,
» avoit prié une Religieuse Carmelite
» de lui aider à faire son examen de
» conscience pour une confession gé-
» nérale à laquelle elle se dispoit ;
» cette Religieuse lui demanda, si en
» Espagne, dans sa jeunesse, avant d'être mariée, elle n'avoit point eu envie
» de plaire à quelques-uns des jeunes
» gens de la Cour du Roi son pere ?
» *Oh ! non, ma Mere, dit-elle, il n'y*
» *avoit point de Rois.*

Au retour des expéditions de 1677,
» le Roi dit à Racine & à Despréaux,
» chargés d'écrire son Histoire ; *Je suis*
» *fâché que vous ne soyez pas venu à*
» *cette dernière campagne ; vous auriez*
» *vû la guerre, & votre voyage n'eut*
» *pas été long.* Racine lui répondit ;

» *Votre Majesté ne nous a pas donné le*
 » *tems de faire faire nos habits.*

Un peu avant que Madame la Dau-
 phine expirât, » M. de Meaux dit au
 » Roi qui étoit dans sa chambre ; *Il*
 » *faudroit que Votre Majesté se retirât ;*
 » *Non , non ,* reprit le Roi, *il est bon*
 » *que je voye comment meurent mes pa-*
 » *reils.*

» Henri IV. donna pour Dame d'hon-
 » neur à Marie de Médicis Madame de
 » Guercheville qu'il avoit aimée sans
 » succès, en lui di'ant, que *puisque'elle*
 » *étoit véritablement Dame d'honneur ,*
 » *elle le seroit de la Reine sa femme.*

» Le fou de la Cour de François I.
 » nommé Triboulet, avoit écrit sur ses
 » tablettes, que Charle - Quint étoit
 » plus fou que lui, de s'exposer à passer
 » par la France : *Mais ,* lui dit Fran-
 » çois I. *si je le laisse passer sans lui*
 » *rien faire , que diras tu ? Cela est*
 » *aisé,* reprit Triboulet ; *j'effacerai son*
 » *nom , & j'y mettrai le vôtre.*

Une infinité de pareils traits semés
 partout dans cet abrégé, en rendent la
 lecture extrêmement agréable ; on n'ai-
 me pas entendre parler toujours de

Guerres , de Batailles , de Négociations , de Traités , de Loix , d'Ordonnances ; l'esprit veut qu'on lui présente de tems en tems des choses moins sérieuses ; c'est ce que fait M. le Président Hainaut par toutes ces petites anecdotes qui répandent sur son ouvrage de la gaieté & de l'agrément. Elles ne sont point d'ailleurs étrangères à la matiere, on peut dire même qu'elles font une partie de son sujet.

Quoique l'Auteur ne se soit proposé d'étendre son histoire que jusqu'au regne de Louis XV ; il n'a pas laissé néanmoins d'y faire entrer aussi les victoires & les conquêtes de ce Prince. Elles s'y trouvent placées naturellement à l'occasion des mêmes villes qui ont été prises sous les regnes précédens. Voici comme M. le Président Hainaut depeint la consternation générale où nous avoit jettés la maladie du Roi.

» Ce Prince en 1744 accourant du
» bout de son Royaume à l'autre , &
» suspendant ses conquêtes de Flandres
» pour venir au secours de l'Alsace ,
» fut arrêté à Metz par une maladie qui
» fit craindre pour ses jours. A cette

» nouvelle, Paris sembla dans la terreur
 » une ville prise d'assaut ; on entendit
 » retentir les Eglises de vœux & de gé-
 » missemens ; les prieres des Prêtres &
 » du peuple étoient interrompues à
 » tous les momens par leurs sanglots ;
 » & ce fut d'un intérêt si cher & si ten-
 » dre , que se forma le surnom de *bien-*
 » *aimé* , titre au-dessus encore de tous
 » ceux que ce grand Prince a mérités.

Je ne finirois pas , si je voulois rap-
 porter tous les endroits de ce Livre qui
 pourroient exciter l'attention particu-
 liere du lecteur. D'ailleurs , tout ce
 que je dirois de plus , n'égaleroit ja-
 mais le plaisir & l'avantage qu'il y au-
 roit à le lire ; je bornerai donc ici mes
 observations & mes éloges. J'ajouterai
 seulement qu'il n'y avoit que M. le Pré-
 sident Hainaut qui pût réunir à la fois
 deux choses incompatibles , la compi-
 lation & le génie ; & qui d'un abrégé ,
 sçut faire un bon ouvrage.

Je me suis engagé dans ma feuille
 précédente à dire un mot dans cet ar-
 ticle sur nos Historiens. Je ne parlerai
 ici que des plus remarquables , ou de
 ceux qui dans la composition de cet

abrégé, ont pû être de quelque secours à l'Auteur. J'ometts d'abord tous les anciens ; ils sont barbares pour la plupart, & je crois qu'on ne se soucie pas plus de les connoître que de les lire. Ils étoient bons pour leurs tems, mais ils ne valent plus rien du tout pour le notre.

Je commence par M. de Thou ; c'est le premier qu'on puisse lire. Cet illustre historien a également bien parlé dans son ouvrage, de la politique, de la guerre, & des lettres. Les intérêts de tous les peuples de l'Europe y sont développés avec beaucoup d'impartialité & d'intelligence. Il entre quelquefois dans de trop grands détails ; la beauté de son style empêche presque qu'on ne s'apperçoive de ce défaut. Le jugement domine dans cette histoire ; & il n'y a point peut-être d'écrivains, ancien ou moderne, qui en ait plus montré que M. le Président de Thou.

Mézerai a écrit une grande Histoire de France qu'on ne lit plus, & un abrégé qui est entre les mains de tout le monde. Cet écrivain n'étoit pas assez instruit, mais il étoit fort sincere. Il

manquoit de noblesse , de correction ; de décence même dans son style. Mais il l'avoit net & vif. On le lit & on le critique.

Otez à Maimbourg la longueur de ses périodes , quelques traits de simplicité & de bonhommie, & Maimbourg sera un bon historien. Il a l'imagination vive , noble , élevée , & plus d'impartialité qu'on n'en devoit attendre d'un homme de son état. Les sujets de ses histoires sont tous intéressans , & personne ne saisit comme lui ce qu'il y a de plus curieux dans chaque sujet. Malgré cela , tout le monde dit du mal de cet Historien ; mais dans le fond , que lui reproche-t-on ? des phrases trop longues.

Le Pere Daniel a le style net & naturel ; la narration extrêmement dépouillée & liée. Ses réflexions sont sentées , mais communes , & il paroît infiniment mieux instruit des affaires militaires que de celles du cabinet. C'est proprement l'histoire des guerres de France qu'il nous a donnée , & non pas celle de la nation. On le loue d'avoir débrouillé les deux premières Races de nos
Rois ,

Rois , & on le blame d'avoir montré de la partialité sur la fin de la troisième. En général , sa narration manque de chaleur ; son style , de couleur & de force.

L'Abbé de Vertot a le style brillant & léger , une narration vive & ingénieuse ; on ne peut pas pousser plus loin qu'il le fait , l'art d'attacher le lecteur , & d'intéresser en faveur de ses personnages. La connoissance qu'il avoit des hommes & des affaires étoit fort bornée ; ses portraits sont peu réfléchis , & il manque d'exactitude dans ses recherches. C'est un Ecrivain parfait , quand il ne s'agit que de raconter ; il ne possède pas au même degré les autres qualités d'un bon Historien.

Rollin a dû à sa modestie & à ses amis , une partie de sa réputation : à le juger sans partialité , il faut convenir qu'il connoissoit l'antiquité en homme de goût ; qu'il possédoit entièrement le génie de la langue Française , & qu'il avoit un zèle bien décidé pour les bonnes mœurs. Du reste , son ouvrage est très-défectueux. Il y a des répétitions sans nombre ; une morale longue & souvent puerile , & un défaut de Phi-

lophilie qui n'est pas excusable dans le siècle où nous vivons. Rollin n'avoit d'autre ambition que celle d'être utile, & il a réussi.

Le Pere Berruyer a employé le style du Roman dans la plus grave de nos histoires. Il a écrit la vie des Saints Patriarches à peu près comme on raconte les aventures de nos Marquis ; & ces hommes respectables y parlent d'amour comme nos Petits-Mâîtres. On peut comparer son livre à une vieille Dame , respectable par sa vertu & par son grand âge , & qui avec cela se coëffe en cheveux , met des mouches, du rouge , & porte un mantelet blanc sur une robe couleur de rose.

Je ne connois point d'ouvrage aussi lié , aussi suivi, aussi exact que le Traité de Westphalie du P. Bougeant ; les intérêts de presque toute l'Europe y sont développés avec une netteté & une précision dont on ne croyoit pas cette matière susceptible. C'est un Traité de Politique en action , qui instruit sans ennuyer & sans fatiguer. Le style de cet ouvrage est élégant & clair , mais peut-être un peu froid.

La France a actuellement trois Historiens beaux esprits. M. l'Abbé de la Bleterie , M. Duclos , & M. l'Abbé Reinal. Le premier est sage & élégant , le second Philosophe & Epigrammatique , le troisième vif & brillant.

ARTICLE XIII.

DE L'OPERA.

Les différentes révolutions survenues depuis peu à nos Spectacles formeront dans la suite un morceau curieux de l'histoire Littéraire. Ceux qui la liront seront étonnés surtout du changement arrivé au plus ancien de nos Théâtres. Thalie, la triste Thalie a perdu toute sa gaieté ; triste , pleureuse & gémissante , elle ne se montre plus qu'en habit de deuil , & sous les vêtements les plus lugubres. Melpomène , la grave Melpomène a hérité d'une partie de sa joye ; gaye , bouffonne & folâtre , elle fait succéder le grotesque au sérieux , & le burlesque au sublime. L'une pleure la perte de ses enfans , l'autre se réjouit du chagrin de sa rivale ; toutes deux ne sont plus reconnoissables. Révolution bizarre , que la posté-

rité ne pourra croire qu'en lisant *Nanine* & *Catilina*, Marmontel & la Chaussée. Pour nous qui avons le malheur d'en être les témoins, nous gémissons principalement sur le sort de la Comédie; nous regrettons, & elle regrette avec nous ces tems heureux où les Molières, les Renards, les Détouches lui acqueroient autant de gloire, que les Corneilles, les Racines, les Crébillons, les Voltaires en procuroient à sa rivale. Mais en nous rappelant des jours si glorieux, nous ne nous flattons point d'en voir renaître de semblables; notre ambition ne s'étend plus jusques-là. Accoutumés à l'indigence, nous savons maintenant nous contenter de peu; qu'on en juge par ce seul trait; nous avons trouvé le *Méchant* admirable, nous venons d'applaudir au *Faux Savant*, & nous sommes déterminés à trouver bon tout ce qui ne sera point au-dessous de *la Ruse inutile*.

Pour la Tragédie, elle nous trouvera un peu plus difficiles; & nous n'admirerons les L... les M... les M... & les L... que lorsqu'il n'y aura plus parmi nous de Crébillon, de Voltaire, de Dubocçage, & de Le Franc.

Il est un troisième Spectacle auquel nous ne ferons point du tout de grace ; c'est l'Opera. Quels reproches n'aurions-nous pas à nous faire , si tandis que tout le monde concourt aujourd'hui à sa perfection , nous allions contribuer à sa décadence par des ménagemens condamnables ? Par un nouvel arrangement qu'on vient d'y faire , je prévois pour lui un avenir des plus brillans : l'Opera fera désormais en France le Spectacle favori de la nation ; c'est donc sur lui principalement que doit se porter notre attention & notre vigilance. Mais comme beaucoup de gens , même de ceux qui y assistent tous les jours , n'en connoissent ni les révolutions ni les progrès , ni l'origine , j'ai cru qu'il n'étoit pas hors de propos d'en faire ici l'histoire en peu de mots.

L'Opera de Paris fut érigé en Académie Royale de Musique l'an 1669. Il passa successivement dans les mains de l'Abbé Perrin qui en fut le fondateur , du Marquis de Sourdéac qui l'usurpa sur lui , & enfin de Lully à qui il fut donné par de nouvelles Lettres Patentes. Lully avoit un talent supé-

rieur pour la Musique ; il s'affocia avec Quinault qui avoit lui-même un génie éminent pour la Poësie. Celui-ci en s'écartant du goût , de la forme , & de la coupe ordinaire des Operas Italiens , en créa un d'un nouveau genre conforme à l'esprit & au goût de la nation. Il imagina des actions tragiques liées à des danses , au mouvement des machines , & aux changemens de décorations.

Tout ce que la passion de l'amour peut fournir de vivacité , de tendresse & d'expressions fortes de sentiment , ce que la magie ou la puissance des Dieux peut produire de merveilleux , fut mis en œuvre par ce Poëte , dans les différens ouvrages dont il a enrichi ce Spectacle. Toutes ces pièces sont composées de cinq Actes précédés d'un Prologue , qui est toujours une allégorie à la louange du Roi ; le corps de l'ouvrage est une action tragique , prise de la Fable ou de nos anciens Romains.

Rien n'est plus ingénieux que la manière dont ses sujets sont traités , & l'on n'est point encore parvenu à égaler les graces de son style , le sentiment qui y est répandu , & quelquefois la force & la sublimité des pensées.

Lully composa la Musique de tous ces opéra. Son principal mérite est d'avoir trouvé des Chants tout-à-fait analogues à la Langue Françoisé ; la partie du récitatif sur-tout, est celle où il a excellé. C'est presque toujours une déclamation naturelle, simple, remplie de graces & d'expressions ; presque toujours noble, quelquefois grande & sublime, mais souvent aussi monotonne. Il s'en faut beaucoup que ses Symphonies ayent la même beauté ; tous ses grands airs, ainsi que ses ouvertures, semblent être jettés dans le même moule ; & à le bien prendre, il n'a proprement fait qu'un seul de chacun de ces airs dans chaque genre. Sa réputation cependant étoit extrême ; tous les Musiciens le regardoient comme leur maître, & le public ne voyoit que lui dans les Opéra que l'on donnoit de son tems : Le chant faisoit disparoître les paroles, le Poète étoit éclipsé par le Musicien, & ce n'est que depuis environ vingt ans, qu'on s'est appercu en France que Quinault étoit un Poète au-dessus du commun.

Après la mort de Lully, l'Opéra pass

sa à deux de ses fils qui n'eurent point les talens de leur pere. Depuis regardé comme une espèce de Ferme, il fut livré à des Directeurs avides qui s'enrichirent en l'appauvrissant. Pendant toute leur administration ce Spectacle fut mal entretenu, les Acteurs mal choisis, les Créanciers mal payés & le Public mal servi.

Parmi la foule des Poètes & des Musiciens, qui depuis Quinault & Lulli, ont travaillé pour ce Théâtre, nous n'avons eû que la Motte & Danchet, dont les Poèmes méritent quelque considération, & Campra & Destouches dont la Musique ait quelques beautés.

Les deux Poètes dans leurs Tragédies, ont suivi servilement l'ordonnance de Quinault; ni l'un ni l'autre n'en avoit le Coloris. Le premier a créé deux genres nouveaux qui ont enrichi ce Spectacle, le Ballet & la Pastorale. Son *Europe Galante* est un Ouvrage enchanteur pour les Paroles & pour la Musique. La Pastorale d'*Issé* est admirable; son succès a toujours été brillant, & elle le mérite par toutes les graces de sentiment qui y sont répandues. Cam-

sur la Littérature Moderne. 201
pra a fait la Musique du Ballet, & Destouches celle de la Pastorale.

Campra étoit véritablement Musicien, & il avoit une portion de génie qui donnoit à sa Musique un caractère qui lui étoit propre. Pour les Chants il est inférieur à Lully, mais il vaut mieux que lui pour la Simphonie.

Destouches n'étoit point Musicien; il avoit des Chants & du goût, mais n'entendoit ni les Chœurs ni les Symphonies. C'étoient Campra & Lalande qui faisoient celles de ses Opéra. Homme d'intrigue, insinuant & adroit, il avoit fait entendre à nos Courtisans qu'elles ne devoient être que la partie du simple Musicien Artisan; c'est qu'en effet il n'étoit pas capable de les faire.

M. Roy a travaillé en concurrence avec la Motte & Danchet; il a donné 21 Opéra ou Ballets. *Les Elémens*, & *Callirhoé*, sont les deux seuls Ouvrages qui paroissent devoir rester au Théâtre. C'est Destouches qui en a fait la Musique. M. Roy a travaillé avec tous les différens Musiciens qu'il y a eu de son tems; aujourd'hui sa carrière paroît terminée par les deux derniers Ouvrages

qu'il a donnés à la Cour sans aucun succès ; ce font la *Félicité & l'Année Galante*.

En 1733 M. Rameau donna *Hypolite & Aricie*, bien-tôt après on représenta les *Indes Galantes*, & voilà l'époque de la révolution de la Musique en France. Musicien de génie, élevé, sublime, toujours varié, toujours fécond, Rameau, par ses Ouvrages éclaira la nation. La Musique est depuis entrée dans l'éducation de tous nos jeunes gens. Les Vieillards attachés au genre qu'ils connoissoient, s'éleverent avec force contre ce nouveau phénomène ; ils avoient pour eux tout ce qu'il y avoit alors de Musiciens ignorans, qui trouverent qu'il étoit plus aisé de déclamer contre le goût nouveau, que de le suivre. Les plus habiles furent partagés, & dès-lors on vit en France deux partis violens & extrêmes acharnés les uns contre les autres ; l'ancienne & la nouvelle Musique fut pour chacun d'eux une espèce de religion pour laquelle ils prirent tous les armes. Cette guerre subsiste encore ; mais comme les vieillards meurent, & que le monde se re-

nouvelle, la Musique ancienne perd tous les jours une foule de défenseurs, & la nouvelle acquiert de nouveaux partisans.

Il manquoit un Poëte à Rameau ; ses premiers Opéra sont de différens Auteurs, comme les Ballets de M. Roy avoient été de divers Musiciens. A un second Lully il falloit un autre Quinault, il le trouva dans M. de Cahufac avec qui il s'étoit lié. Avant de travailler pour l'Opéra, M. de Cahufac avoit fait, ainsi que Quinault, plusieurs autres Pièces de Théâtre. Il y a deux Comédies entre autres & deux Tragédies qui furent jouées à la Comédie Française. *Zénéide*, petite Pièce en un Acte & en Vers, est celle de toutes qui mérite le plus d'estime ; on la joue souvent, & le Public ne se lasse jamais de la voir. M. de Cahufac a déjà donné avec M. Rameau quatre Opéra qui ont été honorés du plus grand succès ; l'objet principal de ce Poëte a été, jusqu'ici, de ramener sur le Théâtre Lyrique le merveilleux, qui depuis Quinault en avoit été banni, & de lier les divertissemens à l'action principale d'une manière si

intime, que l'un ne puisse pas subsister sans l'autre. Talent rare, & qui avoit été peu connu avant lui sur ce Théâtre.

Toutes les nouveautés ne s'établissent qu'après des oppositions, & M. de Cahusac en a essuyées; mais les succès paroissent les diminuer. On attend actuellement de M. Rameau & de lui, *Zoroastre*, Opéra du plus grand genre, qu'on doit donner cet Hyver.

Tel étoit l'état de l'Opéra, lorsque le Roi, en se déclarant le Protecteur de l'Accadémie Royale de Musique, l'a mise pour l'administration, entre les mains de M. le Prevôt des Marchands, sous l'autorité de M. le Comte d'Argenson, Ministre & Secrétaire d'Etat. On espere beaucoup de cet établissement, & l'on se flatte avec raison, devoir bien-tôt une Salle de Spectacle moins indécente que celle que nous avons actuellement.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des Poëtes & des Musiciens qui ont travaillé pour l'Opéra; il me reste à dire un mot des principaux Acteurs qui s'y distinguent pour le Chant & pour la Danse.

M. Jélyot est sans contredit la plus parfaite Haute-contre qui ait jamais chanté sur ce Théâtre & personne n'a poussé aussi loin que lui le talent & le goût du Chant ; son action répond parfaitement à la beauté de sa voix , & sa réputation égale l'une & l'autre. On croit n'avoir point été à l'Opéra , quand on n'a point entendu chanter M. Jélyot.

Mlle Fel est une excellente Actrice ; sa voix est d'une précision & d'une légèreté singulière , c'est un timbre d'argent : qu'on en juge par ce seul trait : elle chante l'Italien , & le prononce comme Mlle *Faustine* , quand elle étoit bonne. Il n'y avoit que Mlle Fel qui pût faire oublier Mlle le Maure.

Mlle Chevalier joue les Rôles à baguette & quelques autres avec succès. Sa voix est un grand dessus.

MM. Chassé & le Page sont deux Basses-tailles. Le premier est un Acteur excellent , mais par malheur sa voix vieillit ; la justesse & les graces de son action y suppléent , & il fait encore un très-grand plaisir aux connoisseurs. Le second a une voix légère & susceptible

de tous les agrémens d'un dessus. Son action n'est pas encore tout-à-fait formée ; mais les progrès qu'on lui voit faire , font concevoir de lui de grandes espérances pour l'avenir.

La danse est actuellement la partie la plus brillante de notre opera. M. Dupré , si connu dans l'Europe , est sans doute le premier Danseur du siècle. On dit , *le grand Dupré* , comme on dit , le grand Bossuet , le grand Corneille.

Mlle Camargo , dans le brillant , vient après lui. On n'a jamais uni tant de légèreté , de force & de précision. C'est la gaieté même ; & quoiqu'elle ne soit plus de la première jeunesse , elle paroît n'avoir que quinze ans sur le Théâtre.

Mlle Lani la remplacera un jour ; c'est le sujet de la plus grande espérance ; il faut qu'elle ait un grand talent , puisqu'on l'apperçoit , qu'on l'aime , & qu'on l'applaudit après Mlle Camargo.

M. Lani son frere est Maître des Ballets ; il a du dessein , de l'invention & des figures. Il est très-bon danseur lui-même , & excellent dans la pantomime.

La décoration n'est pas à beaucoup près portée aussi loin qu'elle pourroit l'être ; la partie des machines est entre les mains du sieur Arnould , Machiniste du Roi ; il a de l'invention & une exécution fort sûre. Nous avons vû entre autre de lui deux machines de grande distinction : les Cataractes du Nil , & le vol du Dieu , dans les *Fêtes de l'Hymen* ; & le foudroyement des Titans , dans les deux derniers Opera de MM. de Cahufac & Rameau.

Voilà quelle est la situation actuelle de notre Opera ; ce seroit ici le lieu de donner un petit extrait de celui que l'on joue actuellement ; mais je me réserve à en parler dans un autre article. C'est un Ballet nouveau intitulé *le Carnaval du Parnasse* dont les paroles sont de M. Fuzelier , & la musique de M. de Mondonville , Maître de Musique de la Chapelle du Roi , célèbre par plusieurs Motets de la plus grande réputation.

ARTICLE XIV.

LE RICOCHETS.

E G L O G U E.

Cette petite pièce est le premier fruit d'une Muse naissante qui nous annonce un heureux avenir. J'ai cru qu'on ne seroit pas fâché de la voir ici. Tandis que nous travaillons à détruire le mauvais goût, ne devons-nous pas songer aussi à animer les talens ? On a dû quelquefois les ouvrages les plus parfaits aux premiers applaudissemens qu'on a donnés à une jeune Muse. Le sujet de cet Eglogue m'a paru singulier ; & quoique la Poësie en soit un peu négligée, on ne peut pas nier qu'elle ne renferme beaucoup d'esprit & de sentiment.

TYRSIS ET CORIDON.

E G L O G U E.

CORIDON.

Laiſſons , mon cher Tyrſis , ſur ces rives fleu-
ries
Folâtrer nos agneaux & nos brebis cheries ;
Qu'un doux amuſement borne ici nos deſirs ,
Et charmons nos ennuis par d'innocens plai-
ſirs.

TYRSIS.

Quel ennui , cher Berger , peut occuper ton
ame ?
As - tu le cœur atteint d'une amoureuſe
flamme ?
Et n'auroit-on pour toi qu'un rigoureux mé-
pris ?
Sans doute , c'eſt de-là que naiſſent tes en-
nuis.
Pour moi , je vis heureux ; la Bergere que
j'aime
M'affura l'autre jour qu'elle m'aimoit de
même ,
Et j'en eus pour garant la treſſe de cheveux

Dont sa main couronna ma houlette & mes
vœux ?

CORIDON.

Ton bonheur , cher Berger , est égale à ma
peine ;

Ta Bergere est sensible , & la mienne inhu-
maine.

Et pour bien t'exprimer l'excès de sa rigueur
Il faudroit de mes feux te peindre ici l'ar-
deur.

Mais laissons un discours dont ma peine
s'irrite ;

Perdons un souvenir que mon repos évite ,
Et tache de trouver dans quelques nouveaux
jeux

Un prompt soulagement à mon cœur mal-
heureux.

TYRSIS.

Celui de tous les jeux qui me plaît d'avan-
tage ,

C'en est un que Daphnis m'apprit sur ce ri-
vage ;

Il jettoit un caillou qui par un sort nou-
veau ,

Voloit sans s'enfoncer , courroit , marchoit
sur l'eau ;

Et sans suivre le cours de l'onde fugitive,
Alloit se reposer au bord de l'autre rive,

CORIDON.

Te croirai-je , Tyrsis ? Par quel art enchan-
teur

Otoit-il à la pierre ainsi sa pesanteur ?
Je soupçonne en ce jeu quelque vertu ma-
gique.

TYRSIS.

Non rien n'est plus aisé , Berger , que la
pratique.

Regarde ce caillou que je jette à présent ;
Tu vois comme sur l'onde il vole en bon-
dissant ;

Que ce jeu me peint bien mon aimable
Bergere !

Il me la représente en sa course légère ;
Qu'elle est charmante alors , & qu'elle offre
d'appas !

A peine on voit les fleurs se plier sur ses pas.

CORIDON.

Hélas ! il ne pourra représenter la mienne ;
Elle differe trop , cher Tyrsis , de la tienne ;
Ou si ton jeu nouveau la rappelle à mon
cœur

C'est en me retraçant son extrême rigueur ;
 Mais enfin , éprouvons , du moins pour me
 distraire.

Ah ! Berger , qu'ai-je fait ? je ne vois plus
 ma pierre ;

Les flots en ce moment viennent de l'en-
 gloutir ,

Et de leur sein rapide elle n'a pu sortir.

C'est ainsi que Philis insensible à ma flamme
 Absorbe ma tendresse & captive mon ame.

TYRSIS.

De celle que je tiens , vois la rapidité . . .
 Peux-tu compter ses bonds ? quelle viva-
 cité !

Elle peint à mes yeux mon adorable Hor-
 tense

Qui sçait combien mon cœur souffre de son
 absence ;

Elle accourt à mes vœux , & pour me sou-
 lager ,

De l'amour le plus tendre assure son Berger :

CORIDON.

Vois comme ce caillou sur le fleuve s'é-
 lance ;

Mais je le vois périr ! Ah ! frivole espérance !

Au milieu de son cours il meurt ; hélas !
pourquoi

L'onde est-elle pour lui ce qu'est Philis pour moi ?

Pendant quelques moments cet objet trop aimable

Me flatte , me soutient , me paroît favorable ;

Mais hélas ! sa faveur bientôt s'évanouit ;

Et je la vois perdue au moment qui la suit.

L'inconstance de l'un & de l'autre est égale ;

Et se trouve à tous deux également fatale.

TYRSIS.

Regarde celui-ci former ce long détour . . .

Il retrace à mes yeux l'objet de mon amour.

Il nous fuit , il est vrai ; mais sa fuite est tardive ;

Il semble qu'il voudroit regagner notre rive.

De même Hortense un jour devant moi s'enfuyoit ,

Sure que son Berger à l'instant la voyoit ;

Et brulant du desir de se voir attrapée ;
 Prenoit un long détour pour être mieux
 coupée.

Bientôt je la joignis , & dans ce doux mo-
 ment,
 Un baiser fut le prix de mon empressement.

C O R I D O N .

Ce nouveau jeu , Berger , te doit être
 agréable ;

Ton cœur y trouve en tout quelque rapport
 aimable ,

Et le mien , par un sort qu'il n'a point
 mérité ,

Y trouve tout contraire à sa félicité !

Pour sçavoir le sujet de ma douleur pro-
 fonde ,

Regarde ce caillou se promener sur l'onde.

Avec un vol rapide il s'éloigne de nous ;

Au lieu de l'arrêter , l'eau gemit sous ses
 coups ;

Il est enfin tranquille assis sur le rivage.

Ah ! de Philis en lui je reconnois l'image ;

Avec le dernier soin elle évite les lieux

Qui peuvent présenter Coridon à ses yeux.

Le voit-elle ? sa fuite est encor plus rapide

Que celle du caillou sur cette plaine hu-
mide ;

Et ne jouit enfin de sa tranquillité ;

Que lorsqu'elle me voit sûrement évité ;

TYRSIS.

A la nouvelle ardeur dont brule mon cœur
tendre ,

Je sens que ma Bergere en ces lieux va se
rendre ;

Mais à l'attendre ici serai - je encor long-
tems ?

Consultons mon oracle , & comptons les
momens.

Dans sa course rapide autant que cette
pierre

De l'onde frappera la surface légère ,

Autant de longs momens , sans que je sois
heureux ,

Me fera consumer mon destin rigoureux.

Je confie à ton sort le bonheur de mon ame ;
Souviens t'en , cher caillou , vole & fers
bien ma flamme.

Il s'est précipité dès la première fois.

Ah ! ma Bergere vient ... c'est-elle je la
vois ;

Adieu , Berger , je vole ou mon amour
m'appelle.

CORIDON.

A te favoriser que le sien soit fidèle.

Moi , je vais m'occuper dans le sein de
l'ennui

A perdre mon amour & mourir avec lui.

AVERTISSEMENT.

DES occupations indispensables ont empêché cette troisième partie de paroître plutôt ; ce retardement a fait croire à plusieurs personnes que l'Auteur de ces Observations ne continueroit point à en donner la suite ; mais on promet qu'à l'avenir on en verra une nouvelle feuille tous les quinze jours ou toutes les trois semaines au plus tard.

*3*SERVATIONS
R LA LITTERATURE
M O D E R N E.

A R T I C L E X V.

R E F L E X I O N S S U R L ' O P E R A .

Par M. Rémond de S. Mard.

JE reviens encore à M. de St. Mard, & j'y reviens toujours avec joye. On ne peut plus le quitter, quand une fois on a commencé à le lire, & l'on parle volontiers de ce qu'on a lû avec plaisir. Quelle satisfaction pour ceux qui rendent compte au public des livres nouveaux, s'ils n'avoient à l'entretenir que d'ouvrages semblables ! ils ne s'exposeroient point à la haine des Auteurs, parce qu'ils n'auroient que du bien à dire de leurs Ecrits. Car telle est l'injustice

K

de ces Messieurs , de regarder comme leur ennemi , qui conque n'est point leur admirateur. Eh , quoi ! parce que *la Princesse de Navarre* m'a paru platte , *Edouard III.* insipide , *Aristomene* extravagant ; parce que j'ai préféré aux *Essais* de M. l'Abbé Trublet les *caracteres* de la Bruyere , aux Idiles de M. Roy , les Eglogues de M. de Fontenelle , aux Abbrégés du P. Buffier , la Chronologie de M. Hainaut ; parce que je trouve plus d'agrément , dans les feuilles de l'Abbé des Fontaines , que dans les Journaux de Trévoux , plus de décence dans la Bible de Saci , que dans l'Histoire de Berruyer , plus de génie dans la Henriade , que dans le Poëme de Malthe ; ce jugement , qui n'est que l'écho de celui du public , sera regardé comme une déclaration de guerre , & l'on me traitera en ennemi ? & que seroit-ce donc , si je disois que M. Marmontel réserve pour ses Tragédies cette chaleur lyrique qu'on ne trouve point dans ses Odes ? Si dans un parallèle odieux j'apprenois au public que le *méchant* de M. G. n'est que le *médisant* réchauffé de M. Destouches ? que seroit-

Jur la Littérature Moderne. 219
ce ; si j'avois mis le feu aux temples de
M. de V. & que j'eusse renversé la sta-
tue équestre qu'il s'étoit érigée sur le
Parnasse ?

O toi, dont le bras redoutable
A mis ce monument à bas ,
Aux traits de sa haine implacable ,
Fr. . . . tu n'échapperas pas.
Pour moi , dont la main plustimide
N'osa sur lui porter ses coups ,
Je ne crains rien de son courroux ;
Mon innocence est mon égide.

Mais que dis-je, hélas ! n'est-on pas
toujours coupable aux yeux des Au-
teurs , pour peu qu'on paroisse ne point
estimer assez quelques-uns de leurs Ou-
vrages ? En vain vous auriez encensé
tous les autres , s'il en est un seul à qui
vous ne rendiez point le même homma-
ge, ils ne vous tiennent compte de rien :
le peu de cas que vous paroissez faire de
cet enfant disgracié leur donne pour lui
un renouvellement de tendresse ; & per-
suadés que les autres ont de quoi se sou-
tenir par eux - mêmes , c'est pour ce
fruit malheureux de leur travail , qu'ils
réservent toute leur sensibilité.

K ij

Parmi les diverses productions de M. Rémond de St. Mard, il n'y en a aucune dont les défauts puissent allarmer sa tendresse paternelle ; elles sont toutes les enfans bien nés d'un heureux génie , auxquels leur pere a donné en naissant, ce degré de perfection qui les met à l'abri de la plus rigoureuse critique. On ne remarque point entr'eux cette inégalité monstrueuse , qui , dans un même volume , nous fait voir quelquefois des chefs-d'œuvres de l'Art à côté d'un Ouvrage de rebut ; *la Métromanie* , à côté de *la Lbuifiade*.

M. de St. Mard est par-tout le même ; toujours poli , toujours enjoué dans son style ; toujours neuf , toujours brillant dans ses pensées ; toujours délié , toujours subtile dans ses réflexions : partout instructif, partout agréable, le Philosophe chez lui éclaire l'homme du monde , & l'homme du monde cache le Philosophe.

Ses *Réflexions sur l'Opéra* portent le caractère de toutes ses œuvres. Il traite cette matiere en homme qui connoît parfaitement les défauts & les beautés de ce spectacle : il parle de la Musique

comme Lully, de la Poësie comme Qui-
nault , de la Danse comme Dupré ; &
il répand sur tout ce qu'il dit, autant d'a-
grément , d'aménité, de finesse , que ces
grands Maîtres en ont mis dans les Ou-
vrages de leur Art.

M. de St. Mard commence ses Ré-
flexions, à peu près comme nous voyons
tous les jours commencer nos Opera. Un
coup d'archet vif & animé nous prépare
à ce coup d'œil ravissant que nous of-
frent au même instant les décorations
& les Actrices ; c'est-là sans doute ce
que l'Auteur a voulu exprimer par ce
début : » Déclamez contre l'Opéra ,
» étalez votre St. Evremont, dites-nous
» avec cette belle imagination qui nous
» persuade tout ce que vous voulez, que
» l'Opéra est un spectacle monstrueux ;
» vous ne nous en dégouterez point, on
» ira toujours à l'Opéra. L'Opéra est
» comme une jolie femme à qui l'on con-
» noît je ne sçais combien de travers , &
» que malgré celà l'on ne sçauroit quitter.

La vivacité de ce début , voilà le coup
d'archet ; cette jolie femme qui a tant
de travers , ce sont les Actrices. Je l'ai
dit ailleurs , & je ne me lasse point de le

répéter, M. de Saint-Mard donne à tout ce qu'il dit, la forme de la chose qu'il traite : on croit être à l'Opéra , quand on l'entend parler de ce spectacle. Il n'en dissimule point les défauts , il les connoît tous , & il convient de bonne foi, qu'il y a beaucoup de mal à en dire : cela néanmoins ne l'empêche point d'en prendre la défense. Ce qui choque d'abord un homme de bon sens sur ce théâtre , c'est d'y voir des gens qui délibèrent , qui donnent des ordres , qui pleurent , qui se plaignent , qui se querellent , qui agonisent & qui meurent en chantant : c'est-là un des grands reproches qu'on a fait de tout tems à l'Opéra. M. de Saint-Mard entreprend ici de le refuter. Il reconnoît à la vérité , que cette plainte paroît d'abord assez bien fondée ; que rien en effet ne semble plus extravagant , que le dessein de nous toucher par des chants si déplacés , & si contraires à la vraisemblance ; » mais , ajoute-t-il , quelque fou & » quelque ridicule que paroisse un pareil » dessein , ceux qui l'ont imaginé n'é- » toient point fots, & en qualité de gens » qui nous avoient bien étudiés , ils

» pouvoient se flater de l'exécuter. On
» nous croit fort attachés à la vraisem-
» blance, & nous le sommes en effet au
» point que nous crions comme des dé-
» sesperés quand on y manque, sur tout
» quand nous comptons qu'on n'y man-
» quera pas ; mais qu'on nous avertisse
» qu'on y manquera, qu'on prenne le
» plus petit prétexte du monde pour y
» manquer, qu'il arrive un Dieu, un
» Enchanteur, une Fée : qu'on nous
» tourne la tête avec un peu de merveil-
» leux, nous dispensons de cette vrai-
» semblance qui nous est si chère ; du
» moins est-il sûr que nous souffrons peu
» de ne la pas trouver, pourvû qu'on
» nous dédommage de son absence ;
» car si nous renonçons quelquefois à
» ce que nous aimons, c'est toujours
» pour avoir quelque chose que nous
» aimons davantage.

Quelles sont donc les choses qui nous dédommagent de cette vraisemblance que nous aimons tant, & que nous ne trouvons point à l'Opéra ? C'est l'agrément du chant, les charmes de la Musique ; voilà ce qui nous entraîne à un spectacle, dont les défauts mê-

mes, pour ainsi dire, sont la principale cause du plaisir qu'il nous procure.

M. de Saint-Mard prétend que les Italiens, à qui nous sommes redevables de l'Opéra, ne sont pas les premiers qui aient associé la Poésie avec la Musique, & uni la danse à ces deux Arts. Les Grecs, qu'il regarde comme les Inventeurs de ce spectacle, avoient comme nous des Tragédies nottées, soutenues d'instrumens, ornées de décorations, accompagnées de chœurs, de danses & de machines; nous y avons seulement ajouté le merveilleux qu'ils n'employoient que dans le Poëme Epique, & de tout cela nous avons composé notre Opéra, qui peut être regardé comme un spectacle nouveau renouvelé des Grecs.

Nous ne contredirons point le sentiment de l'Auteur sur l'antiquité de cette origine; il est certain qu'il y a de l'analogie entre nôtre Opéra & l'ancienne Tragédie; mais au travers des ténèbres qui obscurcissent cet ancien théâtre, on ne peut guères former là-dessus que de foibles conjectures. Aussi l'Auteur s'arrête-t-il sagement sur cet article, & passe

au parallèle de la Tragédie proprement dite , avec la Tragédie Opéra. Il trouve , à certains égards , plus de vraisemblance dans celle-ci que dans l'autre , & en général plus de difficulté à y réussir. Il est vrai que ces vuides , ces intervalles qui se trouvent entre chaque acte d'une Tragédie , sont tout-à-fait déraisonnables ; l'Opéra marche sans interruption , & par-là son action en devient plus vive , plus sensible & surtout plus vraisemblable.

Je pense aussi avec M. Rémond de Saint Mard , qu'il est plus aisé de faire une bonne Tragédie , qu'un bon Opéra ; les raisons qu'il en apporte me paroissent solides : le Poète Lyrique est renfermé dans un très-court espace pour l'exposition de son sujet ; il est obligé de remplir l'intervalle de ses actes par des divertissemens bien amenés qui fassent une partie de l'action ; il est réduit à un fort petit nombre de mots , qu'il faut sans cesse tourner & retourner , sans qu'il soit possible d'en employer d'autres ; il est clair que la Tragédie n'a point toutes ces difficultés à vaincre.

Une autre preuve que M. de Saint-

Mard auroit encore pû ajouter , c'est l'extrême difette où nous avons toujours été de bons Poëtes Lyriques, comparée avec la multitude de ceux qui ont fait de bonnes Tragédies. Pour un Quinault, nous avons eu deux Corneilles, un Racine, un Crébillon, un Voltaire ; pour un la Mothe, un Danchet, un Cahufac, nous pourrions compter dix Linants, dix Marmontels, dix la Place.

Après nous avoir appris combien il est difficile de faire un bon Opera, M. de Saint-Mard nous indique les moyens par où ce spectacle peut arriver plus sûrement à plaire. Le grand point, selon lui, pour y parvenir, c'est de bien choisir ses sujets. Il ne veut pas qu'on y employe souvent le noir & le terrible ; les Médées & les Arcabonnes ne doivent y paroître que très rarement ; le doux ; le tendre, le gracieux, voilà ce qui doit en faire tout le fond ; le terrible ne doit y être admis que pour contraster le gracieux, le relever par-là & l'embellir. Tels sont les Opéra d'Armide, de Thésée, de Roland & d'Atys. A l'égard des autres Opéra de Quinault, l'Auteur les traite avec assez peu de respect : „ ils

» sont tous beaux , dit-il , à les prendre
» par détail ; mais j'ai quelquefois eu le
» malheur de m'y ennuyer. Phaéton
» n'est que brillant ; Théone & Lybie
» y disent des choses charmantes ,
» mais ce ne sont pas elles qu'on voit
» toujours. Alceste est triste , Persée
» plat , Proserpine ennuyeux , Isis ridi-
» cule. Quelle figure fait là Jupiter , &
» lui qui avoit tant d'autorité , ne de-
» voit-il pas en prendre un peu sur sa
» femme , & laisser moins souffrir cette
» malheureuse Isis qu'il aimoit tant ?

L'Auteur cherche bien-vitè à réparer
toutes les petites médifances qu'il fait
ici contre Quinault , par les louanges
qu'il lui donne quelques pages plus bas.
» Jamais homme , dit-il , n'a scû si bien
» peindre les mouvemens des passions ;
» jamais aucun de ces traits délicats , qui
» les caractérisent , ne lui est échappé ;
» jamais il ne s'est mépris , jamais il n'a
» mis un sentiment à la place d'un au-
» tre ; & je ne dois pas oublier la belle
» & la plus rare des obligations que
» nous lui ayions , c'est que le senti-
» ment , quand il l'a fait parler , n'a ja-
» mais parlé un langage qui fût si vrai ,

» qui fut si bien à lui ; & c'est encore
 » une fois ce qui lui fait le plus d'hon-
 » neur , parce que le langage du senti-
 » ment est peut - être plus difficile à at-
 » trapper que le sentiment même.

Ne voilà-t-il pas Quinault bien con-
 solé de tous les reproches qu'on lui a
 faits ? Je doute pourtant , s'il étoit en-
 core parmi nous , qu'il voulut se con-
 tenter de cette réparation. Un Ecrivain
 dont on a traité les Ouvrages de plats ,
 de ridicules, d'ennuyeux, est un homme
 qu'il n'est plus possible de radoucir par
 aucune louange. Les Auteurs ne sont
 sensibles qu'au mal que l'on dit d'eux ,
 le bien ne les touche nullement : c'est
 qu'ils regardent l'un comme une injus-
 tice , & l'autre comme un devoir. Tel
 qui ne m'a pas seulement remercié de
 tous les éloges que je lui ai donnés dans
 un article de ces feuilles , auroit crié
 comme un désespéré contre la plus le-
 gere critique , si son Livre en avoit été
 susceptible. J'attens , pour réveiller sa
 sensibilité , qu'il fasse un mauvais ou-
 vrage. Mais je reviens à M. Remond
 de Saint-Mard.

Après avoir loué Quinault comme

On vient de le voir, il prend la liberté de donner quelques avis, & de faire quelques reproches à ceux qui l'ont suivi. Il ne les trouve ni assez simples, ni assez naturels; ils courent après l'esprit, & négligent le sentiment. » Les tours fins, » dit-il, (& cela devrait être écrit sur » toutes les portes des Poètes Lyri- » ques) les tours fins sont le poison de » la Musique. Veut-on la mettre dans » tout son beau, travailler sérieusement » à sa gloire, lui préparer des triom- » phes? Qu'on lui fasse rendre des cho- » ses sensibles & tendres; qu'on lui don- » ne des mouvemens à exprimer, qu'on » fournisse des monologues tels qu'en a » mis Quinault dans ses Opéra. Que si » on ne sçauroit être aussi admirable, » s'il n'est pas permis aux mortels d'être » aussi élégans & en même-tems aussi na- » turels que Quinault, qu'on soit simple, » qu'on soit plat, si l'on ne sçauroit être » mieux; la Musique y aura encore meil- » leure grace que sur ce fin & sur ce » tourné, qui après avoir infecté la plû- » part de nos Ouvrages, est venu pour » achever de nous désespérer, gâter nô- » tre Opéra.

Il seroit bien à souhaiter que ce même conseil fut non seulement écrit sur les portes, mais gravé profondément dans l'esprit de quelques-uns de nos Faiseurs de Tragédies, à qui je dirois volontiers : voulez-vous mettre Melpomene dans tout son beau, travailler sérieusement à sa gloire & à la vôtre, vous préparer à tous deux des triomphes ? Donnez-nous des Pièces dont les sujets soient tirés de l'Histoire, & non pas de votre imagination ; retranchez-en tous ces incidens bizarres, ces situations forcées, ces catastrophes inattendues ; ôtez encore, ôtez toutes ces maximes rimées, ces sentimens épigrammatiques, ces traits sententieux qui éblouissent la multitude, & qui font pitié aux gens de goût. Donnez-nous de ces Scenes tendres, sensibles, intéressantes, telles qu'en a mis Racine dans ses Tragédies. Que si vous ne sçauriez être aussi admirables, s'il n'est pas permis à des hommes comme vous d'être aussi élégans & en même-tems aussi naturels que Racine, soyez simples, soyez unis, soyez plats, si vous ne pouvez être mieux ; le bon goût y trouvera moins à reprendre.

dre , que dans ces Tragédies bourlouflées , hérissées de pointes , parsemées d'Epigrammes , dépourvues de sens commun.

Amateurs des pointes brillantes ,
Des jeux d'esprit & des éclairs ,
Toutes ces beautés pétillantes ,
N'immortalisent point vos Vers.

Voilà ce qu'on devroit dire , sur tout à ces jeunes Poètes , dont la Muse est encore susceptible de bonnes impressions ; pourvû cependant qu'ils n'aient point été gâtés par les applaudissemens du public. Car c'est là l'écueil ordinaire des jeunes talens. Ils comptent trop sur leurs premiers succès , & ils ne voyent pas qu'on les applaudit moins pour les ouvrages qu'ils ont faits , que pour ceux qu'on croit qu'ils sont capables de faire , & que leur muse n'eût pas reçu un accueil si favorable , si elle eût été plus vieille de dix ans.

Mais je m'apperçois que je quitte toujours M. de Saint-Mard , malgré le plaisir que j'ai d'être avec lui. Il n'a encore parlé que de cette partie de l'O-

péra qui regarde le Poëte. Combien d'autres Pièces sont nécessaires à la construction & à la beauté de ce spectacle ?

» Il faut , dit l'Auteur , se figurer l'Opéra comme une espèce de concert

» composé de plusieurs parties , qui ,

» pour donner tout le plaisir qu'on en peut esperer , doivent s'accorder dans la dernière perfection. Et à dire vrai , ces parties s'accordent communément assez mal. A le bien prendre , l'Opéra est comme ces états malheureux , où chaque particulier se moque de l'intérêt général ; car le fait est vrai ; Poëte , Musicien , Maître de Ballet , chacun dans ce pays - là veut briller seul , & vous jugez bien qu'à toutes ces petites vanités particulières qui se croisent éternellement , il n'y a pas beaucoup à gagner pour l'ensemble & pour la totalité de l'Opéra.

Il est clair que la Musique est après la Poësie , la partie la plus essentielle du Théâtre Lyrique. M. de Saint-Mard traite cette matière avec beaucoup de netteté & de précision ; il fait à la Musique d'aujourd'hui un reproche des plus sérieux ; il prétend que l'harmonie qui

n'est destinée qu'à soutenir la mélodie ,
qui n'est faite que pour l'accompagner , & pour l'accompagner avec modestie , n'a pour but présentement que de l'étouffer , & de l'anéantir entièrement. Il est étonné que le goût Italien , qui est cependant le goût de toute l'Europe , ait pû s'introduire en France après les Campras & les Lullys. Dans une note qu'il a ajoutée à ses réflexions , l'Auteur dit assez librement ce qu'il pense de la Musique Italienne , & il la traite presque aussi mal que celui qui a dit :

Je suis en vérité , bien étonné qu'en France ,
Au mépris des Lullys , des Campras , des
Mourets ,

On donne follement dans un goût si mauvais.

Car , préjugés à part , croit-on qu'on intéresse

Par des sons combinés dans l'exacte justesse ,

Mais qui , malgré cela , manquant d'expression ,

Ne réveillent dans l'ame aucune passion ;

Ne lui font point sentir ce trouble qui l'enchanté ,

Ce goût délicieux d'une yvresse innocente ,

Et qui du Connoisseur admirés seulement ;
 Ont la regle pour eux , jamais le sentiment ;
 Non , d'un bruit éclatant je ne suis point la
 duppe ,
 Il m'en dort aussi-tôt, à moins-qu'il ne m'oc-
 cupe ,
 Et ne peut m'occuper,quelque éclatant qu'il
 soit ,
 Qu'en m'ôtant le pouvoir d'être insensible
 & froid.

Admirateur du Lully , on n'est pas surpris que M. Rémond de Saint-Mard ne soit point partisan de la Musique Italienne , & qu'il se déclare ouvertement contre celle que nous admirons aujourd'hui. Il a été élevé dans le goût de l'ancienne, & l'on n'aime guères, à un certain âge, que ce qu'on a aimé dans sa jeunesse: c'est ce qui soutient encore le parti de Lully. Celui de M. Rameau augmente & se fortifie chaque jour de plus en plus ; pour moi qui ne veux point prendre part à cette guerre , & qui admire également ces deux grands hommes, je dis avec un de nos Poètes :

sur la Littérature Moderne. 235

Du Tendre Atys , de l'aimable Thésée

J'adore la simplicité ;

Oui , par leur mélodie aussi tendre qu'aisée

Le sentiment est imité ;

Jusques au fond de mon ame attendrie

Son doux pouvoir se fait sentir ;

Mon cœur est le premier toujours à l'ap-
plaudir :

La nature est partout si bien peinte & saisie ,

Qu'il en soupire de plaisir ,

Et se méprend à la copie.

Mais de ces Opéras quelques soient les at-
traits ;

Leurs graces douces & touchantes

Ne ferment point mes yeux sur les beautés
frappantes ,

Sur les coups pleins d'audace & les sublimes
traits

Dont brillent *Hypolite* & les *Indes galantes*.

Quelle harmonie , ô ciel ! quels accompa-
gnemens !

Quels tourbillons , quels éclairs surpre-
nans !

Des nouveautés si transcendantes

Font murmurer l'ignorant spectateur ,

Et tiennent en suspens les oreilles savantes

Qu'étonne tant de force & tant de profon-
deur,

Pour moi , j'admire & benis le génie
Dont les hardis travaux & la mâle -vigueur
Enrichissent Paris des trésors d'Italie.

L'Auteur des réflexions passe fort legerement sur ce qui regarde les décorations & les machines ; il n'y a pas en effet beaucoup de choses à en dire , & il faut convenir que c'est - là l'endroit foible de l'Opéra. On doit convenir cependant que depuis que cette partie est entre les mains du sieur Arnoul, Machiniste du Roi, elle n'est plus reconnoissable ; nous avons vû de lui, depuis deux ans, des ouvrages d'une invention & d'une exécution admirable ; on en espere encore beaucoup d'autres de son habileté , & l'on se flatte qu'en peu de tems, cette partie de l'Opéra sera portée au même point de perfection que toutes les autres. On ne dira donc plus :

Le grand plaisir de voir
Sur des monstres formés d'ozier & de dé-
trempe ,
Des Dieux plus mal montés qu'un Sablonier
d'Etampe ,

Pendus dans des cartons comme dans des
étuis
Qui descendent du ciel comme un sceau
dans un puits.

Mais on dira :

D'un art ingénieux les prestiges charmans
Imitent le ressort , le jeu des élémens.

M. de Saint - Mard s'étend un peu plus sur la danse , que sur les décorations & les machines. Il se plaint qu'on lui donne trop d'extension , ce qui , selon lui , arrête l'action au lieu de la soutenir ; la fait languir au lieu de l'animer.

De-là l'Auteur passe aux Acteurs & aux Actrices qui jouoient de son tems ; il regrette la Journet , & regarde comme une misère pour nous , de n'avoir plus Thevenard. Mais avec Mlle Fel , Mlle Chevalier & M. Gelyot , l'Opéra peut-il avoir quelque chose à regretter ?

En parlant des Actrices , M. Rémond de Saint-Mard veut qu'elles ayent non pas de l'esprit ; il dit qu'à l'Opéra

on n'en a pas besoin ; mais un peu d'agrément dans la figure , avec *cette portion de sensibilité qui fait parler les regards , & qui donne du mouvement aux inflexions du corps*. Ce n'est point trop exiger , & c'est ici le seul endroit de ses réflexions où l'Auteur se contente si aisément.

Après avoir examiné l'Opéra dans toutes ses parties , il ne restoit plus à M. de St. Mard qu'à le considérer du côté de la morale.

On a toujours regardé ce Spectacle comme une école dangereuse , & capable de corrompre les bonnes mœurs. Les Prédicateurs dans les Chaires , nous en ont fait de tout tems les peintures les plus odieuses ; & Boileau lui-même dans ses Satyres , nous le représente comme l'écueil funeste de la vertu.

L'épouse que tu prens , sans tache en sa conduite ,

Aux vertus , m'a-t-on dit , dans Port-Royal instruite

Aux loix de son devoir régle tous ses desirs ;

Mais qui peut t'assurer , qu'invincible aux plaisirs ,

Chez toi dans une vie ouverte à la licence ,
Elle conservera sa première innocence ?
Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opéra ;
De quel air penses-tu que ta sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe har-
monieuse ,
Les danses , les héros à voix Luxurieuse ?
Entendra les discours sur l'amour seul rou-
lans ,
Les doucereux Renauds , les insensés Ro-
lands ?
Sçaura d'eux qu'à l'amour , comme au seul
Dieu suprême ,
On doit immoler tout , jusqu'à la vertu
même ?
Qu'on ne sçauroit trop tôt se laisser en-
flammer ?
Qu'on n'a reçu du ciel un cœur que pour
aimer ?
Et tous les lieux communs de morale lu-
brique ,
Que Lully réchauffa des sons de sa Musi-
que.

Mocquons-nous de Despreaux , dit l'Au-
teur , & laissons le dire. Il est vrai que
ce Poëte pense bien différemment de

M. de St. Mard, qui regarde l'Opéra comme un spectacle qui *purge les mœurs*, & qui les purge aussi-bien que les genres de Poësie qu'on regarde comme les plus *moraux*. Roland & Renaud n'apprennent ils pas à nos jeunes guerriers à rougir de leur foiblesse, & à préférer leur devoir à leur passion? Quel exemple plus beau de l'Amour Conjugal, que celui d'Alceste? Et quoi de plus capable de guérir de l'ambition, que le sort de Phaéton? D'ailleurs, la Musique nous rend *humains*, *compatissans*, *charitables*; & de tout cela l'Auteur conclut, qu'il n'y a point tant de mal, qu'on le dit, d'aller à l'Opéra. Il convient cependant que les préceptes qu'on y donne sont *un peu gail-lards*, & que tout considéré, il vaudroit encore mieux ne point y aller, mais il ajoute, que nous sommes des hommes, & qu'on doit nous regarder comme des malades à la foiblesse desquels il faut se prêter.

Un Casuiste auroit sans doute prononcé d'une manière plus rigoureuse, mais c'est ici un homme du monde qui parle, & pour un homme du monde, je

Je le trouve encore fort raisonnable. On est même étonné, qu'après nous avoir représenté l'Opéra comme une école de vertu, il ne nous conseille pas d'y assister, & d'y assister souvent. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'on ira toujours à ce Spectacle, & que si quelqu'un entreprenoit de nous en détourner, on ne manqueroit pas de lui dire ce que dit M. de Saint-Mard au commencement de ces réflexions : déclamez contre l'Opéra tant qu'il vous plaira ; dites-nous avec le plus d'éloquence que vous pourrez, que l'Opéra est un Spectacle dangereux, vous ne nous en dégoûterez pas, nous irons toujours à l'Opéra ; toujours

Nous nous rendrons à ce palais magique ,
Où les beaux vers , la danse , la musique ,
L'art de tromper les yeux par les couleurs ,
L'art plus heureux de séduire les cœurs ,
De cent plaisirs , font un plaisir unique.

ARTICLE XVI.

LE FAUX SÇAVANT,

Comédie de M. Duvaure.

Cette Pièce représentée au mois d'Août sous le titre de *l'Amant Précepteur*, continuée au mois de Septembre sous celui du *faux Sçavant*, est, dit-on, le fruit de plusieurs années de travail ; je n'en sens suis point surpris ; un ouvrage tel que celui-là, demande en effet une lecture prodigieuse, & par conséquent beaucoup de tems. Il faut avoir feuilleté tous nos Poètes Comiques, tant Anciens que Modernes, lesquels ont tous contribué à la perfection de cette Comédie. Il n'y en a pas un qui n'y ait mis du sien. L'un a fourni l'intrigue, l'autre le dénouement ; celui-ci les situations, celui-là l'intérêt ; enfin, si chacun revendiquoit ce qui lui appartient dans la nouvelle Pièce, il ne resteroit plus à l'Auteur qu'un blanc signé. *Le faux Sçavant*, malgré cela, a des défauts ; M. Duvaure en convient

dans sa Préface ; mais ces imperfections ne l'ont point engagé à supprimer son nom : *L'incognito* n'est pas de son goût ; il s'éleve même avec assez de force contre *certaines gens qui ont la faiblesse de le garder en travaillant dans le genre dramatique*. Pour moi, j'avois toujours crû avec bien d'autres , que *L'incognito* , surtout à l'égard des Pièces de Théâtre, étoit

Le parti le plus sage ;
Le plus utile , enfin le plus réjouissant.
Heureux qui se dérobe au critique perçant !
Vous pouvez dans le port laisser gronder
l'orage ,
L'ouvrage risque seul , & s'expose au nau-
frage ;
S'il déplaît , on n'a point le sensible regret
De voir son nom en bute au barbare sifflet ;
Si par un sort heureux la Pièce est applaudie ;
Le public à l'Auteur donne la comédie.
Quel charme de goûter les piquantes dou-
ceurs ,
De s'entendre louer par ses propres Cen-
seurs ;
Et le voile levé par ce jeu salutaire ,
De lire dans le cœur d'un ami peu sincère
L ij



La plus aigre censure , & l'encens le plus
doux ,

Sans perdre de leur force , arrivent jusqu'à
vous.

Evitant le poison qu'offre la flatterie ,
Vous triomphez encor de la clabauderie ,
Et riant en secret du public curieux ,
Vous êtes invisible & présent à ses yeux.

La modestie , la prudence , l'attrait
d'un plaisir pur & délicat conseillent
donc souvent *l'incognito*. Il est même de
nécessité absolue pour certains Auteurs;
c'est leur unique retranchement contre
le ridicule & le mépris personnel.

Si une Pièce de théâtre n'étoit expo-
sée qu'à la critique de ces » mauvais
» Plaifans , dont parle l'Auteur , de ces
» faux Petits-Maitres aussi étourdis que
» paresseux & ignorans ». Si elle ne de-
voit tomber qu'entre les mains de ces
» personnages grossiers, pesans, sans cul-
» ture....qui ne sçavent se venger de leur
» stupidité & de leur peu de goût, qu'en
» se répandant en lieux communs, en bas
» proverbes contre les Poètes , « il est
clair que ce ne seroit pas la peine de gar-

der *l'incognito* ; le mépris des fots est sans conséquence. Mais Paris a des juges éclairés , & l'Abbé des Fontaines , des successeurs : Ne faisons donc pas un crime aux Auteurs timides de se cacher sous le masque.

Dans le cours de sa Préface , M. Duvaure fait une question assez plaisante : il demande pourquoi nous désapprouvons l'état de Comédien , & si la faculté de penser est incompatible avec la vivacité Françoisise ? L'estime pour les Comédiens , voilà la Pierre de touche qu'emploie l'Auteur du *faux Sçavant* , pour juger si un être a la faculté de penser. Cette façon de s'y connoître a quelque chose d'original , & l'Auteur certainement n'en doit le secret à personne. Cependant , en se réglant sur ce principe , ne seroit-il pas aisé de prouver qu'on pense à Paris , plus que partout ailleurs ?

A présent le Théâtre

Est en un point si haut que chacun l'idolâtre ;

Et ce qu'un autre tems voyoit avec mépris ,
Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits ,

L'entretien de Paris, le souhait des Pro-
 vinces,
 Le divertissement le plus doux de nos
 Princes,
 Les délices du peuple & le plaisir des Grands;
 Il tient le premier rang parmi leurs passe-
 tems :
 Et ceux dont nous voyons la sagesse pro-
 fonde,
 Par leurs illustres soins conserver tout le
 monde,
 Trouvent dans les douceurs d'un Spectacle
 si beau
 De quoi se délasser d'un si pésant fardeau.

Pour relever encore d'avantage la
 gloire du Théâtre; M. Duvaure nous
 apprend qu'à Athènes on voyoit *une in-
 finité de Gens de Qualité, Ambassa-
 deurs, Généraux, Magistrats & Co-
 médiens*. Il ne veut pas dire, sans doute,
 que tout ce monde-là ait été Comé-
 diens par état; qu'ils aient joué publi-
 quement pour amuser & divertir le peu-
 ple; qu'un Sénateur, après avoir décidé
 gravement dans l'Aréopage du sort &
 de la vie de ses concitoyens, soit venu

les faire rire sur un Théâtre sous la figure & le personnage de Crispin & de Mascarille : l'Auteur, assurément, ne voudroit pas nous le persuader. Il veut dire seulement que ces gens de condition, pour leur plaisir & leur amusement particulier, s'exerçoient quelquefois à représenter des Comédies ; que quelques-uns même en composoient parmi eux, & qu'on les jouoit en public. Mais qu'est-il nécessaire de remonter jusqu'au tems des Grecs ? Il ne faut pas aller à Athènes pour voir de pareilles choses. Dans combien de maisons particulières à Paris & par toute la France, n'en fait-on pas autant ? La déclamation fait aujourd'hui une partie de l'éducation qu'on donne à la jeunesse : les Ecoliers, dans leurs Colléges, les jeunes Demoiselles, dans les Couvents, ne jouent-ils pas aussi toutes les années de petites Pièces que les Régens & les Maitresses de Pensionnaires ont composées ? Tout cela cependant ne prouveroit pas beaucoup pour nos Comédiens ; nos Acteurs & nos Actrices ne pourroient en rien conclure en faveur de leur profession, si l'on ne sçavoit d'ailleurs :

Qu'une Actrice , qui joint la sagesse aux
talens ,

Mérite parmi nous les égards les plus grands ;
Qu'elle est par sa vertu d'autant plus élevée,
Que par l'occasion elle est plus éprouvée.

Oui , malgré les discours des esprits pré-
venus ,

J'estime le Théâtre , & j'en blâme l'abus ;
Son art est en lui-même un art très esti-
mable ;

C'est le défaut des mœurs qui le rend mé-
prisable ;

Le vice fait lui seul , quoiqu'il soit protégé ,
La honte d'un état , & non le préjugé.

Mais je m'apperçois que ma Préface
est déjà plus longue que celle de l'Au-
teur ; je viens à sa Pièce dont voici le
canevas.

Polimatte , par un faux étalage de
science , a tellement surpris l'admiration
de *Doriman* , que celui-ci croit ne pou-
voir mieux témoigner à sa fille sa ten-
dresse paternelle, qu'en lui donnant pour
époux un homme d'un si grand mérite.

Lucile , peu satisfaite d'un choix éga-
lement contraire à ses intérêts & son in-

inclination , emploie son Maître de Langue Italienne , pour informer sa Tante *Araminte* , & son Amant *Lisidor* du dessein de son pere.

Araminte embrasse avec chaleur les intérêts de sa nièce , & pour rompre le mariage projeté , voici l'artifice qu'elle imagine. Elle fait jouer le rôle de Vicomtesse à *Lisette* sa suivante. Les charmes de *Lisette* lui persuadent que cette Soubrette déguisée en femme de condition subjuguera aisément l'orgueilleux *Polimatte* , & qu'elle lui fera quitter *Lucile* avec un mépris outrageant.

Le faux Sçavant , peu assidu apparemment aux Spectacles où cette ruse n'est pas nouvelle , donne sottement dans le panneau : il a dans l'appartement même de *Doriman* , un tête-à-tête avec la fausse Vicomtesse , & dans son transport amoureux , il parle avec le plus grand mépris de *Lucile* & de son pere.

Doriman , placé dans un cabinet voisin par les soins de sa sœur ne perd pas un mot de la conversation , il devient furieux & ne peut plus y tenir ; il sort pour annoncer au faux Sçavant qu'il ne veut plus avoir aucun commerce avec lui , &

qu'il ne doit plus prétendre au mariage de sa fille.

Polimatte s'en croit bien dédommagé par la possession de sa nouvelle conquête, mais *Fortuné*, son valet & son Rival, lui enleve aussi la fausse Vicomtesse, & le faux Sçavant reconnoît qu'on l'a joué.

Le mariage de Lifidor avec Lucile est conclu dans la dernière Scene, au grand contentement du pere, de la tante, des deux Amans & des Spectateurs. C'est par là que finit la Pièce.

Il est fâcheux que M. Duvaure parmi une foule d'intrigues où il avoit à choisir, se soit déterminé à prendre celle-ci, qui pourroit également s'approprier aux Comédies du faux brave, du faux riche, du faux noble, du faux dévot, du faux ami, &c. Elle n'a en effet aucun rapport direct avec le personnage caractéristique de la Pièce. Cependant nos Grands-Mâîtres, dans les Comédies où ils nous offrent des caractères, plutôt que des événemens, ont soin que l'intrigue & le dénouement soient tirés du fond du sujet. Si le mariage d'*Alceste* avec *Célimène* n'a point lieu, c'est la

misanthropie de l'Amant qui y porte le dernier obstacle. *Valere* ne perd toutes ses espérances sur le cœur d'*Angélique* qu'à cause de sa passion indomptable pour le jeu. Au lieu que c'est uniquement l'indiscrétion & l'inconstance de *Polimatte*, qui lui enlèvent la main de *Lucile*; sa fausse science n'y entre pour rien. Il est vrai que pour démasquer un faux Sçavant, il eût fallu en venir à des discussions scientifiques qui eussent refroidi sans doute l'imagination de l'Auteur, sans amuser le Parterre; nous devons donc lui sçavoir gré de nous avoir épargné l'ennui de ces dissertations, & par reconnoissance nous lui passerons ce défaut de sa Pièce.

Outre le faux Sçavant, la fausse Vicomtesse, on trouve encore dans cette Comédie un faux Valet qui trahit son Maître, un faux Précepteur qui n'en porte que l'habit. Le desir de voir *Lucile* & de lui parler, engage *Lisidor* à paroître sous ce masque. C'est la seule partie de l'intrigue qui ait quelque connexion immédiate avec le sujet, mais sans contribuer en rien au dénouement. Elle donne seulement lieu à un examen où le

faux Sçavant paroît si prodigieusement borné, qu'il n'a pas seulement l'air d'un écolier. Il sçait à peine le nom des sciences dont il croit posséder toute la plénitude. S'il parle de Sphere, de Géométrie, de Médailles, &c. C'est avec ignorance qui n'a pas de quoi jeter de la poussière aux yeux des plus simples. Est-ce donc là un faux Sçavant ? Appellerait-on faux dévôt un homme qui n'auroit ni les apparences, ni le langage de la dévotion ? Il n'étoit pas nécessaire de changer le premier titre de cette Pièce, pour lui en donner un autre qui lui convient encore moins.

Mais ce qu'il y a de fort singulier, c'est que Polimatte, tout ignorant qu'il est, ne laisse pas de se faire admirer de Doriman ; il fait plus, il s'admire lui-même, ce qui marque une bêtise qui s'accorde peu avec les complimens ingénieux qu'on lui fait faire de tems en tems.

Cependant cet homme si infatué de son mérite, par une contradiction encore plus ridicule, est en même-tems fort persuadé de son insuffisance. En conséquence de ce sentiment intime qu'il a de son incapacité, il voudroit n'exa-

miner qu'en particulier les talens du Précepteur que Doriman veut donner à son fils, dans la crainte de faire éclater sa profonde ignorance. Mais il peut se rassurer ; Doriman satisfait de lui entendre prononcer les noms respectables de Ciceron & de Virgile, extasié de l'entendre parler de Grec & de Latin, le croit toujours « un génie inimitable » en tout ; on rit dans ses Tragédies, ses « Comédies font pleurer, & on trouve » le sens commun dans ses Opéra.

M. Duvaure n'a-t-il pas à se reprocher d'avoir outré la bon-hommie du pere de Lucile ? On peut grossir les traits du personnage caractéristique d'une Pièce, & même ceux d'un personnage subalterne, lorsqu'ils sont nécessaires pour compléter le caractère principal ; mais je ne vois pas pourquoi l'Auteur a rendu Doriman si ignorant & si stupide.

Lucile & Lisidor sont des personnages communs à toutes les Pièces de Théâtre. Lisidor est un Amant actif & passionné, prêt à tout entreprendre pour obtenir l'objet de son amour : on trouve dans Lucile une Amante tendre &

désespérée qui n'écoute que sa passion ;
Pour Araminte , elle n'a aucun caractere marqué.

Le Maître de Langue Italienne est le personnage réjouissant de la Comédie. Son langage François , estropié par une prononciation Italienne , a fait plaisir sur le Théâtre ; mais à la lecture on n'y trouve pas le même agrément. Cet idiome contrefait devient d'un burlesque fatiguant par son trop de continuité.

Timantoni joue d'abord le Rôle d'un honnête homme ; il se refuse aux vœux de son écolière qui veut l'engager à faire une certaine démarche en faveur de ses amours. Mais la probité de l'Italien n'est pas à l'épreuve d'une montre d'or. La générosité de Lucile lui fait oublier sa morale , il se charge de tout , & tout lui réussit parfaitement.

Les Monologues me paroissent trop multipliés dans les deux premiers Actes de cette Pièce ; ces sortes de Scenes ont des beautés qui leur sont propres , mais il faut qu'elles soient amenées naturellement , soit par les circonstances qui exigent qu'un person-

nage se livre seul à ses réflexions , soit par la nécessité où se trouvent les autres Acteurs d'être éloignés du lieu de la Scene. On ne peut pas désapprouver le monologue de Lucile , par où la Pièce commence ; il est naturel que cette Amante désespérée cherche la solitude , pour ne s'occuper que de sa triste situation. Doriman n'a pas les mêmes raisons de s'entretenir seul avec lui-même ; il ne médite aucun projet , qui demande le secret ; la docilité apparente de sa fille , doit même lui donner assez de satisfaction , pour qu'il ne la congédie pas aussi brusquement qu'il le fait. Mais Araminte & Lucile ne devoient pas se trouver ensemble sur la Scene ; un Monologue fait cesser l'embarras.

La vivacité de l'intérêt fait le succès d'une Pièce : par cette raison seule , un Auteur feroit très prudemment d'éviter avec soin tout Monologue qui n'intéresseroit pas vivement. Qu'un personnage vienne mettre le Spectateur au fait d'une ruse qu'il médite secrètement, qu'il se plaigne d'un nouvel incident qui rompt toutes ses mesures ; dans ces

circonstances l'action ne languit point ; l'intérêt prend une nouvelle force , & le monologue ne refroidit pas les Spectateurs : mais se présenter dans le lieu de la Scene pour se tenir à soi-même des propos fort indifférens , pour débiter quelques réflexions triviales , pour instruire dans un récit de ce qui devrait être mis en action , c'est ne point connoître l'Art du Théâtre.

Voici un autre défaut de cette Comédie. Lifette & Fortuné quittent la Scene l'un & l'autre au second Acte , pour se rendre dans l'appartement de Lucile : voilà le Théâtre en grand danger de se trouver sans Acteurs ; heureusement Timantoni vient avertir Doriman de l'arrivée de Lifidor , & il se trouve à point nommé pour occuper la Scene au défaut des Acteurs précédens. C'est pur hazard sans doute , hazard bien heureux , mais qui n'empêche pas le Spectateur éclairé de remarquer que l'action manque de continuité.

Malgré tous ces défauts , on peut dire cependant en général que cette Pièce est écrite avec soin ; on trouve

Sur la Littérature Moderne. 257
de l'art dans le Dialogue, & il y a quelques traits d'imagination fort heureux. La Scene où se fait la première entrevue du faux Sçavant & de la Vicomtesse, ne manque pas de faillies vives & amusantes; celle du Tableau, quoique déplacée, est remplie avec finesse, & d'une manière fort ingénieuse. L'invention n'en est pas nouvelle, mais c'est un reproche qu'on peut faire à presque toutes les parties qui composent cet Ouvrage. L'accusation est grave, il faut la vérifier. Non pas que je veuille citer ici tous les Poètes qui ont mis du leur à cette Comédie, & comparer leurs Pièces avec celle de M. Duvaure; cela, comme on voit, ne finiroit pas; je me bornerai donc à indiquer quelques endroits que l'Auteur a un peu trop librement imités.

Dans *le Méchant*, par exemple, *Florise*, d'un cabinet voisin, entend tout ce que *Cléon* dit contre elle d'injurieux; & cette conversation rompt leur mariage projeté. C'est bien là la Scene de *Lisette* & de *Polimatte*, où *Doriman* & *Lucile* sont si mal traités.

L'attachement ridicule de *Doriman*

pour le faux Sçavant de M. Duvaure ; n'est autre chose que la passion aveugle d'Orgon pour le *Tartuffe* de Molière.

Dans *le Sicilien*, *Adraste* se fait Peintre pour avoir la facilité d'entretenir plus librement *Isidore* sa Maitresse : Dans *le faux Sçavant*, *Lisidor* se déguise en Précepteur pour être à portée de parler plus souvent à *Lucile* son Amante. Là je trouve un jeune homme amoureux , qui , à l'occasion d'un portrait , déclare l'ardeur de son amour à celle qui en est l'objet ; ici , je vois un Amant passionné , qui , sous prétexte d'examiner un tableau , exprime la vivacité de sa flamme à celle qui l'a fait naître. *Adraste* prend avec *Isidore* des mesures pour tromper un jaloux ; *Lisidor* & *Lucile* s'entendent ensemble pour supplanter un Rival.

Mais où je retrouve principalement la Pièce de M. Duvaure , c'est dans *la Comtesse d'Orgueil* de Thomas Corneille , & dans *l'Attendez-moi sous l'Orme* de Renard. Dans l'une , on voit une Soubrette déguisée en Comtesse , dans l'autre , une Paysane qu'on suppose être

une veuve de Bretagne , qui toutes deux font quitter prise à un époux odieux dont on veut délivrer une jeune Amante.

Mais si tous ces petits larcins Littéraires ne font pas la gloire d'un Auteur , ils contribuent du moins à l'embellissement de sa Pièce. M. Duvaure nous a rejoui. Eh ! qu'importe de quelle façon il s'y est pris. Il a cherché à nous amuser , il a réussi. Nous devons savoir gré à ceux qui préfèrent notre plaisir à leur propre gloire , & qui aiment mieux nous faire rire avec les Ouvrages des autres , que de nous ennuyer avec les leurs.

A R T I C L E X V I I .

OBSERVATIONS SUR LES GRECS.

Par M. l'Abbé Mably.

Depuis quatre ans, quatre Historiens, tous quatre Abbés, nous ont donné quatre Ouvrages, qu'on peut placer dans quatre différentes classes. L'un instruit sans ennuyer; c'est l'*Histoi-*

re de Jovien, par M. l'Abbé de Lableterie. L'autre ennuie sans instruire ; c'est *la Vie de Catilina*, par M. l'Abbé de la T. Le troisième n'instruit guères, mais il amuse beaucoup ; c'est le *Parlement d'Angleterre* de M. l'Abbé Reinal. Le quatrième instruit assez, mais il n'amuse guères ; ce sont ces *Observations sur les Grecs*, par M. l'Abbé Mably. Ce n'est pas que ce dernier Ouvrage soit mal écrit ; je trouve au contraire que le style en est naturel, la narration aisée, les réflexions judicieuses, & tous les portraits ressemblans. On sent que l'Auteur a bien étudié les peuples dont il parle, qu'il en connoît les mœurs, qu'il en a saisi parfaitement le caractère ; mais il rend tout cela avec un froid qui glace l'imagination du Lecteur. Ceux qui ne lisent pas l'Histoire uniquement pour y apprendre des faits, mais qui y cherchent encore de l'agrément, & qui veulent qu'on ne les mène à la vérité, que par des chemins émaillés de fleurs : ceux dont les passions tranquilles demandent à être remuées, & dont l'imagination flegmatique a besoin d'être échauffée par la chaleur d'un

Ecrivain : ceux qui ne voyent les objets que lorsqu'on les leur représente sous des traits animés , & qu'on les leur rend sensibles par des couleurs vives & brillantes : ceux-là , sans doute , ne trouveront pas beaucoup de plaisir à lire les Observations de M. l'Abbé Mably. Tout y est simple , tout y est uni : jamais l'Auteur ne fait éclater une étincelle de ce feu divin qui embrase l'ame ; jamais son pinceau ne produit ce coloris lumineux qui fait l'agrément de la peinture ; jamais il n'élève la voix d'un ton ; jamais il ne fait un pas plus vite que l'autre : il conduit son Lecteur , comme dans une litiere , par tous les pays de la Grèce qu'il lui fait parcourir ; faut-il être étonné s'il l'endort quelquefois ? Eh ! comment ne pas dormir sur un Ouvrage aussi froid ? Je ne connois qu'un moyen de s'en empêcher ; & c'est celui dont je me sers. J'ai dans ma poche l'*Histoire du Stathouderat* , quand je me sens assoupi , j'en lis une page , cela me réveille , c'est mon café.

Mais si le Livre de M. l'Abbé Mably manque de cette chaleur, de cette force,

de cette vivacité qui échauffe, qui remue, qui réveille l'imagination; on y trouve en récompense beaucoup d'ordre, de précision, de méthode; on y apperçoit un discernement fin, un jugement réfléchi, une politique éclairée, & une grande connoissance des hommes, jointe à une étude profonde de l'antiquité.

Ces observations sont une suite de réflexions sur les mœurs, le gouvernement & la politique de la Grèce; on y recherche les causes de sa prospérité & de sa décadence, de son élévation & de sa ruine.

Il est bien probable que c'est le Livre de M. de Montesquieu sur *la grandeur & la décadence des Romains*, qui a fait naître à l'Auteur l'idée d'un pareil Ouvrage sur les Grecs: l'exécution, il est vrai, en est bien différente; mais on voit qu'ils ont eu l'un & l'autre le même dessein & le même but.

M. l'Abbé Mably examine d'abord l'origine des peuples sur lesquels il écrit. Il nous apprend que les premiers Grecs, semblables aux Sauvages de l'Amérique, n'étoient liés entr'eux par aucunes Loix; qu'ils erroient de Contrées en

Contrées , & qu'ils ne vivoient que de rapines.

Les Athéniens furent les premiers qui renoncèrent à ce genre de vie ; ils établirent des demeures fixes , & toute la Grece suivit leur exemple.

Ce pays fut ensuite gouverné par plusieurs Rois ; mais quelques villes ayant secoué le joug , les autres voulurent aussi être libres. Dès lors l'amour de l'indépendance , la haine de la Royauté devint le caractère distinctif des Grecs , & le principe de leur attachement mutuel.

Le Conseil Amphictyonique contribua beaucoup à maintenir cette union. Ce Conseil étoit comme l'Assemblée des Etats Généraux , où l'on traitoit des affaires de toute la Grece.

Mais ce qui affermit davantage la forme de son Gouvernement , ce sont les Loix que Lycurgue & Solon y établirent , l'un à Spartes & l'autre à Athenes.

Tout le monde sçait les effets merveilleux que produisirent à Lacédémone les Loix de Lycurgue ; en bannissant de Sparte le desir des richesses , ce sage

Légitateur en éloigna presque tous les vices ; avec l'amour de la pauvreté, toutes les vertus vinrent s'y établir ; cette ville célèbre inspira à toute la Grèce un respect & une admiration dont sa sagesse, sa justice & sa modération la rendoient digne.

M. l'Abbé Mably ne témoigne pas pour Solon, autant d'estime que pour Lycurgue ; il n'a pas pour Athenes, la même vénération que pour Lacédémone. Il est vrai que les Atheniens furent longtems inférieurs aux Spartiates ; mais ils prirent le dessus ; ils se laisserent enfin de n'avoir que la seconde place dans la Grèce, & Athenes usurpa la prééminence dont sa rivale étoit en possession. C'est aux grands hommes qu'elle a produits, & aux victoires éclatantes qu'elle a remportées sur les Perses, que cette ville fameuse a dû cette supériorité. La défaite de l'armée de Darius à Marathon, le triomphe de Miltiade furent le commencement de sa gloire ; la déroute de Xerxès à Salamine, les succès glorieux de Themistocle y mirent le comble. Voici de quelle maniere
l'Auteur

L'Auteur des *Observations* nous trace ici le caractère de ce Héros.

» Thémistocle étoit né avec une passion extrême pour la gloire ; impatient de se signaler, la bataille que Miltiade avoit gagnée à Marathon , l'empêchoit, dit-on, de dormir. Il réunit en lui toutes les qualités qui font le grand homme , & personne, c'est l'éloge que lui donne Thucydide , n'a mieux mérité l'admiration de la postérité. Une espèce d'instinct sur lui faisoit toujours prendre le meilleur parti ; son courage n'étoit jamais étonné, parce que sa prudence qui avoit remédié à tous les obstacles , en les prévoyant , le rendoit supérieur à tous les événements. «

C'est bien là le vrai caractère de Thémistocle ; on le reconnoît, c'est lui-même : mais le Peintre n'a employé pour faire ce tableau , que des couleurs mortes , il n'a formé que des traits inanimés. Il a peint ce Général comme on peint ces personnes , qui , par modestie n'ont pas voulu qu'on fit leur portrait de leur vivant , & qu'on ne tire qu'après leur mort. On exprime à la vérité tous

leurs traits ; mais ces traits sont sans couleur , sans mouvement , sans chaleur & sans ame. Je voudrois que M. l'Abbé Mably eût un peu plus de ce que M. l'Abbé Reinal a de trop ; son pinceau en seroit plus léger , ses traits plus animés , ses couleurs plus lumineuses & tous ses portraits plus vivans. J'aurai occasion d'en rapporter encore quelques autres dans le cours de cet extrait.

Outre les avantages remportés sur les Perses à Marathon & à Salamine , les Grecs les défirent encore à Platée & à Micalé. Ce furent les Athéniens qui eurent le plus de part à ces succès , & leur gloire excita la jalousie des Spartiates. Lacédémone ne put pardonner à sa Rivale l'honneur d'avoir délivré la Grèce ; & les triomphes d'Athenes furent la principale cause de cette animosité qui subsista toujours depuis entre ces deux Républiques.

Les Colonies Grecques souffrirent beaucoup de cette mésintelligence ; mais éblouies par l'éclat & la puissance d'Athenes , elles s'accorderent presque toutes à déférer à cette ville les hon-

sur la Littérature Moderne. 267
neurs de la Capitale. Cette préférence ,
qui flattoit l'ambition des Atheniens ,
piqua vivement les Spartiates.

Voici comme M. l'Abbé Mably ca-
ractérise ces deux peuples.

» Lycurgue avoit fait de Sparte plû-
» tôt un Camp qu'une Ville ; on s'y
» formoit continuellement à tous les
» exercices de la guerre, le reste y étoit
» méprisé. Tout citoyen étoit soldat ,
» & n'y pas sçavoir mourir pour la Pa-
» trie eût été une infamie. Hercule ,
» dit Plutarque, parcouroit le monde,
» & avec sa massue , il y exterminoit les
» Tyrans & les Brigands ; & Sparte
» avec sa pauvreté exerçoit un pareil
» empire sur la Grece : sa justice , sa
» modération & son courage y étoient
» si bien connus , que sans avoir besoin
» d'armer ses citoyens , elle calmoit sou-
» vent par le ministère d'un seul En-
» voyé , les séditions domestiques des
» Grecs , contraignoit les Tyrans à
» abandonner l'autorité qu'ils avoient
» usurpée , & terminoit les querelles
» entre deux villes.

L'Auteur anime un peu plus ses cou-
leurs dans le portrait qu'il nous a tracé

des Atheniens , surtout vers la fin.

» Ce peuple , dit - il , se distinguoit
 » par son courage , ses richesses , son
 » industrie , & sur tout par une élé-
 » gance de mœurs , & un agrément par-
 » ticulier que les Grecs ne pouvoient
 » s'empêcher de goûter , quoi qu'ils fus-
 » sent assez sensés pour préférer des qua-
 » lités plus essentielles. Naturellement
 » vain , vif , impétueux & voyage , il
 » se croyoit destiné , on ignore sur quel
 » fondement , à gouverner le monde
 » entier ; chaque citoyen s'engageoit
 » par ferment , à regarder comme des
 » Domaines de la République , tous
 » les pays où il croît des vignes , des
 » oliviers & du froment. Athenes n'avoit
 » jamais joui de quelque tranquillité au-
 » dedans , sans montrer de l'inquiétude
 » au - dehors. Ardente à s'agiter , le
 » repos la fatiguoit , & son ambi-
 » tion auroit dérangé plutôt le systê-
 » me politique des Grecs , si son Gou-
 » vernement lui eût permis de suivre
 » une entreprise avec quelque constance.
 » Les Athéniens eurent tour à tour tou-
 » tes les vertus & tous les vices , & mê-
 » me dans ce degré éminent où ils de-

» vroient mutuellement s'exclure. Ce
» peuple auquel on reproche les injus-
» tices les plus criantes , est quelquefois
» juste comme Aristide. Après s'être
» élevé jusqu'aux vûes sublimes de Thé-
» mistocle , il est la duppe des intrigues
» de Périclès qui le subjugue. Il est bra-
» ve avec Cimon , timide avec Nicias ,
» insolent avec Cléon, & téméraire avec
» Alcibiade.

Deux peuples , dont le génie & les intérêts étoient si différens , ne pouvoient guères manquer d'en venir à une rupture ouverte. Athenes prétendoit dominer sur les Spartiates ; Sparte vouloit abbaïsser l'orgueil des Athéniens ; les esprits s'aigrirent , on prit les armes de part & d'autre , & ces deux Républiques s'affoiblirent mutuellement, sans qu'aucune d'elles pût se glorifier d'aucun avantage réel. Il eût fallu à Athenes un homme comme Thémistocle pour dompter les Lacédémoniens. Mais hélas !

Proscrit , persécuté , sans ami , sans azile ;
Errant dans l'univers , fuyant de ville en
ville ,

Thémistocle en horreur à ceux qu'il a sauvés ,

Contre ses tristes jours voit les Grecs soulevés ;

Tantôt des flots émus vil ouet sur les mers
Et tantôt fugitif dans l'horreur des deserts ,
Cachant partout le nom que lui fit Salamine ,

Ce nom , jadis sa gloire , à présent sa ruine.

Ce fut Cimon qui lui succéda dans l'administration de la République ; ce Général n'étoit point d'avis qu'on fit la guerre aux Spartiates : Périclès qui remplaça Cimon , y eût d'abord la même répugnance , mais il fallut enfin céder à la nécessité.

M. l'Abbé Mably fait le caractère de ces deux Généraux ; il s'en faut bien que ceux qui les ont suivis , Cléon & Nicias , ayent eu autant de mérite que ces Grands Hommes.

Le portrait d'Alcibiade , qui se mit aussi sur les rangs , est peut-être le morceau le mieux travaillé de ces Observations.

« Ce n'étoit pas un ambitieux , mais

» un homme vain qui vouloit faire du
» bruit, & occuper les Athéniens. Sa
» valeur, son éloquence, tout dans lui
» étoit embelli par des graces. Aban-
» donné aux voluptés de la table &
» de l'amour, jaloux des agrémens &
» d'une certaine élégance de mœurs
» qui en annonce presque toujours la
» ruine, il sembloit ne se mêler des
» affaires de la République, que pour
» se délasser des plaisirs. Il avoit l'esprit
» d'un grand homme : mais son ame,
» dont les ressorts amollis étoient de-
» venus incapables d'une application
» constante, ne pouvoit s'élever au
» grand que par boutade. J'ai bien de
» la peine à croire qu'un homme assez
» souple pour être à Sparte, aussi dur
» & aussi sévère qu'un Spartiate ; dans
» l'Ionie aussi recherché dans ses plai-
» sirs qu'un Ionien ; qui donnoit en Thra-
» ce des exemples de rusticité, & qui
» dans l'Asie faisoit envier son luxe élé-
» gant par les Satrapes du Roi de Per-
» se, fut propre à faire un grand hom-
» me. Tout est perdu, quand un hom-
» me, du caractère d'Alcibiade, par-
» vient à la tête des affaires : les graces

» accréditent les vices ; la décadence
 » des mœurs entraîne celle des loix : les
 » talens agréables font seuls honorés &
 » protégés, & le Gouvernement sans
 » principes ne se conduit que par fail-
 » lies.

Je fais réparation d'honneur à M.
 l'Abbé Mably ; & je rétracterois ici
 volontiers tout ce que j'ai dit ailleurs ,
 uniquement en faveur de ce portrait
 d'Alcibiade qui me paroît admirable.
 Il est vrai qu'on n'en trouve pas deux
 pareils dans tout son Livre , mais il
 vaut lui seul un Livre entier.

Sans être aussi grand que Thémisto-
 cle , Alcibiade eût néanmoins assez de
 mérite pour se faire exiler. Il n'étoit
 pas sûr à Athenes d'avoir trop de su-
 périorité sur ses concitoyens , & cela
 étoit même regardé comme un crime
 chez tous les Grecs.

Par un caprice extrême

La Grece également craint le mérite &
 l'aime.

Tout homme sans vertus est moins qu'hom-
 me à ses yeux ,

Et quiconque en a trop lui devient odieux.

Sa fiere liberté qu'allarme une victoire,
Chasse, en les admirant, les auteurs de sa
gloire;
Et redoutant toujours ceux qu'elle a fait
trop grands,
Ne leur pardonne point d'être grands trop
long-tems.

Les premières guerres d'Athènes & de Lacédémone n'avoient fait que fortifier l'animosité de ces deux villes, & après une trêve de quelques années on reprit les armes, & l'on se poursuivit plus vivement qu'auparavant.

Le moment fatal pour Athènes étoit arrivé; Lyfander général des Lacédémoniens la réduisit aux abois, la contraignit à demander la paix, à démolir ses fortifications & à changer la forme de son Gouvernement.

Une troisième République va paroître sur les rangs, c'est celle de Thebes. Deux hommes, Pélopidas & Epaminondas, en firent toute la gloire, & leur mort la replongea dans sa première stupidité.

Lacédémone fiere de ses victoires & de sa puissance vouloit exercer une

espece de tyrannie sur toutes les autres villes ; Epiminondas reprima son orgueil ; & la journée de Leuctres la réduisit au même état d'humiliation où se trouvoient les Athéniens.

Thebes devint à son tour la puissance dominante de la Grèce ; mais en perdant ses Généraux , elle perdit en mêmes tems tout son pouvoir.

Athenes & Lacédémone n'étoient plus reconnoissables. Ne pouvant se signaler au-dehors, les Athéniens ne cherchent plus qu'à s'amuser au-dedans, à la noblesse des sentimens, à l'amour de la gloire, au desir de s'élever , succéda parmi eux un goût dominant pour les jeux , les fêtes & les spectacles.

Lyfander devenu maître de Sparte , y avoit introduit le luxe & l'amour des richesses. La pauvreté de Lycurgue y devint odieuse ; elle fut bannie d'une République dont elle avoit fait toute la gloire ; & la gloire de Sparte disparut avec elle.

Athenes abaissée par sa rivale, Lacédémone humiliée par les Thébains, Thébes retombée dans sa première foiblesse par la perte de ses Généraux , ne furent plus guères en état de se nuire

mutuellement. Les Puissances voisines étoient occupées à démêler leurs différens particuliers. Les Perses se souvenoient encore de Marathon, de Salamine, de Platée & de Micalé, & la Grèce enfin paroissoit devoir être tranquille, lorsque tout-à-coup il s'éleva contre elle un ennemi formidable qui jetta les premiers fondemens de sa ruine.

Ce fut Philippe Roi de Macédoine : élevé parmi les Thébains, il avoit appris la guerre sous Epaminondas; il connoissoit les Grecs & la maniere de les vaincre.

L'Auteur de ces Observations parle en homme d'état de la politique de ce Prince ; c'est peut-être ici le morceau le plus profond & le plus réfléchi de tout son Livre.

Si après le gain de la bataille de Chéronnée, Philippe ne poursuivit pas les Grecs plus vivement, c'est qu'il ne crut pas que le tems de détruire leur puissance fut arrivé ; il voulut les affoiblir auparavant, en les engageant dans une guerre contre les Perses, mais la mort ne lui permit pas d'exécuter ses desseins.

Démosthène & Phocion furent les

deux hommes qui se signalerent le plus à Athènes durant ses démêlées avec Philippe. L'un étoit la voix & l'autre l'ame de la République. Démosthene excitoit le courage du peuple par ses harangues, & Phocion par sa prudence réprimoit son emportement.

M. l'Abbé Mably finit le troisième Livre de ses Observations par un parallèle magnifique de Philippe & d'Alexandre. Le fils n'étoit selon lui qu'un homme étonnant ; le pere étoit un homme admirable.

Dans le quatrième Livre, qui est le dernier de cet Ouvrage, on ne fait presque plus aucune mention des Athéniens, les Thébains sont ignorés, Sparte a encore quelque part aux événemens ; mais une petite République, oubliée jusqu'alors, vient occuper la Scene avec éclat.

Les Achéens, commandés d'abord par Aratus, ensuite par Philopémen, entreprirent de rendre à la Grèce sa première splendeur. S'ils n'y réussirent pas, ils parvinrent du moins à remplir la place qu'Athènes & Lacédémone avoient autrefois occupée parmi les Grecs.

Après la mort d'Alexandre les Athéniens ne sçurent pas profiter des divisions de ses Successeurs , pour se relever de l'état humiliant où ce Prince & Philippe son pere les avoient réduits.

La corruption des mœurs introduite à Lacédémone entraînoit toujours cette République vers sa ruine ; il est vrai que la gloire des Achéens excita d'abord son émulation ; mais ayant ensuite conçu de la jalousie de leurs succès , elle prit les armes pour en arrêter le cours. Ses défaites furent pour les Achéens de nouveaux sujets de triomphes.

Mais ces peuples eurent bientôt à combattre des ennemis plus formidables que les Spartiates. Les Romains qui avoient déjà conquis toute l'Italie & une partie des États voisins songeoient à se rendre maîtres de la Grèce. Les Achéens étoient les seuls qui pussent y apporter quelque obstacle ; ils résistèrent en effet pendant quelque tems aux forces de cette République ; mais il leur fallut enfin subir le joug des Vainqueurs & l'Achaïe devint avec le reste de la Grèce , une des Provinces de l'Empire Romain.

Voilà en abrégé les faits principaux rapportés dans le Livre de M. l'Abbé Mably ; c'est en raisonnant sur tous ces événemens , & en développant le germe caché qui les a fait éclore , que L'Auteur découvre les causes secrètes de la grandeur & de la décadence des peuples de la Grèce. L'histoire considérée sous ce point de vûe est une école parfaite de Philosophie & de politique ; elle nous apprend à connoître les hommes , & surtout , ce qui vaut encore mieux que de les connoître , à ne point tomber comme eux dans des fautes qui ont fait autrefois la ruine & le renversement des Etats.

ARTICLE XVIII.

VOYAGE DE LA BAYE DE HUDSON.

Par M. Henry Ellis.

TRADUIT DE LANGLOIS

Par M. Sellius.

Les Romans sont aujourd'hui en France le goût dominant de la nation ; l'usage n'en a jamais été si fréquent,

& nous n'aimons presque plus la vérité, que lorsque c'est la main de la fiction qui nous la présente. C'est par ménagement, sans doute, pour un goût aussi frivole, que l'on ne nous donne plus que des ouvrages de cette espèce. Un débordement affreux de Contes, de Mémoires, d'Avantures Romanesques inonde nôtre Littérature, & absorbe toute l'attention des Auteurs, des Lecteurs, des Imprimeurs & des Libraires. Si quelquefois il paroît encore parmi nous des Ecrits d'un autre genre, ce ne sont guères que des secondes ou des troisiemes Editions d'un Livre déjà ancien, ou tout au plus quelques traductions nouvelles des Ouvrages de nos voisins; encore faut-il que ce soit des étrangers qui se donnent la peine de nous les rendre en notre Langue. C'est ce que nous voyons aujourd'hui à l'égard de ce *Voyage de Hudson* composé en Anglois, & traduit en françois par un Allemand. Le titre de ce Livre n'annonce pas d'abord toute son utilité, mais on connoitra aisément par le peu que j'en dirai, de quel avantage il peut être pour la Navigation, la Géographie & le Commerce. Il procure à l'une de nouvelles facilités, il enrichit l'autre par d'heureuses décou-

vertes & donne au troisieme une étendue beaucoup plus considérable. Nous autres, nous faisons aussi des relations de voyages, mais à notre façon & toujours dans notre goût: des *Voyages de St. Cloud*, des *Voyages d'Anieres*, voilà jusqu'où nous poussons nos découvertes, voilà les relations qui nous amusent.

Me conviendrait-il de parler aussi du *Voyage au séjour des Ombres*? Et dans quel rang pourrais-je le placer? Je sçais qu'il n'est pas aussi utile que celui de M. Ellis, mais je le crois moins frivole que les deux autres. Il ne découvre point de nouveaux pays, mais il fait connoître les nouveaux ouvrages: il n'apprend point à se garantir des écueils de la Navigation, mais à éviter les défauts des mauvais Auteurs: enfin, je crois bien que le commerce ne peut en tirer aucun avantage, mais ne pourroit-il pas être de quelque utilité pour la Littérature?

Le but principal de M. Ellis dans sa Relation, est de prouver, que pour aller aux grandes Indes, il y a un passage beaucoup plus court & plus aisé que ceux que nous connoissons déjà, & qu'on est presque parvenu à le découvrir. Il prétend que cette découverte

sera suivie de celle d'une très - grande étendue de pays que nous ignorons , & qu'elle nous fera connoître en même tems de nouveaux peuples , dont aucune Relation ne nous avoit encore parlé.

Ce n'est point sur de simples Mémoires , ni sur le récit des Voyageurs , que M. Ellis a écrit son Livre ; il a tout vû par lui-même , il a été dans tous les endroits dont il parle ; & ce n'est qu'après les observations les plus exactes , l'examen le plus scrupuleux des lieux où il a passé , la recherche la plus étudiée de tout ce que d'autres avant lui avoient découvert en cette matiere , qu'il établit son sentiment sur ce qui fait l'objet principal de son Ouvrage.

Pour mettre le Lecteur plus au fait ; l'Auteur réprend les choses de plus haut , & fait un abrégé exact de toutes les expéditions faites antérieurement pour la découverte de ce passage. C'est ce qui forme la premiere Partie de son Ouvrage.

Jean Cabot Vénitien fut le premier qui tenta cette entreprise , sous l'autorité de *Henri VII.* Roi d'Angleterre ; *Frobisher* , *Davis* & *Weymonts* , tous trois Capitaines & habiles Marins , voyagerent aussi dans le même dessein ; *Hudson*

ne vint qu'après eux , mais c'est celui de tous qui a poussé le plus loin ses découvertes. Son voyage cependant n'en a pas été plus heureux : des traitres de son équipage le descendirent lui , son fils & quelques autres dans une Chaloupe à l'endroit le plus périlleux de la Baye à qui il avoit donnée son nom ; & l'on n'a jamais sçû depuis ce qu'ils étoient devenus.

Les Capitaines *Button* , *Baffine* , *Bristol* & beaucoup d'autres ont fait , après *Hudson* , de nouvelles tentatives ; aucun d'eux n'a réuffi à trouver ce passage si désiré ; mais ils conviennent tous dans leurs Relations , qu'avec le tems on parviendra à le découvrir.

La dernière expédition , faite en 1746 forme la seconde Partie du *Voyage de la Baye d'Hudson* ; les Capitaines *Moore* & *Smith* furent mis à la tête de cette entreprise , & c'est avec eux que *M. Ellis* a parcouru tous les pays dont il nous parle dans sa Relation. Je vais rapporter en peu de mots ce que j'y trouve de plus curieux.

Une chose remarquable qui s'offrit d'abord à nos Voyageurs , furent les glaces qu'on rencontre en tout tems proche le *Détroit de Hudson*. Elles ont dix-

huit cens pieds d'épaisseur, & s'élevent en especes de montagnes d'une grosseur étonnante au milieu de la Mer. Ces Montagnes forment comme autant de petites Isles flotantes, mais extrêmement dangereuses pour les Vaisseaux qui vont souvent s'y briser. Elles ne laissent pas cependant d'avoir aussi quelquefois leur utilité; les équipages remplissent leurs Tonneaux vuides d'eau douce qui s'amasse communément dans les endroits creux de cette glace.

Assez près de là on découvre les *Isles des Sauvages* dont les habitans se nomment *Esquimaux*. On distingue les *Esquimaux Indiens* & les *Esquimaux Septentrionaux*; les uns sont au-dessus du *Détroit de Hudson*, les autres dans la *Baye* de ce nom; mais la conformité qu'on remarque dans leur langage, leurs personnes & leurs coutumes, fait croire qu'originaires ils n'ont formé qu'une même nation.

Parmi plusieurs usages fort singuliers de ces peuples, M. Ellis observe principalement, qu'ils léchent tout ce qu'ils achettent des étrangers, avant que de le mettre dans leurs canots: qu'ils se servent de fiente d'oyes séchée en place de cotton pour les mèches de leurs lam-

pes : qu'ils profituent volontiers leurs femmes aux Européens, persuadés qu'il en naîtra des enfans supérieurs à ceux de leur nation.

Ce que l'Auteur nous dit, touchant le froid excessif qui regne sur les Côtes de *la Baye de Hudson* est étonnant ; il n'y a point de fluide, sans en excepter même l'eau-de-vie ni l'esprit de vin, qui puisse y résister sans se gêler. On n'a point de peine à conserver dans ce pays-là, même sans sel, toutes sortes de provisions. Les bêtes fauves, les lapins, les perdrix, les faisans se gelent aussi tôt qu'on les a tués, & restent pendant des six mois entiers dans cet état sans se gâter.

» Quand on touche du fer, dit M.
 » Ellis, où tout autre coup solide &
 » uni, les doigts y tiennent sur le champ
 » par la force de la gelée; & si en buvant
 » un coup, on touche le verre avec la
 » langue ou les levres, on emporte
 » souvent la peau en retirant le verre. «
 Comment feroient donc les Esquimaux qui léchent tout ce qu'ils achettent ? Ne craindroient-ils point de se voir chacun une hache ou un marteau pendu au bout de la langue. Cela me rappelle un trait dont j'ai été témoin : un jour qu'il faisoit fort froid, un homme eut la sim-

plicité d'appliquer sa langue sur le marteau d'une porte, il la retira toute couverte de sang, la peau de sa langue étoit restée sur le marteau.

Voici quelque chose de plus singulier : » un jour, dit l'Auteur, un de nos » gens qui portoit une bouteille de liqueur de la maison à sa cabane, » n'ayant point de bouchon ni autre » chose pour boucher la bouteille, y mit » son doigt, qui fut bien-tôt gelé en » forte qu'il ne pût plus le retirer, & il » fallut même sacrifier un morceau du » doigt pour le tirer d'affaire. « Un autre, plus entendu que ce matelot, auroit approché du feu son doigt & la bouteille; l'un & l'autre se feroient dégelés & ensuite séparés plus amicalement; il n'en auroit pas coûté à ce bon-homme un petit bout de son doigt.

Après avoir parlé du grand froid qu'il fait dans ce pays-là, M. Ellis nous fait connoître les mœurs & le caractère de ses habitans. L'affection qu'ils ont pour leurs enfans mérite d'être remarqué, & l'Auteur rapporte un exemple tout-à-fait singulier à cet égard.

» Deux petits canots passant la *rivière de Hayes*, & étant arrivés au milieu » de l'eau, l'un qui portoit un Indien

» avec sa femme & son enfant coula à
 » fond ; l'autre étant petit & ne pou-
 » vant sauver tout au plus qu'une de ces
 » personnes avec l'enfant , il s'éleva une
 » contestation entre l'homme & la fem-
 » me. Il ne s'agissoit pas d'offres mu-
 » tuels de mourir l'un pour l'autre; mais
 » il n'étoit question que du salut de l'en-
 » fant , & de celui des deux qui lui de-
 » venoit le plus utile. L'homme se fer-
 » vit de plusieurs argumens pour prou-
 » ver qu'il étoit plus raisonnable qu'il
 » fût noyé plutôt que sa femme ; mais
 » elle soutint au contraire qu'il étoit
 » avantageux pour l'enfant qu'elle pé-
 » rit , attendu que lui , comme homme ,
 » étoit seul capable de l'élever à la
 » chasse , & par conséquent plus né-
 » cessaire à son éducation. Le peu de
 » tems qui leur restoit fut employé à
 » des témoignages réciproques de
 » tendresse , & la femme , après avoir
 » recommandé en dernier lieu à son mari
 » le soin de son enfant , se jeta dans
 » l'eau ; elle fut bientôt noyée, & l'hom-
 » me arriva à bon port avec l'enfant.

Quel dommage qu'une pareille cho-
 se ne soit point arrivée à Athènes ou à
 Lacédémone ! le beau sujet de Tragé-
 die que cela auroit fourni à nos Poètes

Dramatiques ! un pere & une mere qui se disputent tous deux à qui mourra pour sauver la vie à leur enfant ! quelle situation ! quelle scene admirable ! surtout si cet enfant eût été comme le fils d'Aristomene , *un sage dans l'enfance* , & que comme *Leuxis* , il eût voulu mourir à son tour pour conserver les jours à un de ses parens. Un trait semblable , n'eût-il même jamais existé que dans l'imagination du Poëte , seroit capable lui seul , de faire tout le succès d'une Tragédie , quelque extravagante qu'elle fût d'ailleurs.

Cet exemple admirable de l'amour des Indiens pour leurs enfans , ne s'accorde gueres avec une autre Histoire que M. Ellis nous raconte de ce même peuple : » Un Indien venant de fort
» loin avec sa famille pour trafiquer
» avec les Anglois , eut le malheur de
» rencontrer très-peu de gibier dans son
» chemin , en sorte que lui , sa femme
» & ses enfans furent bien-tôt réduits
» aux dernieres extrémités. Dans cet
» état pitoyable , ils arracherent la four-
» rure de leurs habits , & tacherent de
» se conserver la vie aussi long - tems
» qu'il étoit possible , en se nourrissant
» de la peau qui les couvroit ; mais cette

» triste ressource leur manqua bientôt ;
 » & à la fin , ce qu'on ne sçauroit lire
 » sans frémir , ces pauvres gens furent
 » obligés de se soutenir le reste du che-
 » min , de la chair de deux de leurs en-
 » fans. « La femme qui s'étoit noyée
 pour sauver la vie au sien , n'auroit
 point fait sans doute de difficulté de se
 tuer elle-même , dans une pareille occa-
 sion , pour lui servir de nourriture.

On trouve dans le Livre de M. Ellis
 plusieurs autres usages fort singuliers de
 ces peuples ; mais les bornes ordinaires
 de cette feuille ne me permettent pas
 de m'étendre davantage.

L'Auteur finit sa Relation par une *con-
 clusion* où il tache de prouver que quoi-
 qu'on n'ait pas encore pû trouver le passa-
 ge que l'on cherche depuis si long-tems,
 il ne laisse pas cependant d'exister réelle-
 ment. Les preuves qu'il en apporte sont
 solides ; mais on me dispensera de les rap-
 porter ici ; le peu que je pourrois en dire
 ne suffiroit pas à ceux qui ont envie d'al-
 ler à la découverte de ce fameux passa-
 ge ; & les autres trouveroient que j'en
 dirois encore trop. Quant au mérite de
 la Traduction , on peut en juger par les
 morceaux que j'ai cité ; mais qu'on se
 souvienne toujours qu'elle a été faite
 par un Allemand.

OBSERVATIONS
SUR LA LITTERATURE
MODERNE.

ARTICLE XIX.

M E R O P E.

Tragédie de M. Clément.

UN Auteur parle-t'il mal de ceux qui courent avec lui la même carrière ? Est-il plus attentif à mettre au jour les défauts , que les beautés de leurs Ouvrages ? A coup sûr c'est un homme médiocre ; un petit génie ne sçait que blâmer ses Rivaux ; son amour propre , quelque outré qu'on le suppose , lui laisse toujours appercevoir des dangers à trouver des Concurrans ; il s'efforce de les abbatre , parce qu'il sent bien qu'il ne peut s'élever que sur leurs

N

ruines. L'homme de mérite , dans quel-
que genre que ce soit , est toujours le
premier à louer tout ce qui est di-
gne de l'être : Il applaudit même au
succès d'un rival. Que risque-t-il ? L'é-
clat d'un astre plus brillant ne lui ôte
rien de sa gloire ; aussi le voit-il luire
sans jalousie , que dis-je ? Il se fait même
un plaisir d'en faire appercevoir toute
la splendeur.

Voilà le vrai mérite, il parle avec candeur ;
L'envie est à ses pieds , la paix est dans son
cœur.

Qu'il est grand , qu'il est doux de se dire à
soi-même ,

Je n'ai point d'ennemis , j'ai des rivaux que
j'aime ,

Je prens part à leur gloire , à leurs maux , à
leurs biens ,

Les Arts nous ont unis, leurs beaux jours sont
les miens.

C'est ainsi que la terre avec plaisir ras-
semble

Ces chênes , ces sapins qui s'élevent en-
semble ;

Ils vivent l'un pour l'autre , ils triomphent
du tems ;

Tandis que sous leur ombre on voit de vils
serpens ,

Se livrer , en sifflant , des guerres intesti-
nes ,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

N'est-il pas bien flatteur pour M. Clément d'être reconnu sous de si beaux traits ? Il faut convenir que la Préface qu'il a mise à la tête de sa Pièce lui mérite cet éloge. Il paroît moins l'y avoir placée , pour donner l'idée de sa *Méropé* , que pour exalter celle de M. de Voltaire ; il en connoît toutes les beautés , & il ne cherche point à les diminuer. S'il croit y trouver quelques endroits moins soutenus & moins frappans , il les expose avec cette modestie & cette réserve qui caractérisent le vrai mérite.

M. Clément nous apprend que sa Pièce est le fruit d'un long travail , il n'ose même dire combien il y a mis de tems. Qu'importe , si elle est bonne ? Mais si le tems ne fait rien à la » valeur de l'Ouvrage , il fait à celle de » l'Ouvrier ; une partie de son mérite , » & souvent la plus brillante , consiste » dans une exécution facile ; cette cé-

« célérité d'imagination n'est pas moins
 » précieuse dans l'Art d'écrire que dans
 » la conversation & le commerce de la
 » vie; c'est la présence d'esprit de l'hom-
 » me de cabinet ». Cette ingénieuse ré-
 flexion qui rapproche deux objets si
 opposés en apparence, *la présence d'es-*
prit & la célérité d'imagination, est de
 M. Clément: c'est encore un trophée
 qu'il élève à ses dépens, à la gloire de
 M. de Voltaire, à qui cette heureuse
 facilité de faire mieux que d'autres en
 moins de tems, donne la supériorité la
 plus incontestable sur ses Rivaux.

Ceux qui pensent faussement que la
 modestie ne marche qu'à la suite de la
 médiocrité, ne se préviendront pas sans
 doute, en faveur de la Tragédie de M.
 Clément par la lecture de sa Préface.
 Ils croiront que l'Auteur mandie des
 éloges par une fausse humilité qu'on
 regarde ordinairement comme l'unique
 ressource des hommes médiocres. Mais
 en jugeant de la sorte, ils ne rendront
 guères de justice à la nouvelle *Mé-*
rope.

Le but principal de cette Pièce est
 de tracer une image vive & frappante

de l'amour maternel ; il me paroît que l'Auteur y est heureusement parvenu ; il feroit difficile de peindre plus vivement les inquiétudes , les allarmes , les transports , la fureur , le désespoir , la joie , le ravissement d'une mere , que le sort d'un fils force à se livrer successivement à toutes ces différentes passions. Mérope est d'abord en proie à de mortelles frayeurs , au moindre événement qui peut fonder ses allarmes. Sa tendresse inquiète lui fait voir son fils dans tous les malheureux qui sont poursuivis par le sort. Apprend-elle qu'un jeune infortuné , qu'un inconnu vient d'être assassiné ? Un inconnu ! dit-elle à son Confident ,

Non, non, c'est ton malheureux Maître,
C'est mon fils , c'est Cresfonte , on l'a trop
sçu connoître.

Pleine de cette idée funeste , sa douleur laisse appercevoir au Tyran le sujet qui l'a cause , malgré toutes les raisons qu'elle a de le lui cacher. Sa tendresse éperdue lui fait trahir le secret de son cœur ; mais que de remords n'é-

prouve-t-elle point, que de reproches cruels ne se fait-elle pas, lors qu'un reste d'espoir la rappelle à elle-même !

Je vois encor , je vois un rayon d'espérance ,

J'en ai trop crû peut-être une foible apparence ;

Un rapport peu fidèle , un indice trompeur ,

La crainte & la tendresse ont égaré mon cœur.

Qu'ai-je fait ? Ah ! mon fils ! ah ! je n'ai pu me taire !

J'ai parlé de tes jours , j'ai trahi le mystère ;

J'allume le flambeau devant ton affaïn ,

C'est moi-même , c'est moi qui te perce le sein.

Un cœur livré à la douleur semble chercher du soulagement dans l'accroissement de sa peine : voilà le cœur de Mérope. Elle se représente son fils exposé à mille dangers qu'elle voudroit partager avec lui.

Loin des yeux de sa mere , oubli de la nature ,

De périls en périls , sans appui , sans secours ,

Ce fils , s'il est encore , traîne ses foibles jours ;

De la mort qui le suit déjà l'ombre s'avance ,

Déjà le fer levé , le meurtrier s'élance ,

Cresfonte , ah ! si du moins je pouvois aujourd'hui

Accompagner sa fuite & mourir avec lui.

La mort même qui est la dernière ressource des malheureux que le sort accable , la mort ne peut dérober Mérope au supplice odieux dont le tyran veut l'accabler en la forçant de l'épouser. Non , elle ne craint point le trépas ;

Mais mourir dans le trouble & dans l'incertitude ,

Essayer de la mort le tourment le plus rude ,

Douter du sort d'un fils , n'avoir pû le ven-
ger ,
De ce fils , en mourant , ne voir que le
danger ,
Au-delà du tombeau craindre la tyrannie ;
Desirer à la fois & la mort & la vie ,
De tant de maux divers tout l'effort de son
cœur ,
Toute sa fermeté ne soutient point l'hor-
reur.

Elle ne sort de ce doute cruel sur la
destinée de son fils , que pour passer
à la certitude affreuse de sa mort. Elle
ne peut plus en douter ; l'Inconnu qui
a été assassiné, portoit l'anneau qu'elle
avoit confié au vieillard qui élevoit en
secret le jeune Cresfonte.

Après ce coup fatal , que reste-t-il encore ?
Qu'attens-je est-ce la main du monstre que
j'abhorre ?
O manes de mon fils ! ombre de mon
époux !
Je vous entens , je vais me réunir à vous.

Son Confident ne lui fait quitter cette

sur la Littérature Moderne. 297
résolution, que dans l'espérance de venger Cresfonte; mais elle ne veut pas lui survivre longtems.

Vengeons mon fils, Messene, & laisse-moi mourir.

Je n'ai cité ici que quelques endroits qui expriment vivement l'amour maternel; c'est l'unique point de vûe sous lequel j'envisage cette Tragédie; encore n'ai-je tiré tout ce que je viens d'en rapporter, que des deux premiers Actes; c'est-à-dire, des deux parties qui sont ordinairement les moins vives, les moins animées, les moins intéressantes; quel heureux préjugé pour le reste de la Pièce! Il n'est pas douteux que si la nouvelle *Méropé* eut été jouée sur notre Théâtre, on ne l'eût reçue avec applaudissement, les larmes qu'y a fait verser celle M. de Voltaire, n'eussent pas sans doute été épuisées pour celle-ci. Mais pour juger de l'une & de l'autre, il faudroit qu'on les lût, ou qu'on les vit représenter sans en connoître les Auteurs; la réputation de M. de Voltaire marche avant lui, & lui assure les suffra-

ges. Il y a dans la Tragédie de M. Clément une Scene en particulier qui eût produit un effet merveilleux sur le Théâtre , c'est celle où *Ismene* arrête le bras de Mérope prête à porter à son fils le coup mortel. Dans ce moment elles apprennent , l'une qu'Egyste est son fils , l'autre que c'est ce fils qui est son Amant. Au même instant qu'une mere tendre retrouve un enfant chéri , une Amante passionnée reconnoît que l'Amant qu'elle adore va devenir son époux. Cette situation amenée avec adresse & traitée avec art , fait sur le cœur du Lecteur des impressions sensibles ; que n'eut-elle pas fait sur celui des Spectateurs , si elle eût été rendue par Mlle Gauffin , Mlle Dumenil , ou Mlle Clairon.

En parlant des deux *Méropes* , & des Auteurs qui nous les ont données, on ne fera peut-être pas fâché que je rapporte ici une petite anecdote qui les regarde l'un & l'autre , quoiqu'elle n'ait aucun rapport avec ces deux Pièces. Les moindres bagatelles , les plus petits traits qui concernent les hommes de Lettres sont toujours curieux & inté-

Jur la Littérature Moderne. 299
ressans , surtout lorsqu'ils tiennent par
quelque endroit à quelques - uns de
leurs Ouvrages. On sçait que M. de
Voltaire ne s'est pas borné uniquement
aux Belles-Lettres ; son génie universel
lui a fait embrasser toutes les Sciences ,
& pour les premiers Essais Géométri-
ques, il nous a donné les *Elémens de*
Newton. M. Clément craignant alors
que ses succès dans les Sciences abstra-
ites ne lui fissent quitter le cothurne , lui
envoya ces Vers.

Laisse à Clairaut tracer la ligne
Du rayon qui frappe tes yeux :
Armé d'un verre audacieux
Qu'il aille au cercle radieux
Chercher quelque Treizième signe ;
Qu'il donne son nom glorieux ,
A la première tache insigne
Qu'il découvrira dans les Cieux :

Toi , d'un plus aimable délire
Ecoute les tendres leçons ;
D'une autre Muse qui t'inspire
Ne dédaigne point les chansons ;

N vj

Quitte ce compas , prens ta Lyre ;
 Je donnerois tout Pemberton
 Et tous les calculs de Newton ,
 Pour un sentiment de Zaïre.

Reponse de M. de Voltaire.

Un certain chante abandonnoit sa lyre ;
 Nouveau Képler un Telescope en main ,
 Lorgnant le ciel , il prétendoit y lire
 Et décider sur le vuide & le plein.
 Un rossignol du fond d'un bois voisin
 Interrompit son morne & froid délire :
 Ses doux accens l'éveillèrent soudain.
 (A la nature il faut qu'on se soumette.)
 Et l'Astronome entonnant un refrain ,
 Reprit sa lyre & brisa sa lunette.

M. de Voltaire a toujours été en possession de recevoir de tous côtés des Vers composés en son honneur ; nos jeunes gens surtout le regardent comme le Prince du Parnasse , & lui rendent en cette qualité tous les hommages dûs à ce rang. M. *Doux*... n'est pas le moins zélé de ses Partisans & de ses Admirateurs ; l'Epître qu'il lui adresse ici leur est également honorable à l'un & à l'autre.

E P I T R E

A M. de Voltaire.

Toujours la basse envie attaqua le mérite ;
Toi dont elle s'obstine à troubler le repos ,
V O L T A I R E , laisse en paix tes impuissans
Rivaux

Rabaïffer tes talens dont l'éclat les irrite.
Enchanté de NANINE & de SEMIRAMIS ,
Le Public éclairé , malgré tes ennemis ,
Donne encore à tes Vers ces éclatans suf-
frages ,
Qu'il prodigua jadis à tes premiers Ou-
vrages.

Ah ! jouis désormais avec tranquillité
Des lauriers immortels qui couronnent ta
tête ,
Et que d'un vain ennui l'amertume se-
cette ,
Ne vienne plus se joindre à ta foible santé
Pour nous ravir en toi notre plus grand
Poëte.

Rentre dans le sentier que ta Muse a quitté ,
Ne force point ta Lyre à garder le silence ;
Elle doit faire encor le charme de ces lieux ,
V O L T A I R E , tout Paris avec impatience ,

Attends de nouveaux fruits de ta mâle élo-
quence.

Ceux qu'Apollon combla de ses dons pré-
cieux ,

Peuvent mettre à profit les traits des en-
vieux.

Par le bonheur souvent une Muse enivrée

A ses Persécuteurs doit ses plus doux con-
certs ;

Entre tous les Oiseaux c'est la sœur de
Térée ,

Qui des plus tendres sons fait retentir les
airs.

Oppose donc , comme elle , à ta mélancolie

Les sons harmonieux de tes sublimes chants.

Ils calmeront tes maux , & même à ton gé-
nie ,

Ta langueur prêtera des accords plus tou-
chants.

Je reviens à M. Clément , & puis-
que c'est de lui principalement qu'il
est question dans cet article , je dois ,
avant que de le finir , dire aussi un mot
de la Traduction qu'il nous a donnée

sur la Littérature Moderne. 303
d'une Pièce Angloise. C'est le *Marchand de Londres*, ou *l'Histoire de George Barnevell*, *Tragédie Bourgeoise*. Elle conserve dans notre Langue toute la chaleur, toute la force, toute la véhémence de l'Anglois. Il n'a peut-être point paru de Pièce sur le Théâtre de Londres, qui ait été si universellement & si souvent applaudie. Il est vrai qu'elle est pleine de situations interressantes, de mouvemens pathétiques, de Scenes singulieres & frappantes. Son but est de montrer qu'un jeune homme qui se livre à une femme de mauvaise vie, passe bientôt de l'innocence aux plus grands crimes. Barnevell en effet devient infidèle à son ami, perfide à son Maître, homicide de son Oncle, pour satisfaire la cupidité d'une Prostituée, qui ensuite est la première à le livrer entre les mains de la Justice. On imagine assez la catastrophe de cette Pièce; le Traducteur ne l'a pas rendue. » La plume, dit-il, me tombe de la main; les » Scenes suivantes représentent le lieu » de l'exécution; on y voit la potence, le bourreau, la populace, &c...

Nous sommes tous persuadés que nous avons plus de goût en France pour le genre dramatique, qu'on n'en a en Angleterre ; & que le Théâtre de Paris a une grande supériorité sur celui de Londres, il n'y a pas d'apparence que ce soit cette *Tragédie Bourgeoise* qui nous fasse changer d'idée.

ARTICLE XX.

TELLIAMED.

DE tout tems, les hommes ont eu des sentimens différens sur ce qui concerne leur origine ; les uns n'envisageant que cette partie de nous-mêmes qui nous porte vers les objets sensibles, se sont persuadé que nous avons tous été formés dans le sein de la terre, & qu'elle étoit le principe de notre existence. De-là ces Fables ridicules des Pierres de Deucalion, des Géans de la terre, & des dents du Dragon de Cadmus.

Les autres ne considérant que la noblesse & la dignité de notre ame, se sont imaginé qu'elle étoit une portion

de la divinité , & que l'homme ne pouvoit avoir pris son origine que dans le Ciel. De là ces Héros & ces demi-Dieux qui se glorifioient tous d'avoir eu Jupiter pour pere ou pour ayeul.

La terre est notre tombeau , disoient quelques autres ; le ciel est notre patrie : ils feront un jour l'un & l'autre le lieu de notre repos : c'est donc dans l'un & dans l'autre qu'il est naturel de rechercher le principe de notre être.

Peu de personnes s'étoient encore avisées de nous faire sortir du fond des eaux , c'est qu'on n'imaginoit pas sans doute, qu'un séjour que nous ne devions jamais habiter, put être regardé comme le lieu de notre origine : mais grace aux découvertes de M. Maillet , nous sçavons actuellement ce que nous étions avant que de naître, & où étoient nos peres avant qu'ils fussent des hommes. Citoyens de l'Océan, ils formerent d'abord un peuple aquatique , & erroient à l'avanture sur les ondes , avec tout ce qui respire sur notre globe. Nos plus hautes montagnes étoient alors ensevelies sous les flots ; le soleil n'en éclairoit point les sommets , & la terre

ne s'étoit pas encore couverte de verdure : les prés, les bois, les campagnes agréables, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, Cères, Flore, Zéphyr, les Sylvains, tout cela étoit inconnu aux poissons nos ancêtres. Tout étoit eau alors, tout étoit mer. La nature n'avoit point fait la séparation des élémens, & l'on ne connoissoit encore aucune distinction entre le feu, l'air, la terre & l'eau.

Les tems ont débrouillé ce cahos; la mer devenue moins avare de ses trésors, en abandonna une partie, & contente de la moitié de ses habitans, elle partagea le reste de son Empire entre la terre & l'air. Ce n'est que par degrés, & après une longue succession de siècles, qu'elle vit cette diminution de sa puissance; le Soleil n'éclaira d'abord que la pointe de nos montagnes, & leurs sommets dispersés au milieu de l'Océan, formoient comme autant de petites isles, qui ne s'aggrandissoient qu'à mesure que la mer rétrécissoit ses limites. Chaque siècle faisoit appercevoir une diminution sensible des eaux qui environnoient notre globe, & une

prolongation proportionnée des nouvelles terres, qui s'élevoient au-dessus de sa surface. Enfin après bien des milliers d'années, après une infinité de ces diminutions, de ces augmentations graduelles, il se forma cette grande étendue de pays, qui depuis a été appelé *le Continent.*

Les Régions aquatiques, en changeant ainsi de nature, devoient aussi avoir des habitans d'une autre espèce, une autre Patrie demandoit d'autres citoyens. Aussi vit-on alors les races marines destinées à repeupler ces Contrées, quitter leurs premières formes, se défaire de leurs anciennes inclinations, prendre de nouveaux goûts, de nouveaux penchans, une figure, une organisation, une nature toute nouvelle. On vit des tigres, des cerfs, des lions & des hommes, où il n'y avoit eu auparavant que des dauphins, des balaines, des phocas & d'autres animaux de cette espèce. Nos campagnes, nos bois, nos montagnes & nos plaines devinrent le séjour de ces poissons terrestres; & l'homme, qui vraisemblablement avoit eu sur eux la prééminence.

ce sous les ondes, conserva depuis sur la terre, & tient encore aujourd'hui parmi eux le premier rang.

Voilà le grand secret de notre origine, le fruit des Observations de M. Maillet, l'Exposition de sa Doctrine, l'Abbrégé de son Systême, & la partie la plus intéressante de son Livre, dont je vais rendre compte plus en détail.

L'Auteur après avoir été Consul au Grand Caire, où il s'étoit enrichi, vint mourir en Provence, il y a quelques années. Il avoit fait toute sa vie une étude particulière de l'Histoire naturelle; son but principal étoit de connoître l'origine de notre globe; il nous a laissé là-dessus en mourant des observations fort curieuses, & c'est ce que M. Guer, déjà connu dans la Littérature par plusieurs Ouvrages, vient de donner au Public sous le titre de *Teliamed*. Ces observations qui, après la mort de M. Maillet, lui étoient tombées entre les mains, n'ont reçu de lui que l'ordre, le style & la méthode. Il leur a donné la forme & le titre d'*Entretiens*. Un Philosophe Indien expose à un Missionnaire François son

sentiment sur la nature du globe que nous habitons, sur l'origine de l'homme & des animaux, & sur les divers changemens que nous voyons arriver tous les jours dans toutes les parties de l'univers. C'est ce qui fait la matière de six Entretiens qui renferment tout le système de M. Maillet, & qui forment les deux volumes de cet Ouvrage.

Telliamed fait les honneurs de son *Livre à l'Illustre Cyrano de Bergerac, Auteur des Voyages Imaginaires dans le Soleil & dans la Lune.* Dans l'Épître badine qu'il lui adresse, le Philosophe Indien ne nous annonce ces *Entretiens* que comme un tissu de rêveries & de visions : on ne peut pas dire tout à fait qu'il nous ait manqué de parole ; mais je crois qu'on pourroit lui reprocher de ne les avoir pas écrits dans le même goût que son *Épître à Cyrano*, & de n'y avoir pas répandu assez de gaieté & de badinage. Il traite de la manière la plus grave le sujet le plus extravagant ; il expose un sentiment ridicule avec tout le sérieux d'un Philosophe. Il est vrai que jamais la raison ne

s'accorda si bien avec l'imagination, la sagesse avec la folie, le bon sens avec le délire. L'Auteur emploie, pour établir ses fictions, des preuves si solides, que la vérité elle-même auroit de la peine à les désavouer; jamais peut-être on ne raisonna mieux, on ne prouva plus, & l'on ne persuada moins. Chaque fait, chaque observation, chaque découverte porte avec foi toute l'apparence du vrai, & le système entier est rempli de folies & d'extravagances.

Notre Philosophe commence d'abord par établir ses preuves sur la diminution continuelle des eaux de la mer. Il tire la première de la substance de nos terrains. Quand on les examine de près, de quoi trouve-t-on qu'ils sont composés? De sable, de vase, de cailloux liés ensemble par un ciment, qui, en les unissant, en fait une grande masse. On voit aussi que ces matières appliquées les unes sur les autres y forment différens lits, des couches différentes qui gardent toujours le même ordre, la même disposition, tant qu'une cause étrangère n'en trouble point l'arrangement.

On apperçoit dans la mer précisément la même chose. Elle forme dans son sein des amas de pareilles matières, liées par le même ciment, disposées dans le même sens, formant les mêmes couches, & situées dans le même aspect : si tout cela ne peut être que l'effet du travail de la mer, c'est donc à la mer aussi, conclut Telliamed, que nous devons attribuer la formation des terrains apparens de notre globe : or il est clair qu'elle ne peut les avoir formés, qu'en les couvrant de ses eaux ; si donc elle en est aujourd'hui si éloignée, il faut nécessairement qu'elle ait souffert une diminution très-considérable.

Ce qui rend cette preuve encore plus sensible, c'est là quantité prodigieuse de corps étrangers, qui se trouvent renfermés dans ces terrains. On y découvre des plantes, des fleurs, des reptiles, des coquillages, des arrêtes de poissons, & des os de corps humain. Tout cela n'a pû pénétrer dans l'intérieur de ces masses, que dans un tems où elles étoient encore molles & liquides, & il n'y a que la mer elle-même, qui ait pû porter si loin tant de

corps marins & tant de coquillages: preuve évidente & de son ancienne étendue, & de sa grande diminution.

Telliamed qui sent bien que d'attribuer ce prodige au déluge, c'est renverser entièrement son système, prend le parti de nier tout net ce point de notre créance. J'espère qu'on voudra bien me dispenser de rapporter ici les raisons dont il se sert pour les combattre. Mais en supposant même le déluge, M. Maillet soutient que ces phénomènes & d'autres semblables, ne feroient lui être attribuées; qu'il faut nécessairement que la mer ait séjourné pendant plusieurs siècles sur nos terres, pour avoir eu le tems d'y produire tant de merveilles. D'ailleurs, peut-on dire, par exemple, que ce soit le déluge qui ait apporté dans le Canton de Berne un vaisseau entier fait à peu près comme les nôtres, enterré à cent brasses de profondeur, avec ses voiles, ses cordages, ses ancres, & les corps de quarante personnes, le tout pétrifié. Du tems du déluge on ne se seroit point encore de navire, il faut donc que ce soit la mer qui l'ait déposé
dans

dans ce Canton pendant son séjour en Suisse.

Telliamed accompagne ce fait de quantité d'autres de même nature. Rien n'est plus commun, selon lui, que ces bâtimens pétrifiés, qu'on trouve dans un infinité d'endroits. On voit dans un rocher escarpé de l'Appennin, qu'un torrent a miné par sa chute, la proue d'un vaisseau qui s'avance en dehors de six coudées.

Il y a à quelques journées du Caire, une vallée environnée de rochers, où l'on apperçoit des mats, des antennes & d'autres pièces de navire en très-grand nombre; ce qui prouve que lorsque ce lieu seroit de lit à la mer, il devoit être très-dangereux pour la navigation, comme les restes de ces bâtimens entassés les uns sur les autres en font foi.

Ceux qui voyagent par les deserts sabloneux de la Lybie, découvrent souvent, en creusant des puits, des corps de petits bâtimens pétrifiés, qui sans doute avoient fait naufrage dans ces endroits-là, lorsque la mer les couvroit encore.

Il y a peu de tems qu'en Dalmatie, en travaillant aux fortifications d'un Château, on trouva, dix pieds au-dessous du fondement des anciens murs, une ancre de fer si consumée du tems & de la rouille, qu'elle se plioit comme si elle eût été de plomb.

On trouve en Egypte quelque chose de plus remarquable encore ; ce sont des villes entières enterrées dans des deserts aujourd'hui inhabitables. Les sables sous lesquels elles sont ensevelies, en ont conservé les fondemens, & même une partie des édifices, des tours & des forteresses dont elles étoient accompagnées. Telliamed prouve par leur position, que ces villes ont été autrefois des Ports de Mer. Il y a bien de l'apparence en effet, que dans des endroits aussi stériles, situés à plusieurs journées des pays habités, où il eût fallu porter jusqu'à de l'eau, on ne se fût jamais avisé de construire des villes, si le voisinage de la mer n'y eût pas facilité le transport des choses nécessaires à la vie.

Je ne finirois pas si je voulois rapporter toutes les autres preuves qu'em-

plote notre Philosophe pour établir son système. Alexandrie n'a t-elle pas changé quatre ou cinq fois de place sous différens noms , & cela uniquement pour se rapprocher de la mer qui la fuyoit toujours , & qui semble encore aujourd'hui vouloir l'abandonner ?

La grande & la petite Syrte si renommées dans l'Histoire Romaine , & toutes deux assises sur le bord de la mer il y a dix-huit siècles , n'en sont-elles pas déjà considérablement éloignées ? Qu'on entre dans les deserts dont cette Côte est bordée , qu'y trouvera-t-on ? Des villes & des ports qui y fleurissoient autrefois ; des bâtimens , des barques pétrifiées ; des vallons remplis de coquillages , & mille autres témoignages certains , que la mer habitoit autrefois ces Contrées. On peut donc espérer , conclut l'Auteur , qu'un jour on passera de France en Angleterre à pieds-secs , & d'Espagne en Afrique. Que de louis-d'or , que de ducats d'Espagne , que de piastras Mexicaines ; combien de perles , d'émeraudes , de diamans , de pierres précieuses nos neveux ne trouveront-ils pas dans les terres qui con-

duiront d'Europe en Amérique, lorsque les eaux, qui les couvrent aujourd'hui, se seront retirées ?

S'il est vrai, comme l'Auteur semble l'avoir assez bien prouvé, que la mer ait diminuée de toute la hauteur de nos terrains, la cause de cette diminution subsistant toujours, il est évident qu'elle doit encore diminuer de même. De ce principe Telliamed conclut, qu'il est aisé de connoître le tems où notre globe a commencé à être habité, & celui où la mer doit être entièrement épuisée ; il ne faut pour cela, que comparer cette diminution présente avec l'élévation de nos plus hautes montagnes, & la profondeur de l'Océan.

Mais que devient donc cette prodigieuse quantité d'eau ? Où se retire-t-elle en quittant notre globe ? Quelle partie de l'Univers va-t-elle habiter ? Ne pourroit-il pas se faire que la mer augmentât d'un côté, tandis qu'elle diminue de l'autre ? Qu'elle ne fît que changer de place ? Qu'elle baissât même de superficie, soit en imbibant la terre, soit en remplissant de grands creux capables de la contenir, sans pour cela diminuer de volume ?

Ces objections donnent lieu à Telliamed de nous apprendre d'autres secrets dont nous ne nous serions jamais douté. Plus on le presse , plus il devient subtile ; & il défend ses premières visions par des rêveries encore plus ingénieuses.

D'abord il est évident que si la mer s'élevoit autrefois au-dessus de nos plus hauts terrains , ainsi que l'Auteur l'a prouvé , ce prodigieux volume d'eau , qui couvroit leurs sommets , ne peut avoir passé d'une des parties de notre globe à l'autre , à moins qu'on ne suppose qu'il y forme des montagnes liquides dont la hauteur s'éleve jusqu'au Ciel ; ce qui est tout-à-fait déraisonnable. De dire que ces eaux se soient retirées dans le centre du globe où il y a un vuide assez vaste pour les contenir , ce sentiment est pour le moins aussi infoutenable que l'autre : on ne se persuadera pas non plus qu'elles se soient anéanties , ou qu'elles aient été changées en un autre élément. Il faut pourtant leur trouver une place ; notre Philosophe n'en est point embarrassé , & c'est ici un des endroits où son système

me paroît le plus singulier. Il prétend que tous les globes que nous voyons dans le ciel, sont absolument de la même nature que celui que nous habitons. Les uns sont encore tout couverts d'eau, les autres ne le sont plus qu'à moitié, il y en a qui sont déjà entièrement embrasés, il y en a d'autres enfin où il n'y a plus ni feu ni eau. Ceux qui sont dans le fort de leur embrasement forment comme autant de soleils, dont les rayons enlèvent aux globes les plus voisins, des particules d'eau, qu'ils font passer avec rapidité vers les plus éloignés; ceux-ci reçoivent cette eau, en sont peu à peu inondés, & servent ensuite de réservoirs, où un autre soleil vient puiser à son tour, jusqu'à ce qu'il les ait entièrement desséchés: alors les matières combustibles qu'ils renferment dans leur sein, s'enflamment, & ils deviennent eux-mêmes des soleils qui vont porter la lumière & la chaleur dans d'autres globes. Quand toutes les matières propres à entretenir cet embrasement, sont consumées par les volcans, ces soleils s'éteignent tout-à-fait, & ne forment plus que des globes de cendres

& de pierres calcinées , qui , par leur légereté , sont portés à l'extrémité de quelques tourbillons pour y attendre que de nouveaux soleils viennent les abreuver de nouvelles eaux.

C'est dans le sein de ces eaux que toutes ces matieres calcinées, qui seront restées après leur incendie , ces cendres , ces pierres , ces métaux seront roulés & agités par les courans des mers. Il se formera de tout cela plusieurs couches de boue , de sable , de limon de différentes qualités & de diverses couleurs ; ces couches composeront les carrieres de marbres , d'ardoise , de minéraux , & avec elles , les montagnes & les colines de ces globes. Par la succession des tems & les vicissitudes des tourbillons , les eaux dans lesquelles tout cela se sera formé & arrangé , cesseront de croître , & ensuite diminueront ; & c'est de leur diminution que sortiront les montagnes de ces nouvelles terres , ainsi que les nôtres en ont été tirées.

De l'ingenieux arrangement que Telliamed établit parmi tous ces globes , il sort une lumiere qui lui facilite l'ex-

plication de quantité de phénomènes : Les comètes , par exemple , ne sont autre chose , dans son système , que les cadavres de ces soleils éteints , qui , par leur légèreté , passent dans d'autres tourbillons , & sont plus ou moins visibles , selon qu'ils s'approchent plus ou moins de nous dans leur route. Les queues , les barbes , les chevelures que nous leur voyons , sont les restes de ces matières combustibles qui ne sont pas encore totalement consumées.

On explique aussi très-aisément dans ce système , pourquoi certaines étoiles ont disparu , & qu'il s'en est montré de nouvelles ; pourquoi de petites se sont augmentées , & que de grandes sont devenues petites , ainsi que toutes les Histoires nous l'apprennent ? Il est clair que tout cela ne peut venir que de l'embrasement ou de l'extinction de quelques globes ; de l'augmentation ou de la diminution des eaux qui les environnent.

Les volcans du Mont Ethna , les flammes du Mont Vesuve ne sont autre chose , dans ce sentiment , qu'un commencement de cet embrasement

général qui dévorera notre globe, après l'épuisement total des eaux de la mer.

Si après la mort de César, la chaleur du soleil fut si foible pendant près de deux ans, que les choses nécessaires à la vie purent à peine parvenir à leur maturité, c'est, selon Telliamed, parce que les mers de feu qui le consomment, se trouverent alors couvertes en partie de la crasse des matieres qui lui servent d'aliment. C'est par cette raison aussi, qu'on y remarque encore de tems en tems des taches considérables qui en affoiblissent la lumiere, mais qui se dissipent ensuite par l'activité du feu.

Voici encore comment dans ce système on explique l'inclinaison de la terre du côté du Nord. Lorsque notre globe étoit tout couvert d'eau, les deux pôles gardoient entr'eux un équilibre parfait : mais comme dans la partie Septentrionale il s'étoit formé des montagnes beaucoup plus grandes & en bien plus grand nombre, que dans celle qui lui est opposée, la diminution des eaux a ôté l'équilibre & le poids des montagnes a fait pancher la terre. Si les hommes vouloient transporter

du Nord au Midi, des pierres ou de la terre en assez grande quantité pour rétablir l'équilibre qui s'est perdu, ils viendroient à bout de réformer la situation de notre globe, & de changer la disposition de la nature.

Ce que les Historiens nous rapportent touchant la longue durée de la vie des premiers hommes, s'explique de cette façon dans le sentiment de M. Maillet. La terre étoit alors plus voisine du soleil, & décrivait par conséquent un plus petit cercle autour de lui. Devenue plus légère par la diminution de ses eaux, elle s'éloigna du centre, & fut portée insensiblement vers les extrémités du tourbillon. Il est clair que parcourant actuellement un cercle beaucoup plus grand, elle doit employer aussi bien plus de tems à faire son cours annuel; les années sont donc plus longues aujourd'hui qu'elles n'étoient alors, & si, par exemple, le cercle que décrit présentement la terre autour du soleil, est dix fois plus grand que celui qu'elle parcouroit du tems de premiers hommes, n'est-il pas évident qu'un de nos siècles équivaut à dix des leurs?

Ils ne vivoient donc pas plus longtems , quoiqu'ils vécuissent plus d'années que nous : en effet , peut - on se persuader que des hommes qui habitoient dans des cavernes , qui dormoient sur des feuilles d'arbre ou sur la dure , qui ne se nourrissoient que d'herbes ou de fruits produits sans culture , ayent pû vivre plus longtems que ceux , qui ont trouvé depuis tous les moyens imaginables de conserver leur vie & de la prolonger ?

Mais voici l'endroit où Telliamed me paroît plus singulier , plus intéressant , plus curieux : disons mieux , voici ce qu'il y a de plus fou , de plus insensé , de plus extravagant dans son système. Non content d'avoir retiré la terre du fond des eaux , d'en avoir fait sortir les montagnes , les colines & tous les terrains apparens de notre globe , l'Auteur va plus loin : il prétend que c'est de là aussi , que les plantes , les animaux , les hommes mêmes tirent leur origine. Il ne manque pas , à son ordinaire , d'entasser preuves sur preuves pour établir ses folies. Je vais en rapporter quelques-unes ; le Public jugera si elles

font de nature à persuader & à convaincre.

On rencontre des plantes dans la mer, dont l'espèce est entièrement semblable à celles qui viennent sur la terre. Les Pêcheurs des Côtes de Marseille en ramènent tous les jours dans leurs filets de cent sortes différentes, ayant toutes leurs fruits pendus à leurs branches ; ce sont des poires, des pommes, des cerises, des prunes, des raisins & des pêches, parmi lesquels il y en a de parfaitement mûrs.

Que l'on compare présentement les animaux de la mer avec ceux que la terre produit, que l'on confronte ensemble leur figure, leurs dispositions, leurs inclinations réciproques, on trouvera qu'ils ont entr'eux des rapports extrêmement sensibles. Les animaux de la mer sont de deux genres, les uns s'élevent jusqu'à la superficie des eaux, ils y nagent, s'y promènent & y font leurs chasses. Les autres se tiennent au fond, rampent dans la vase, & ne s'élevent que rarement. Qui peut douter, dit M. Maillet, que du genre volatil des poissons, ne soient venus nos oiseaux qui volent dans les airs, & que

de ceux qui restent au fond de la mer ne proviennent nos animaux terrestres ?

Qu'on ne s'imagine pas que le passage du séjour des eaux à celui de l'air, soit fort difficile ; rien n'est plus aisé à concevoir. Il arrive souvent , si on en croit Telliamed , que des poissons poussés à quelques pas du rivage par les vagues qu'excite une tempête , tombent dans des roseaux, d'où il ne leur est pas possible de regagner la mer. Alors leurs nageoires , n'étant plus baignées par ses eaux , se desséchent , se fendent , s'allongent & se changent en tuyaux qui se revêtent d'un petit duvet , se couvrent de plume & forment des ailes. La même chose arrive avec proportion sur toute leur peau ; les petits ailerons qu'ils ont sous le ventre deviennent des pieds , il se fait encore quelques légers changemens dans leur figure ; le bec & le cou des uns s'agrandissent , ceux des autres se raccourcissent : & voilà comme un oiseau devient un poisson.

Le plus difficile est fait ; & l'on juge bien présentement que notre Philosophe ne doit plus être fort embarrassé pour ses autres métamorphoses : il y a

plus loin d'un brochet à un épervier ,
que d'une couleuvre à une Anguille.

Quant aux animaux à quatre pieds ,
l'Auteur rapporte une infinité d'exem-
ples, qui prouvent qu'on en trouve dans
la mer qui sont presque tous semblables
à ceux qui vivent sur la terre. On mon-
troit à Londres, il n'y a que très-peu de
tems , un poisson qui avoit deux dents
pareilles à celles de l'éléphant , & sur
la tête une trompe avec laquelle il at-
tiroit l'eau , & avec l'eau la proye
qui lui servoit de nourriture.

Dans le siècle précédent , on mon-
troit à Copenhague des ours de mer
qu'on avoit envoyés au Roi de Dan-
nemark. On les voyoit danser & jouer
entr'eux à peu près comme font ceux
qu'on amene quelquefois en France.

Dans la Basse Allemagne on nourrit
dans des bassins d'eau douce des chiens
marins qui ont la figure & le poil de
ceux que nous nommons Dannois ; il
y en avoit un à Dantzic qui au moin-
dre bruit qu'il entendoit sur le bord de
l'eau levoit la tête , & considéroit
quelle en étoit l'occasion. Serait-il ab-
surde de croire que ces chiens , ces

ours , ces éléphants marins ayent pu donner lieu à l'espece des mêmes animaux que nous voyons sur la terre ?

Mais voici l'article curieux , l'article intéressant , l'article qui doit être l'objet de notre principale attention. L'homme le plus beau , le plus noble , le plus parfait de tous les animaux , & le seul raisonnable , n'a-t-il pas eu une origine différente ? Non , répond Telliamed , l'homme sort de l'eau comme tout ce qui respire ; & pourquoi n'auroit-il pas été autrefois , où l'on trouve encore aujourd'hui de ses semblables ?

Qu'il y ait des hommes dans la mer , c'est ce dont l'Auteur ne doute nullement , & dont il ne veut point que nous doutions nous-mêmes. La quantité de faits qu'il rapporte pour établir celui-ci , formeroit une preuve sans réplique , si l'on pouvoit s'assurer de leur vérité. En voici quelques-uns.

L'an 1671. on apperçut vers les Isles du Diamant un monstre marin qui avoit la figure humaine depuis le haut jusqu'à la ceinture , & qui par le bas se terminoit en poisson. Sa tête étoit de la grosseur & de la forme de

celle d'un homme ordinaire. Il avoit des cheveux noirs mêlés de gris , le visage plein , le nez gros & camus , les yeux de forme accoutumée , les oreilles larges , la barbe longue , la poitrine velue & tout le haut du corps fait absolument comme le nôtre.

En 1682. on prit à Sestri un homme marin qui fut vû de tout le peuple , & qui étoit presque semblable à celui dont je viens de parler. On le plaçoit pendant le jour sur une chaise, où il se tenoit assis fort tranquillement. Il vécut ainsi quelques jours sans vouloir rien prendre, pleurant & jettant de tems en tems des cris lamentables.

On amena à Emmanuel Roi de Portugal une femme & une fille qu'on avoit pêchées dans la mer; elles mangeoient si peu qu'elles diminoient à vue d'œil; le Roi touché de leur état ordonna qu'après les avoir attachées avec une chaîne legere on leur laissât la liberté de retourner à la mer dans quelque endroit de peu de fond; elles ne s'y furent pas plutôt plongées qu'elles jouèrent ensemble , & firent cent tours qui témoignoient leur satisfaction & leur joye.

M. Maillet rapporte encore cent autres exemples de cette nature, bien constatés par des Procès-verbaux & par la déposition de plusieurs témoins oculaires, après lesquels il semble qu'il n'y a plus qu'à embrasser le sentiment du Philosophe Indien touchant notre ancienne origine, & croire comme lui, que les hommes étoient autrefois des poissons.

Mais si cela est, pourquoi la Tradition de cette origine ne s'est-elle pas conservée parmi nous? Telliamed répond à cette objection d'une manière à ôter toute réplique. Les races humaines, dit-il, étoient muettes au sortir de la mer. Elles errerent long-tems sur la terre avant que d'aquerir l'usage de parler. Il est clair que si elles étoient muettes, il ne leur étoit pas possible de nous dire d'où elles venoient.

Il y a à la vérité bien de l'apparence que les premiers hommes qui quitterent l'Océan, ne se défirent point d'abord de ce naturel taciturne, qui fait le caractère distinctif de la nation aquatique. Ce n'est que peu à peu, après bien du tems, après même plusieurs géné-

rations, que leur langue se délia, leur gosier se façonna, & qu'ils parvinrent à former des sons. Il y avoit long-tems que les grands-peres ne vivoient plus, lorsque les petits-fils commencerent à parler.

Cependant malgré ce profond silence de nos ancêtres sur le lieu de leur première habitation, ce secret n'avoit pas laissé de percer jusqu'à nous, avant que Telliamed nous l'eût appris. Sans doute que quelqu'un d'eux, des plus entendus, s'étoit expliqué par gestes; mais comme ce langage n'est pas toujours fort intelligible, peu de personnes l'ont compris, & nous ne connoissons guères que Thalès, Anaxagorè & quelques autres en très-petit nombre, qui ayent été dans le secret. Mais qu'étoit-il nécessaire que nos premiers peres parlassent, pour nous apprendre une chose que la nature disoit tout haut à qui vouloit l'entendre? M. Maillet est le seul qui n'ait pas été sourd à sa voix: je crois cependant qu'il nous en a dit un peu plus qu'elle ne lui en a appris. Mais on ne doit regarder tout ceci que comme un simple badinage où l'Au-

sur la Littérature Moderne. 331
teur, en s'égayant, a voulu nous égayer nous-mêmes. Nous avons des connoissances si vraies, si incontestables de la maniere dont Dieu a créé le monde, & dont l'homme a été formé, qu'il y auroit de la folie de prendre au sérieux, ce qu'on n'a prétendu nous donner que comme un amusement Philosophique.

ARTICLE XXI.

LE MASQUE,

OU ANECDOTES PARTICULIERES

*Du Chevalier de****

SI l'on ignore aujourd'hui les finesse de la galanterie ; si l'art d'enchaîner les cœurs est encore un mystère parmi nous, ce n'est pas faute de livres qui traitent de cette matiere. Est-il une Science sur laquelle on ait tant écrit ? Sur les quays, dans les Bibliothèques, chez les Libraires, dans les Maisons particulieres, parmi les Petits-Mâîtres, les Gens d'Affaires, chez le Magistrat, chez l'Homme d'Eglise, dans les Cloîtres mêmes, & jusques dans les Cellu-

les de nos Vierges Chrétiennes, partout on trouve des préceptes pour se conduire sûrement dans une intrigue amoureuse, pour forcer le cœur le plus timide à déclarer sa tendresse & le plus indifférent à devenir sensible. Ouvrons ces fastes du cœur François, lisons ces Mémoires nombreux, ces Anecdotes curieuses, ces Histoires intéressantes, où sous des noms supposés on nous apprend des aventures réelles; ouvrons, lisons & nous verrons que la fortune, la naissance, l'honneur, le devoir, la vie même, sont comme autant de victimes que l'Amour voit chaque jour immoler sur ses Autels; & que ce Dieu ne regne pas moins en France qu'à Cithère, à Paris qu'à Amathonte. Nous y verrons l'obscurité de la naissance réparée par la puissance de l'amour, l'injustice de la fortune corrigée par ses largesses, & les défauts mêmes du corps & de l'esprit effacés par ses caprices. Que de gens aspirent à ces faveurs, & que leur imagination est agréablement satisfaite, lorsqu'un Auteur ingénieux raconte une aventure qui leur permet de les espérer!

Le Chevalier de . . . qui est le Héros du Roman dont je vais parler, n'avoit pas besoin que l'amour fît pour lui tous ces prodiges ; la noblesse de ses ancêtres , & la distinction que son pere s'étoit acquise dans les Armées, lui faisoit espérer un accueil favorable à la Cour. Il s'y présente, & en récompense des services de son pere , le Roi lui donne un Régiment. Il manquoit de bien pour soutenir ce nouveau rang , mais sa tante qui l'aimoit, lui procure de quoi le remplir avec honneur.

S'il fut heureux par les soins de l'amitié , il le fut encore plus du côté de l'amour. Sa figure intéressante lui avoit fait une conquête ; son Amante , dans un Billet qu'elle lui envoie , lui déclare sa passion , & lui propose un rendez-vous , sans cependant se faire connoître. Il est conduit dans un appartement magnifique , où , lorsqu'il est arrivé , il voit venir sa Maîtresse. Sa démarche, sa taille , tout ce qu'elle laisse voir lui paroît d'une beauté ravissante ; mais elle avoit un masque de velours qui lui cachoit entièrement le visage. Il , fait de vains efforts pour

l'engager à ôter ce masque importun, mais elle justifie ses refus par des raisons qu'il ne peut condamner, quelque opposées qu'elles soient à ses desirs.

Son Amante se dispoſoit à l'inſtruire des particularités qui la concernoient, lorsque l'arrivée imprévue d'un Rival l'oblige à se retirer précipitamment, sans pouvoir rien apprendre de ce qu'il desiroit ſçavoir. Mais il ne tarde pas à recevoir des nouvelles de l'Inconnue; le confident de leur intrigue lui apporte un Billet accompagné d'une bourse de mille louis. Le Chevalier renvoye les louis, comme il convenoit, & accepte le rendez-vous qu'on lui propoſoit dans la Lettre. On vient lui rapporter l'argent, avec ordre de recevoir ce don, ainsi que tous les autres que sa Maîtresse lui feroit dans la suite, *de quelque espece qu'ils fussent.* Le lendemain il vole au lieu marqué; son Amante lui apprend qu'il est le premier qu'elle ait jamais aimé, & que son cœur s'est senti enflammé dès l'instant qu'elle l'a vû: Que l'Hymen l'avoit d'abord unie à un vieillard, illustre par

sa naissance, ses dignités & ses richesses ; qu'elle étoit restée veuve à vingt ans & maîtresse d'un bien considérable ; qu'un Prince lui avoit fait l'offre de son cœur & de sa main , mais que ce haut rang qui l'avoit flattée d'abord , n'avoit plus pour elle aucun attrait ; qu'il falloit seulement éviter de donner de la jalousie à ce Rival dont le pouvoir étoit à craindre , & qu'elle alloit de son côté travailler à leur bonheur commun. En attendant » faites vous » présenter chez Porcie , lui dit-elle en » le quittant , c'est une Princesse aimable , je vous y verrai souvent , mais » vous m'y verrez sans me connoître ; » c'est le seul moyen que j'aie trouvé » d'accorder mes intérêts & mes plaisirs ; vous ne me verrez plus ici que » rarement , ma vertu est dans un danger trop pressant , il est plus sage de » ne m'y pas exposer.

Le lendemain le Chevalier va chez Porcie : quelle situation ! il y voit l'objet de son amour , mais c'est sans le connoître. Son attention se fixe principalement sur deux personnes, l'une se nomme *Calinde* , l'autre *Emilie* ; il

croit appercevoir en elles tous les charmes qu'il avoit remarqués dans l'Inconnue. Il apprend qu'elles sont toutes deux de grande naissance, toutes deux parentes, jeunes, riches, & veuves toutes deux, mais les manieres mettent entr'elles quelque différence. L'une se plaît à envisager le Chevalier, l'autre semble ne pas l'appercevoir. Calinde qui paroît vouloir le captiver ne fait sur lui aucune impression, il brûle d'amour pour Emilie, qui le dédaigne en apparence. Il ne doute pas que Calinde ne soit cette Amante qui l'a prévenu si généreusement; tout le confirme dans cette idée, & cette idée le désespere, la reconnoissance jointe à un reste d'incertitude le conduit néanmoins encore chez elle: quel objet frappe ses regards en y arrivant? C'est le portrait de Calinde qu'il apperçoit d'abord! il n'en peut plus douter, ah! c'est chez Calinde qu'il a des rendez-vous, & cette veuve est l'Inconnue qui l'adore. Mais vis-à-vis ce portrait il voit celui d'Emilie; ses doutes renaissent, il craint, il espere, & cette incertitude qui ne finit qu'avec le Roman, y forme des situations fort intéressantes. Le

Le cœur du Chevalier est partagé entre l'amour & la reconnoissance ; si le penchant l'entraîne vers Emilie, il fuit l'Inconnue par devoir ; si les froideurs de celle qu'il aime le rapprochent de Calinde, les bienfaits de l'Inconnue ne peuvent le détacher d'Emilie. Il est froid avec Emilie lorsqu'elle se cache sous le masque, il est ardent pour elle, lorsqu'il la retrouve chez Porcie.

Enfin son incertitude cesse avec le déguisement de son Amante ; Emilie est cette aimable Inconnue à qui il a tant d'obligation, & pour laquelle il a encore plus d'amour. Elle avoit éloigné tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à leur union, & un prompt Hymen en terminant cette Histoire, met le comble au bonheur de ces deux Amans.

Ceux qui ne lisent les Romans que pour connoître les mœurs & les apprécier, ne trouveront pas dans celui-ci de quoi se fatiguer pleinement. Il n'aboutit qu'à peindre une surprise, & à exprimer l'agitation d'un cœur partagé entre l'amour & la reconnoissance : encore cette peinture n'est-elle pas achevée. On y souhaiteroit un plus grand

détail ; j'avoue que c'est ce qui coûte le plus à un Auteur, mais c'est aussi ce qui assure le succès de son Ouvrage ; c'est à cette partie principalement, que les Mémoires d'un homme de qualité, les Confessions du Comte de... & les égaremens du cœur & de l'esprit ont dû l'accueil favorable qu'ils ont reçu du Public.

Les portraits frappés, les descriptions brillantes rendent encore ces fortes d'Ouvrages fort piquans ; l'esprit est un peu enfant, il aime les tableaux, il faut l'amuser. On en trouve quelques-uns dans *le Masque* ; mais ils sont trop légèrement tracés. Celui de nos Petits-Maîtres peint avec exactitude la frivolité de leur mérite, mais ce portrait devroit être plus neuf, étant si commun.

Quoique cet Ouvrage soit fort court, il est coupé par trois Historiettes, qui sont absolument des hors-d'œuvre, & qui occupent néanmoins presque le quart du Livre : mais l'Auteur a eu soin de les placer de manière à les faire lire avec plaisir.

L'intérêt ne me paroît pas assez soutenu dans ce Roman, on devine trop

aisément la fin de l'intrigue , malgré toutes les raisons d'incertitude que l'Auteur fournit avec beaucoup d'art, pour menager le plaisir de la surprise.

Il faut convenir cependant que ce petit Ouvrage est intéressant; il est semé de reflexions courtes, vives, naturelles & ingénieuses. En voici quelques-unes.

» Les actions des autres sont presque
« toujours des crimes à nos yeux, & si
» la vertu n'avoit en elle-même mille
» douceurs, dont les vraies Sectateurs
» sont assez recompensés, il seroit pres-
» que indifférent d'être vertueux ou de
» ne l'être pas.

» On croit toujours que les autres
» lisent les mouvemens de nos cœurs,
» mais souvent nous nous décelons par
» les précautions que nous prenons à
» nous cacher.

» L'hommage n'est agréable que
» quand nous l'avons désiré. Le sexe
» doit l'attendre; celle qui s'oublie jus-
» qu'à faire l'offre de son cœur, s'ex-
» pose à un juste refus, & aux plus
» cruels mépris.

Le style de l'Auteur contribue beau-

coup au plaisir que donne la Lecture de son Ouvrage, il est ferré, net & léger. Il a le Dialogue aisé, vif & lié, la narration coulante & naturelle. Ces talens préviennent en faveur de ce qu'il donnera dans la suite, si ce Roman n'est, comme il le dit, qu'un essai de sa première jeunesse. C'est ordinairement ce tems-là qu'on prend pour faire de pareils Ouvrages; on pourroit sans doute essayer ses forces dans un genre plus utile. » Le Roman, dit un » homme d'esprit, est par lui-même un » Ouvrage frivole, mais tout frivole » qu'il est, il exige beaucoup d'esprit & d'art. L'imagination y doit » être agréablement exercée par la diversité des incidens & des situations » neuves, hardies, vivement décrites. » Le cœur y doit être tantôt touché, » tantôt élevé par la noblesse ou par la » tendresse des sentimens; l'esprit y doit » être nourri par la justesse & la finesse » des réflexions. Que sont la plupart » des Romans? Cinq ou six Historiettes, la plupart cousues sans art & sans » vraisemblance; quelques Reflexions » triviales semées par-ci-par-là, retour-

sur la Littérature Moderne. 341
nées de cent façons , & qui se repe-
tent à chaque page. Certains lieux
communs de tendresse , de douleur ,
&c. Au reste , qu'on n'aille pas attri-
buer ce que dit ici M. de St. Mars
de nos mauvais Romans en général ,
aux Anecdotes particulières du Che-
valier de . . . Ces traits ne le caractéri-
sent nullement , & le plaisir que cause
la lecture de ce petit Ouvrage est le
plus grand éloge qu'on puisse en faire.

ARTICLE XXII.

LE CARNAVAL DU PARNASSE ;

BALLET HEROÏQUE,

Par M. Fuzelier.

ON nous accuse quelquefois nous
autres Faiseurs de Critiques , de
varier souvent dans les jugemens que
nous portons sur le mérite des Ecri-
vains. On prétend que d'une page à l'au-
tre nous tombons en contradiction avec
nous-mêmes , & que les Auteurs chan-
gent tellement entre nos mains , qu'ils

y prennent tant de formes différentes ; qu'il semble que nous cherchions à en faire successivement les jouets & les idoles du public. On nous fait un crime d'une chose qui devrait nous mériter des éloges. Les Auteurs varient entre nos mains ; & pourquoi cela ? C'est que nous les rendons tels qu'ils se montrent à nous : tantôt bons , tantôt mauvais , cela dépend du côté qu'ils nous présentent. Qu'ils nous donnent toujours de bons Ouvrages ; nous en dirons toujours du bien ; si quelquefois ils nous en donnent de mauvais , quelquefois aussi nous en dirons du mal. M. Fuzelier a fait autrefois une excellente Comédie & deux Opéra qui ont été universellement applaudis : Son *Momus fabuliste* , ses *Amours déguisés* , ses *Amours des Dieux* , sont des Ouvrages qui lui font beaucoup d'honneur ; on a vû de lui d'autres petites Pièces charmantes & en très-grand nombre , qui toutes lui assurent la qualité d'homme de beaucoup d'esprit , d'homme de mérite. C'est qu'alors il se montrait du bon côté ; il a jugé à propos de se retourner,

sur la Littérature Moderne. 343
& nous avons vû le *Carnaval du Parnasse.*

Ce Ballet est une preuve autentique de la bonne volonté du Public pour les talens de M. Mondonville ; c'est un sujet dont on espere infiniment , on veut l'encourager : que ne doit-on pas attendre de son travail , maintenant qu'il doit être animé par la reconnoissance ?

L'Ouvrage de M. Fuzelier ne paroît guères susceptible d'un extrait ; dénué d'action , sans plan , sans liaison , sans intrigue , comment en faire une juste analyse ? Il y en a qui ont voulu soutenir que tout cela n'étoit pas nécessaire dans un Ballet ; c'est par déférence pour eux que je passe legerement sur cet article.

Une chanson Françoisé & un air Italien composent le Prologue ; il se passe entre Florine & Clarice : l'une n'aime que le chant leger , l'autre croit n'aimer que le tendre ; un Acteur vêtu à la Françoisé leur annonce qu'il va les mettre d'accord , & s'explique par ces vers , avec une noblesse vraiment Lyrique.

Vous allez entendre un Ouvrage

Qui de vos goûts divers offrira l'assemblage...

Écoutons nos Bergers , ils se rassemblent tous ;

Les champêtres plaisirs ne sont pas les moins doux.

Des Bergers en effet viennent célébrer *le Printems* , & après nous avoir appris qu'il est *la saison des fleurs , des plaisirs & des cœurs* , ils se retirent tous , le Prologue finit & l'Ouvrage commence.

La Scene se passe au pied du Mont-Parnasse. Une Ritournelle qui peint le plus redoutable débordement , annonce Momus , le Dieu du badinage & de la plaisanterie. Comme on n'entend point le paroles que chante l'Acteur , on tremble qu'il ne soit question de quelque événement tragique ; qu'on se rassure , Momus ne veut que nous faire rire. Son Monologue mérite des éloges , & fait voir que l'Auteur est capable de donner de très-olies choses quand il veut ; on est fâché qu'il ne l'ait pas toujours voulu

Dans le cours de cet Opéra. Le Monologue de Momus est peut-être le seul endroit de l'Ouvrage où le Poëte paroisse véritablement inspiré. Ses vœux s'accomplissent dans le moment même qu'il les forme. Les voici :

Précipitez vos eaux , dangereux Hypocrene ,
Coulez moins lentement dans le double valon ;
Fuyez , dérobez-vous à la soif inhumaine
De plus d'un enfant d'Apollon ;
Et par pitié pour nous , laissez tarir leur veine.

Apollon paroît alors en Berger. Si ce déguisement est usé , il faut convenir que les vers qui le font connoître , sont très-neufs.

Sous l'habit d'un Berger c'est Apollon ,
ô Cieux !
Va-t-il retourner chez Admette ?
Phébus le Dieu des Vers se déguiseroit mieux ,
S'il préféreroit au fer de la houlette
Du redoutable Mars le fer victorieux.

Momus n'est pas obligé d'être bon Poëte, & c'est, je crois, ce qui peut excuser la dureté & la mauvaise construction de ces vers; mais au moins devroit-il être plus clair, plus intelligible. Apollon lui répond avec la même harmonie. Son habit le déguise moins que son style.

Quelque déguisemenr que Momus *voulut*
prendre,

Bientôt à le connoître, *on seroit parvenu.*

Mais *sans se déguiser*, s'il vouloit nous sur-
prendre,

Il n'auroit qu'à louer; il seroit méconnu.

Après ce début, il nous apprend que *la saison engage à badiner*, que les Muses vont faire *briller leurs jeux* & leurs chants, & que pour *suspendre* les traits de Momus, il va voir paroître un *spectacle nouveau*; *Lycoris l'ornera de même que Thalie*; & il y aura,

Des Balets inventés, conduits par Terpsi-
core.

Cette Scene finit par un reproche

que fait le Dieu des vers à celui de la plaisanterie , sur ce qu'il ne trouve *des appas que dans le fiel de la Satyre* : Momus lui répond qu'en effet , il ne trouve des appas que dans le *sel* de la Satyre ; & ces deux mots , *sel & fiel* forment l'accord d'un Duo admirable.

Apollon cède le Théâtre à Thalie qui arrive. Que d'esprit , de graces , de legereté , de bonne plaisanterie ne devoit-on pas attendre d'une Scene entre la Muse de la Comédie & le Dieu de la Satyre ? Mais ni l'un ni l'autre n'étoit en train ce jour-là. Le Divertissement arrive & n'arrive pas trop tôt. Il est formé par la Comédie Italienne , & la Basse-Comédie Françoisé.

Lycoris , Bergere ingénue & qui fuit l'amour , vient on ne sçait pourquoi , au Parnasse ; mais pour quelle raison n'y viendroit-elle pas ? Tant d'autres y viennent qui n'y sont pas invités ? Quoi qu'il en soit , Lycoris ouvre le second Acte. C'est Mlle Chevalier qui joue ce Rôle , & elle le joue bien , parce qu'elle ne peut en jouer mal aucun ; mais qu'elle est excellente dans le rôle de Médée ? On ne peut

s'empêcher de desirer, que la houlette qu'on lui a donnée, ne soit bientôt changée en une baguette magique.

Un desir curieux attire Momus près d'Apollon : c'est le motif qu'il donne à son entrée sur la Scene : c'est-à-dire, que parce qu'il cherche Apollon, il vient précisément où il n'est pas. Apollon y paroît cependant quelque tems après, Momus l'apperçoit & se cache pour l'écouter. Le Dieu des vers arrête Lycoris qui fait semblant de l'éviter : *malgré tout le respect du feu qui la dévore, elle ne veut point entendre un langage trop tendre* ; elle restera cependant, s'il veut chanter. Il obéit, & voilà la pieuse Lycoris qui lui fait célébrer tour à tour les Dieux pour lesquels elle a une plus particuliere dévotion : elle se retire ensuite brusquement sans le remercier, à peu près comme le Parterre lorsque la toile est baissée, & qu'il vient d'être ennuyé d'une mauvaise Pièce. Momus surprend Apollon qui se désespere de n'avoir pas été applaudi, & le Divertissement commence.

Euterpe l'amene, & ce n'est point une bagatelle. *Tous les Dieux & les Héros*

Sur la Littérature Moderne. 349
de l'Antiquité, conduits par les Amours,
les Graces & les Plaisirs, forment une
marche, & précèdent le fils de Venus,
porté sur un trône, assis sur un globe
terrestre, soutenu par les quatre par-
ties du monde. Qu'on ne soit point ef-
frayé de cette idée gigantesque, on ne
voit rien de tout cela sur le Théâtre; l'O-
péra n'a pas suivi l'invention du Poëte,
on imagine plus aisément qu'on n'exé-
cute.

Le public a souffert qu'on l'ait privé
d'un Duo, d'un chassé & d'un pas de
deux, dont après les premières repré-
sentations on avoit enrichi ce Diver-
tissement; il étoit prêt à souffrir de plus
grands sacrifices encore, mais on n'a
pas voulu abuser de sa bonne volonté.

C'est un Bal qu'on va voir dans le troi-
sième Acte; Momus l'annonce ainsi.

Dans le Bal du double valon,
Momus Berger fera mieux masqué qu'*Apol-
lon*.

Thalie est aussi masquée en Bergere;
la Muse & le Dieu se méconnoissent,
s'enflamment, se le disent, se démas-

quent, se moquent l'un de l'autre, & se séparent. C'est sans doute cette mascarade qui a fait donner à ce Ballet le nom de *Carnaval*.

Lycoris vient au Bal *en beau* ; elle prend M. Chassé pour M. Gelyot, & la voilà désespérée, car Momus la fuit. Apollon survient & on le gronde. On lui déclare *qu'on alloit peut-être l'aimer*. Apollon flaté du *peut-être*, veut se justifier ; Momus traverse le Théâtre, & la méprise est reconnue. La Scene & l'Acte finissent par un Duo, & le Duo est léger, simple, neuf & charmant. Le Théâtre, pour le Divertissement qui suit, représente une salle de Bal, & ce sont les âges, les saisons, le tems qui le forment.

C'est sur ces paroles, que M. Mondonville a fait une musique assez agréable, pour engager le Public à trouver du plaisir à la Représentation du Poëme.

Ses simphonies en général ont paru variées, légères, harmonieuses ; mais on lui reproche aussi des défauts. On trouve, par exemple, dans sa Musique un grand nombre de réminiscences qui seroient regarder tout autre que lui, com-

me un Musicien de mémoire ; mais la réputation qu'il s'est acquise par ses Motets, lui donne à juste titre, celle d'homme de génie. On lui reproche encore des contre-sens dans les ritournelles & dans les accompagnemens. La ritournelle qui annonce Thalie, peut servir pour amener une Médée : l'accompagnement du premier morceau que chante Apollon, seroit très-bien pour une prédiction sombre de quelque Sibille. Presque tous les chants sont détournés, le récitatif dur & escarpé, & la Prosodie Françoisse très-mal suivie.

M. Mondonville paroît vouloir marcher sur les traces d'un grand modèle ; on peut exceller dans un genre dont un autre est le créateur ; Campra a suivi Lully sans l'imiter ; il faut que M. Mondonville, sans copier M. Rameau, fasse des efforts pour dédommager le Public, lorsqu'il perdra ce beau génie.

La manière dont ce Ballet a été exécuté fait déjà appercevoir avec joie, l'influence de l'autorité respectable, à laquelle l'Accadémie - Royale de Musique a été confiée. On ne craint plus maintenant que la paresse ou la mau-

vaïse volonté traversent les progrès de l'art, & les plaisirs du Public. Il s'attend désormais à voir dans les sujets un zèle égal, beaucoup d'exactitude, & sur tout une santé plus constante pour l'exécution même des Ouvrages de M. Rameau.

C'est ici le lieu d'ajouter quelques observations sur l'Opéra & de répondre à une partie des reproches qui m'ont été faits à l'occasion de ce que j'ai dit dans l'article XIII. de ces Feuilles où j'ai parlé de ce Spectacle. On se plaint de ce que je n'y ai point fait mention de Mouret Musicien assez célèbre. J'avoue ma faute, & jela répare avec d'autant plus de plaisir, que ce Musicien, parmi un assez grand nombre d'ouvrages, en a laissé deux au Théâtre, dont l'un est comique & original, & l'autre aimable & plein de graces. On sent bien que je veux parler *des Fêtes Thalie & des Amours des Dieux.*

M. M. Rebel & Francœur ont aussi donné des Ouvrages qui ne sont point sans mérite ; *Pyrame & Thisbé* a eu du succès ; *Zélinde* petit Acte fort agréable, est chanté dans toutes les ruelles,

& vraisemblablement le Public en feroit toujours charmé, quand même M. Gelyot l'auroit abandonné à ses doubles.

M. Royer à qui l'on doit *Zaïde*, auroit dû trouver aussi sa place dans cet article. Outre l'estime que cet Ouvrage lui a mérité, le Concert Spirituel qu'il a rétabli, le met à portée tous les jours de faire connoître son goût & son talent particulier, pour former des sujets. On lui doit déjà Mlle Chevalier; que n'a-t-il beaucoup de pareilles élèves!

En parlant des Ouvrages Lyriques de M. Roi, j'ai dit qu'il avoit donné 21 Opéra; c'est une erreur de ma part; après un calcul plus exact, je n'en ai trouvé que 17.

Bien des gens m'ont encore reproché d'avoir donné trop de jeu à un certain Acteur, & d'avoir égalé son action à son chant. Ils prétendent même que par son action il n'est pas moins au-dessous des autres Acteurs, qu'il est au-dessus d'eux tous, par la beauté de sa voix. Ils citent pour cela l'autorité du Public; c'est à lui aussi que j'en appelle, & sur sa décision je réglerai mon jugement.

On m'a fait plusieurs autres repro-

ches dont je ne me souviens pas actuellement ; il me semble seulement qu'il y en avoit quelques-uns qui sentoient un peu l'esprit de parti ; je me justifierai , ou je passerai condamnation sur les autres , quand je me les rappellerai , & que l'occasion s'en présentera. Je suis charmé qu'on veuille bien se donner la peine de me faire appercevoir de mes fautes , & je me ferai toujours un vrai plaisir de les desavouer. Je ne suis point attaché à mon sentiment , celui des autres me paroît toujours le meilleur ; & je suis d'ailleurs très-persuadé qu'il y a plus de gloire à se retracter de bonne-foi , que de honte d'avoir failli.

Je viens de lire dans l'instant deux petites Brochures assez plaisantes , dont l'une est intitulée *le Retour du Voyage de Saint Cloud* , l'autre *le Dejeuné de la Rapée*. On sçait combien le Public d'un certain étage a vû avec plaisir la premiere partie du Voyage ; on a cru que le Retour ne seroit pas moins intéressant , ce même Public y trouvera aussi de quoi s'y amuser. *Le Dejeuné de la Rapée* est plein de saillies réjouissantes ,

On l'a purgé de mille ordures qui se trouvoient dans la première édition, sans cependant en rien ôter de ce qui peut le faire lire avec agrément. On y a même ajouté plusieurs petites Pièces de vers intitulées *les Bouquets*, qui n'imitent pas mal le stile de nos Poissardes, & où le langage des Dieux s'accorde assez bien avec celui de la Halle.

Avant que de finir cet article, je dirai un mot d'une petite Pièce qui m'a été envoyée il y a peu de tems. C'est une Epître adressée au Pere *Latour* Jésuite, par *M. le Clerc de Montmercy*. En bons, médiocres & mauvais vers, l'Auteur y célèbre trois sortes de gens. Les Ecrivains Illustres de la Société, ceux qui sont sortis de son sein pour rentrer dans le monde, & quelques-uns de ceux qui ont fait sous eux leurs études. Les premiers, comme de raison, occupent plus de la moitié de l'Ouvrage, qui d'ailleurs est bien petit, pour y faire entrer tant de Grands Hommes. Virgile, il est vrai, dans un coin du sixième Livre de l'Eneide, a trouvé moyen de renfermer toute la postérité de son Héros; mais qu'est-ce que cela, en com-

paraison de cette multitude prodigieuse d'Auteurs distingués que la Société a produits ? On ne doit donc pas trouver mauvais que M. le Clerc en ait omis un grand nombre : c'est une Epître & non une Illiade qu'il a voulu faire. Mais ce qu'on pourroit peut-être lui reprocher avec raison, c'est de ne s'être pas également soutenu par tout, & de n'avoir pas toujours proportionné le mérite de ses vers à celui de ses illustres héros. En voici par exemple, qui me paroissent foibles.

Des neuf sçavantes Sœurs, l'illustre Favori

Le docte & sage BAUDORY

A subi du destin la rigueur inflexible ;

O vous, qui recueilliez le fruit de ses leçons,

Pleurez votre *cher Maître aimables nourissons,*

Vous êtes dans cet âge, où le cœur est sensible.

• • • • •
• • • • •

Qu'il vive donc dans votre cœur ;

Ce pere si chéri que la tombe dévore ;

Dans son *Brillant Rival* & dans son suc-
cesseur,

Vous pouvez tous l'aimer & l'admirer encore.

On est étonné aussi, que dans un Ouvrage uniquement consacré à la gloire de la Société, l'Auteur fasse entrer tant de personnes qui n'en ont jamais porté l'habit ; est ce parce qu'ils en ont fréquenté les classes ? Il falloit donc

y placer plus de la moitié de l'Europe. Descartes, Moliere & M. de Voltaire méritent certainement tous les éloges qu'on leur donne dans cette Epître ; mais ils ne font pas dans leur place, on y auroit vû plus volontiers les noms de *Castel*, de *la Sante* & de *Berthier* que l'Auteur a oubliés on ne sçait pas pourquoi.

M. Greffet est le seul des Ex-Jésuites dont on fasse mention nomément dans ce petit Ouvrage ; on ne parle de tous les autres qu'en général. M. l'Abbé d'Olivet que les Ex-Jésuites Beaux Esprits regardent comme leur Patriarche auroit bien pû aussi y avoir une place distinguée ; M. l'Abbé de Laille, M. l'Abbé Rainal, M. Freron eussent encore enrichi l'Epître de M. le Clerc ; mais il se contente de les designer ainsi que bien d'autres, par ces beaux vers :

Vous qui sortant d'un corps si sçavant & si
sage,
Revenez parmi nous, & de vos longs tra-
vaux
Nous montrez le solide & le brillant usage ;
Vous parez la nature, ainsi que ces ruisseaux
Qu'un Voyageur charmé rencontre en son
passage ;
S'ils roulent de l'or dans leurs eaux ;
Il faut qu'il soit sortis du Pactole ou du Tage.

Après cela , qui est ce qui ne voudroit pas avoir été Jésuite ? Pour moi qui pendant plus de 15 ans ai eu l'honneur d'en porter l'habit , je regarderai toujours ce tems-là comme le plus glorieux de ma vie : si jamais j'avois l'avantage d'être du nombre de ces ruisseaux dont parle ici le Poëte , je déclare d'avance que c'est aux sages que j'ai quitté que j'en aurois toute l'obligation.

C'est avec bien de la joie que je fais l'occasion qui se présente aujourd'hui, de leur témoigner une partie de ma reconnaissance, en leur faisant un aveu sincère & public de ce que je leur dois. Que ne puis-je la perpétuer , ainsi que l'Auteur de Vert-Vert , par quelque monument digne de passer à la postérité ! On y verroit, qu'en quittant ces Grands Hommes , je n'ai rien perdu de l'estime , que leur science & leurs vertus avoient sçu m'inspirer , lorsque je les voyois de plus près. Mais ne pouvant porter si loin mes espérances , je me contente de me joindre à ceux qui en ont dit le plus de bien, & d'en penser mille fois d'avantage.

Fin du premier Volume.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce premier Volume.

Z ADIG, OU LA DESTINE'E, <i>Histoire Orientale par M.</i> DE VOLTAIRE.	Page 6
ARISTOMENE, <i>Tragédie de M.</i> MARMONTEL.	14
LETTRES D'UNE PERUVIENNE, <i>par Madame DE GRAFFIGNY,</i>	33
NANINE, <i>Comédie de M. VOLT.</i>	54
<i>Reflexions sur le Comique larmoyant,</i> <i>par M. DE CHASSIRON.</i>	68
ŒUVRES DE M. REMOND DE SAINT MARD.	73
LES AMAZONES, <i>Tragédie de Ma-</i> <i>dame DUBOCCAGE.</i>	92
LE VERITABLE AMI, <i>ou la Vie de</i> DAVID SIMPLE.	108
<i>Histoire du Chevalier du Soleil.</i>	118
HISTOIRE DU PARLEMENT D'AN- GLET. <i>par M. l'Abbé RAINAL.</i>	123
ODE A M. DE ***.	139
ESSAIS DE LITTERATURE ET DE MORALE, <i>par M. l'Abbé TRU-</i> BLET.	145
POETIQUE DE M. REMOND DE SAINT MARD.	155

ABBRE'GE' CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE, par M. le Président HAINAUT.	175
DE L'OPERA.	195
LES RICOCHETS, <i>Eglogue.</i>	208
REFLEXIONS SUR L'OPERA, par M. REMOND DE ST. MARD.	217
LE FAUX-SÇAVANT, <i>Comédie de</i> M. DUVAURE.	242
OBSERVATIONS SUR LES GRECS, par M. l'Abbé MABLY.	259
VOYAGE DE LA BAYE DE HUDSON.	278
MEROPE, <i>Trag. de</i> M. CLEMENT.	289
Vers à M. DE VOLTAIRE, Répon- se à ces Vers.	299
Epître à M. DE VOLTAIRE.	301
Le Marchand de Londres <i>Tragédie</i> <i>Angloise, traduite par</i> M. CLE- MENT.	303
TELLIAMED, ou Entretiens d'un Philosophe Indien, &c.	304
LE MASQUE, ou Anecdotes parti- culieres du Chevalier de ***.	331
LE CARNAVAL DU PARNASSE, <i>Ballet héroïque par</i> M. FUZELIER.	341
Retour de Saint Cloud.	354
Le Dejeuné de la Rapée.	354
Epître au Pere LATOUR par M. LE CLERC DE MONT-MERCY.	355
Fin de la Table du premier Volume.	







